This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

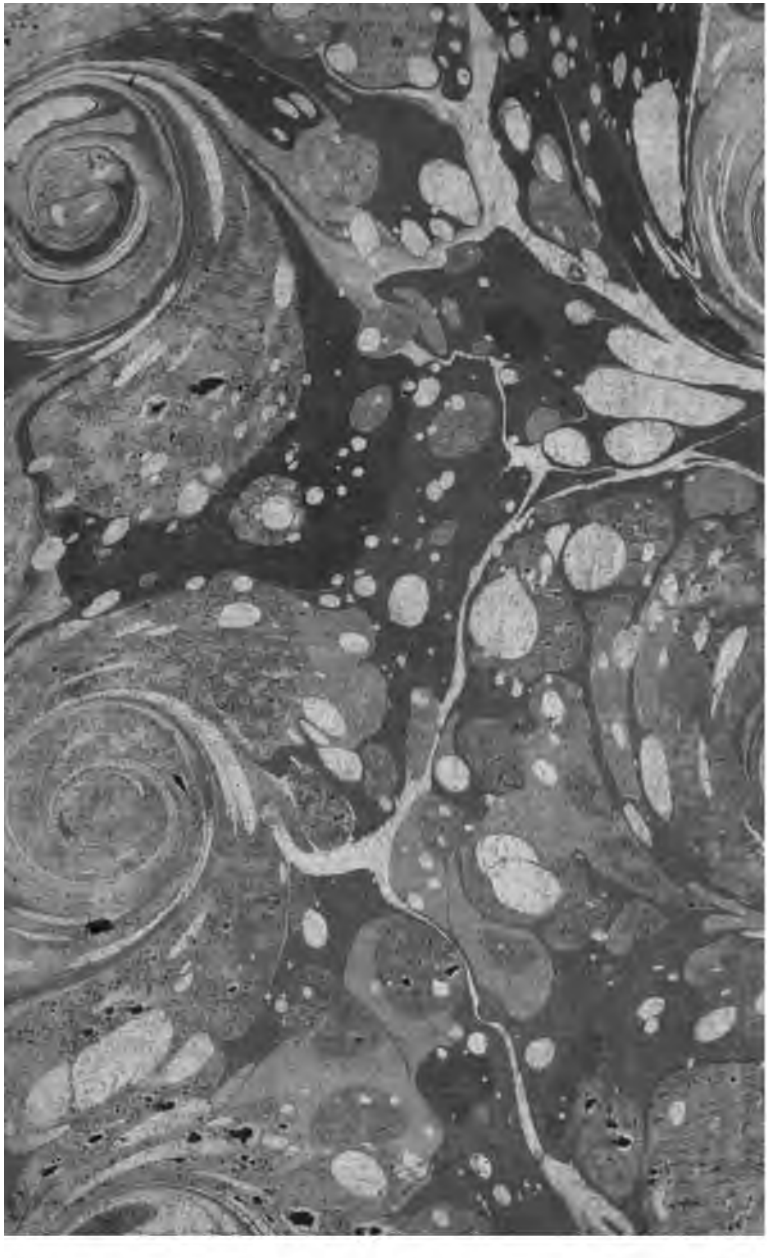
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

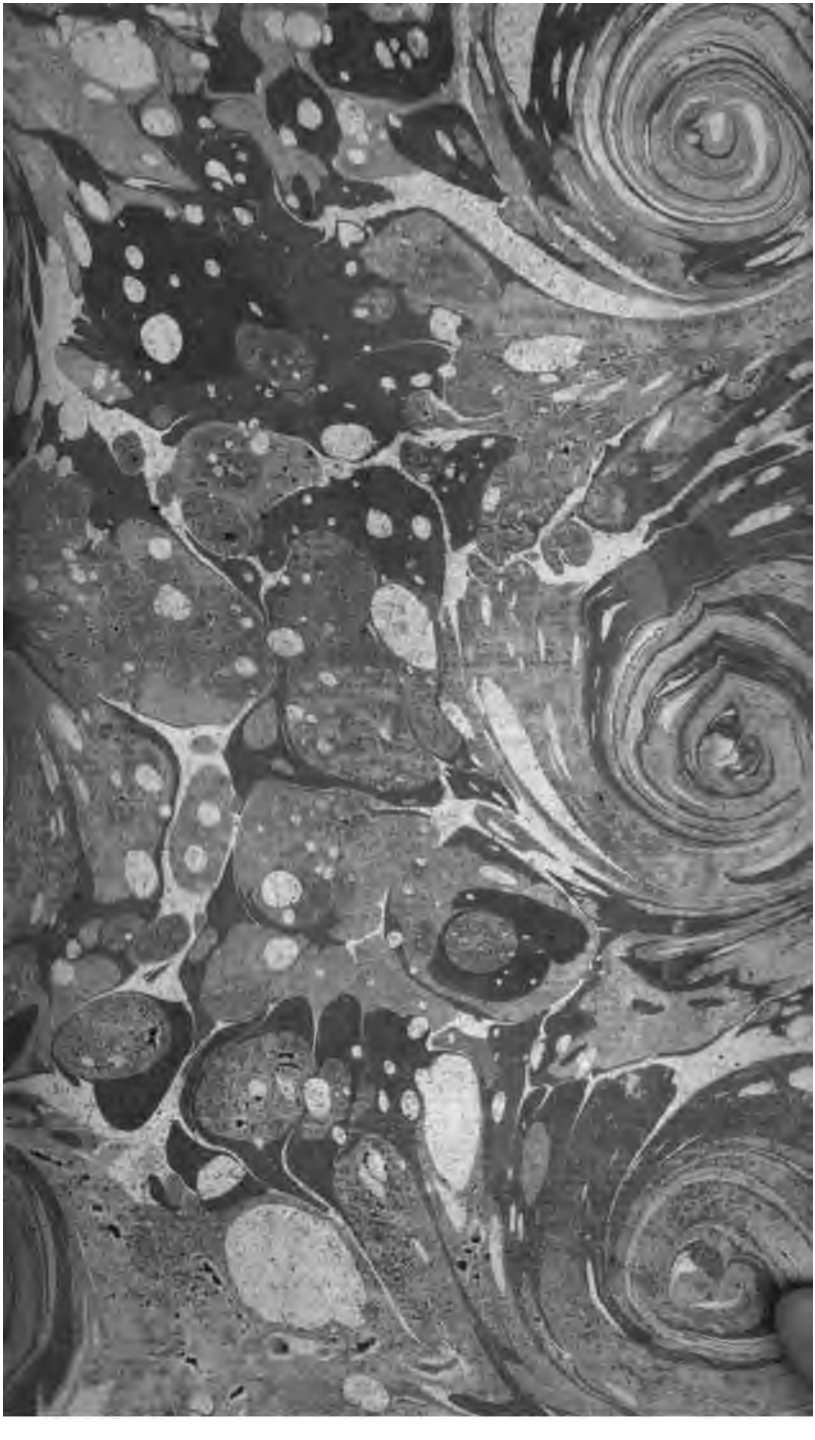
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

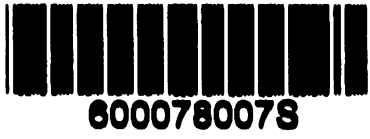
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`






6000780078

CONSIDERATIONS

SUR LA

GUERRE ACTUELLE

DES TURCS

Par Mr. de Volney.

A LONDRES

1788.

246. f. 221.

CONSIDERATIONS

SUR LA

GUERRE ACTUELLE

DES TURCS

Par Mr. de Volney.

BIBLIOTECA REAL

A LONDRES

1788.

246. f. 221.

PARMI les événemens qui depuis quelques années ſemblent ſe multiplier pour changer le ſyſtême politique de l'Europe, il n'en eſt ſans doute aucun qui préſente des conſéquences auſſi étendues que la guerre qui vient d'éclater (1) entre les Turcs & les Ruſſes. Soit que l'on conſidere les diſpoſitions qu'y portent les deux Puiſſances, ſoit que l'on examine les intérêts qui les diviſent, tout annonce une querelle opiniâtre, ſanglante, & repouſſe d'abord comme chimérique cet eſpoir de paix dont on veut encore ſe flater: comment en effet concilier des prétentions diamétralement oppoſées, & cependant abſolues? D'une part, le Sultan exige l'entiere révocation de toutes les ceſſions qu'il a faites depuis la paix de *Kaïnardji* (en 1774): d'autre part, l'Impératrice ne peut abandonner gratuitement les fruits de treize ans de travaux, de négociations, de dépenſes: des deux côtés, une égale néceſ-

(1) J'ai commencé d'écrire à la fin d'Octobre 1787, lorſque les nouvelles de la guerre étoient encore récentes.

ſité commande une égale réſiſtance. Si la Ruſſie rend la *Crimée*, elle ramene ſur ſes frontieres les dévaſtations des Tartares, elle renonce aux avantages d'un commerce dont elle a fait tous les frais : ſi les Turcs la lui concedent, ils privent Conſtantinople d'un de ſes magaſins, ils introduiſent leur ennemi au ſein de leur Empire, ils l'établiſſent aux portes de leur Capitale : joignez à ces motifs d'intérêt les diſpoſitions morales ; dans le Divan Ottoman, le chagrin de décheoir d'une ancienne grandeur, l'allarme d'un danger qui croît chaque jour, la néceſſité de le prévenir par un grand effort, celle même d'obéir à l'impulſion violente du peuple & de l'armée ; dans le Cabinet de Pétersbourg, le ſentiment d'une ſupériorité décidée, le point d'honneur de ne pas rétrograder, l'eſpoir ou plutôt l'aſſurance d'augmenter ſes avantages ; dans les deux Nations, une haine ſacrée qui, aux Ottomans, montre les Ruſſes comme des inſurgens impies, & aux Ruſſes, peint les Ottomans comme les ennemis invétérés de leur Religion, & les uſurpateurs d'un

Trône & d'un Empire de leur Secte. Avec un état de choſes ſi violent, la guerre eſt une criſe inévitable : diſons-le hardiment, lors même que par un retour improbable, l'on calmeroit l'incendie préſent, la premiere occaſion le fera renaître; la force ſeule décidera une ſi grande querelle : or, dans ce conflit des deux Puiſſances, quelle ſera l'iſſue de leur choc? Où s'arrêtera, où s'étendra la ſecouſſe qu'en recevra l'un des deux Empires? Voilà le ſujet de méditation qui s'offre aux ſpéculateurs politiques; c'eſt celui dont je me propoſe d'entretenir le Lecteur: & qu'il ne ſe hâte point de taxer ce travail de frivolité, parce qu'il eſt en partie formé de conjectures. Sans doute il eſt des conjectures vagues & chimériques, enfantées par le ſeul déſœuvrement, haſardées ſur des bruits ſans vraiſemblance, & celles-là ne méritent point l'attention d'un eſprit raiſonnable : mais ſi les conjectures dérivent de l'obſervation de faits authentiques, & d'un calcul réfléchi de rapports & de conſéquences, alors elles prennent

un caractere différent ; alors elles deviennent un art méthodique de pénétrer dans l'avenir : c'eſt des conjectures que ſe compoſe la *prudence*, ſynonyme de la *prévoyance* ; c'eſt par les conjectures que l'eſprit inſtruit de la génération des faits paſſés, prévoit celle des faits futurs : par elles, connoiſſant comment les cauſes ont produit les effets, il devine comment les effets deviendront cauſes à leur tour ; & de-là l'avantage de combiner d'avance ſa marche, de préparer ſes moyens, d'aſſurer ſes reſſources : pendant que *l'imprudence* qui n'a rien calculé, ſurpriſe par chaque événement, héſite, ſe trouble, perd un temps précieux à ſe réſoudre, ou ſe jette aveuglément dans un dédale d'abſurdités : lors donc que les conjectures que je préſente n'auroient que l'effet d'exercer l'attention ſur un ſujet important, elles ne ſeroient pas ſans mérite. Le temps à venir décidera ſi elles ont une autre valeur. Pour ne pas abuſer du temps préſent, je paſſe ſans délai à mon ſujet ; il ſe diviſe de lui-même en deux

parties : dans la premiere, je vais rechercher *quelles ſeront les ſuites probables des démêlés des Ruſſes & des Turcs :* dans la ſeconde, j'examinerai *quels ſont les intérêts de la France, & quelle doit être ſa conduite.*

PREMIERE QUESTION. *Quelles ſeront les ſuites probables des démêlés des Ruſſes & des Turcs ?*

POUR obtenir la ſolution de cette eſpece de Problême, nous devons procéder, à la maniere des Géometres, du connu à l'inconnu : or, l'iſſue du choc des deux Empires dépendant des forces qu'ils y emploieront, nous devons prendre idée de ces forces, afin de tirer de leur comparaiſon le préſage de l'événement que nous cherchons. A la vérité, nos réſultats n'auront pas une certitude mathématique, parce que nous n'opérons pas ſur des êtres fixes ; mais dans le monde moral les probabilités ſuffi-

l'on s'en apperçoive, elle ſe perpétue : telle eſt la force des premieres impreſſions, que l'on ne prononce point encore le nom des Turcs, ſans y joindre l'idée de leur force premiere. Cette idée influe ſur les jugemens de ceux mêmes qui ont le moins de préjugés ; & il faut le dire : parmi nous c'eſt le petit nombre. Au cours ſecret de l'habitude, ſe joint un motif d'intérêt produit par notre alliance & nos liaiſons de commerce avec cet Empire ; & ce motif nous porte à ne voir les Turcs que ſous un jour favorable : de-là une partialité qui ſe fait ſentir à chaque inſtant dans les relations de faits qui nous parviennent ſous l'inſpection du Gouvernement ; elle régnoit ſur-tout dans ces derniers temps que, par une prévention biſarre, un Miniſtre s'efforçoit d'étouffer tout ce qui pouvoit déprécier à nos yeux les Ottomans. J'ai dit une prévention biſarre, parce qu'elle étoit ſans fondement & ſans retour de leur part : j'ajoute une politique mal-habile, parce que les menaces ou les embûches de l'autorité

n'empêchent point la vérité de ſe faire jour, & que ces diſſimulations trahies ne laiſſent après elles qu'une impreſſion fâcheuſe d'improbité & de foibleſſe. Loin de ſe voiler ainſi l'objet de ſes craintes, il eſt plus prudent & plus ſimple de l'enviſager dans toute ſon étendue. Souvent l'aſpect du danger ſuggere les moyens de le prévenir; & du moins, en ſe rendant un compte exact de ſa force ou de ſa foibleſſe, l'on peut ſe tracer un plan de conduite convenable aux circonſtances où l'on ſe trouve.

En ſuivant ce principe avec les Ottomans, l'on doit déſormais reconnoître que leur Empire offre tous les ſymptômes de la décadence : l'origine en remonte aux dernieres années du ſiecle précédent : alors que leurs ſuccès, ſi long-temps brillans & rapides, furent balancés & flétris par ceux des Sobieski & des Montecuculli, il ſembla que la fortune abandonna leurs armes, & que par un cours commun aux choſes humaines, leur grandeur ayant atteint ſon faîte, entra dans le période de ſa deſtruc-

tion : les victoires répétées du Prince Eugene, en aggravant leurs pertes, rendirent leur déclin plus prompt & plus ſenſible : il fallut toute l'incapacité des Généraux de Charles VI, dans la guerre de 1737, pour en ſuſpendre le cours ; mais comme l'impulſion étoit donnée, & qu'elle venoit de mobiles intérieurs, elle reparut dans les guerres de Perſe, & les avantages de Thamas-Koulikan devinrent un nouveau témoignage de la foibleſſe des Turcs : enfin, la guerre des Ruſſes de 1769 à 1774, en a dévoilé toute l'étendue. En voyant dans cette guerre des armées innombrables ſe diſſiper devant de petits corps, des flottes entieres réduites en cendres, des Provinces envahies & conquiſes, l'allarme & l'épouvante juſques dans Conſtantinople, l'Europe entiere a ſenti que déſormais l'Empire Turc n'étoit plus qu'un vain fantôme, & que ce Coloſſe diſſous dans tous ſes liens, n'attendoit plus qu'un choc pour tomber en débris.

L'on peut conſidérer le Traité de 1774

comme l'avant-coureur de ce choc. En vain la Porte s'eſt indignée de *l'arrogance* des Infidelles ; il a fallu ſubir le joug de la violence qu'elle a ſi ſouvent impoſé ; il a fallu qu'elle cédât un terrein conſidérable entre le Bog & le Dnieper, avec des ports dans la Crimée & le Kouban ; il a fallu qu'elle abandonnât les Tartares alliés de ſon ſang & de ſa Religion, & ce fut déjà les perdre que de les abandonner ; il a fallu qu'elle reçût ſon ennemi ſur la Mer Noire, ſur cette Mer d'où ſes vaiſſeaux apperçoivent les Minarets de Conſtantinople ; & pour comble d'affront, qu'elle conſentît à les voir paſſer aux portes du Serrail, pour aller dans la Méditerranée s'enrichir de ſes propres biens, reconnoître ſes Provinces pour les mieux attaquer, & acquérir des forces pour la mieux vaincre. Que pouvoit-on attendre d'un état de choſes où les intérêts étoient ſi violemment pliés ? Ce que la ſuite des faits a développé ; c'eſt-à-dire, que les Turcs ne cédant qu'à regret, n'exécuteroient qu'à moitié ; que les Ruſſes

s'autoriſant de droits acquis ; exigeroient avec plus de hardieſſe ; que les Traités mal remplis ameneroient des explications des extenſions, & enfin de nouvelles guerres ; & telle a été la marche des affaires. Malgré les conventions de 1774, le paſſage des vaiſſeaux Ruſſes par le Boſphore, a été un ſujet renaiſſant de conteſtation & d'animoſité. Par l'effet de cette animoſité, la Porte a continué d'exciter les Tartares : par une ſuite de ſa ſupériorité, la Ruſſie a pris le parti de s'en délivrer, & elle les a chaſſés de la Crimée : de-là des griefs nouveaux & multipliés. Le Peuple indigné du meurtre & de l'aſſerviſſement des Vrais-Croyans, a hautement murmuré : le Divan, allarmé des conſéquences de l'envahiſſement de la Crimée, a frémi & menacé : arrêté par ſon impuiſſance, il a ſuſcité ſous main les Barbares du Caucaſe. La Ruſſie uſant d'une politique ſemblable, a oppoſé le Souverain de Géorgie. Le Divan a réclamé de prétendus droits ; la Ruſſie les a niés. Le Hoſpodar de Moldavie craignant

le ſort de Giska (1), a paſſé chez les Ruſſes : autre réclamation de la Porte, autre déni de la Ruſſie. Enfin, l'apparition de l'Impératrice aux bords de la Mer Noire, a donné une derniere ſecouſſe aux eſprits, & les Turcs ont déclaré la guerre.

Qu'arrivera-t-il de ce nouvel incident ? je le demande à quiconque ſe fait un tableau vrai de l'état des choſes. Ces Ruſſes que la Turquie provoque, ne ſont-ils pas les mêmes qui, dans la guerre de 1769, ont, avec des armées de trente & quarante mille hommes, contenu, diſſipé, battu des armées de ſoixante & de cent mille hommes ? qui ont aſſiégé & pris des Villes fortifiées, défendues par des garniſons auſſi nombreuſes que les aſſiégeans ? qui ont envahi deux grandes Provinces, pénétré au-delà du Danube, & malgré la diverſion d'une révolte dangereuſe & d'une peſte

(1) Grégoire Giska, ci-devant Hoſpodar de Moldavie, que la Porte fit aſſaſſiner, il y a quelques années, par un Emiſſaire à qui il avoit donné l'hoſpitalité.

meurtriere, ont impoſé à la Porte les Loix qu'il leur a plu de dicter ? Ces Turcs, ſi ardens à déclarer la guerre, ne ſont-ils pas les mêmes qui, par une ignorance abſolue de l'art militaire, ſe ſont attirés pendant ſix années la ſuite la plus continue d'échecs & de défaites ? N'eſt-ce pas eux dont les armées compoſées de payſans & de vagabonds aſſemblés à la hâte, ſont commandées par des Chefs ſans lumieres, qui ne connoiſſent l'ordre & les principes ni des marches, ni des campemens, ni des ſieges, ni des batailles ? dont les Guerriers mus par le ſeul attrait du pillage, ne ſont contenus par le frein d'aucune diſcipline, & tournent ſouvent leurs armes contre leurs Chefs, & leur brigandage contre leur propre pays ? Oui ſans doute, ce ſont les mêmes : donc, par les mêmes raiſons, les Ruſſes battront les Turcs dans cette guerre, comme ils les ont battus dans la derniere.

Mais, nous dit-on, depuis la paix les Turcs s'éclairent chaque jour : avertis de leur foibleſſe, ils commencent d'y rémédier ;

ils entretiennent des Ingénieurs & des Officiers François qui leur dreſſent des Canoniers, leur exercent des Soldats, leur fortifient des Places; ils ont un Renégat Anglois qui depuis quelques années leur a fondu beaucoup de canons, de bombes & de mortiers : enfin, le Vizir actuel, qui, depuis ſon avénement, ſe propoſe la guerre, n'a ceſſé d'en faire les préparatifs, & il n'eſt pas probable que tant de ſoins demeurent ſans effet.

Je l'avoue, cela n'eſt pas probable pour quiconque n'a pas vu les Turcs, pour quiconque juge du cours des choſes en Turquie, par ce qui ſe paſſe en France & à Paris. Eſt-il permis de le dire? Paris eſt le pays où il eſt le plus difficile de ſe faire des idées juſtes en ce genre; les eſprits y ſont trop éloignés de cet entêtement de préjugés, de cette profondeur d'ignorance, de cette conſtance d'abſurdité, qui ſont la baſe du caractere Turc. Il faut avoir vécu des années avec ce Peuple, il faut avoir étudié à deſſein ſes habitudes, en avoir

même reſſenti les effets & l'influence, pour prendre une juſte idée de ſon moral, & en dreſſer un calcul probable : ſi, à ce titre, l'on me permet de dire mon ſentiment, je penſe que les changemens allégués ſont encore loin de ſe réaliſer; je penſe même que l'on s'exagere les ſoins & les moyens du Gouvernement Turc; les objets moraux groſſiſſent toujours dans le lointain : il eſt bien vrai que nous avons des Ingénieurs & des Officiers à Conſtantinople; mais leur nombre y eſt trop borné pour y faire révolution, & leur maniere d'y être eſt encore moins propre à la produire. L'on peut donc calculer ce qu'ils y feront, par ce qu'ils ont déjà fait dans la derniere guerre, & le Public en a dans les mains un bon terme de comparaiſon. Quoi qu'en ayent proteſté les Amateurs des Turcs, il eſt conſtant que les Mémoires de M. le B. de Tott peignent l'eſprit Turc ſous ſes vraies couleurs. Je le dirai, ſans vouloir troubler les mânes de deux Miniſtres (1) : à voir la conduite

(1) M. le Duc de Choiſeul & M. le Comte de Vergennes.

qu'ils

qu'ils ont tenue avec cette Nation, on peut aſſurer qu'ils ne l'ont jamais connue; cela doit ſembler étrange dans celui qui avoit paſſé douze années en Ambaſſade à la Porte : mais l'on paſſeroit la vie entiere dans un pays, ſi l'on ſe tient clos dans ſon Palais, & que l'on ne fréquente que des gens de ſa nation, l'on reviendra ſans avoir pris de vraies connoiſſances : or, c'eſt ne point connoître les hommes, que d'employer, pour les changer, des moyens qui heurtent de front leurs préjugés & leurs habitudes, & tels ſont ceux que l'on a tentés en Turquie : l'on avoit affaire à un Peuple fanatique, orgueilleux, ennemi de tout ce qui n'eſt pas lui-même : on lui a propoſé pour modele de réforme, des uſages qu'il hait : on lui a envoyé pour Maîtres des hommes qu'il mépriſe. Quel reſpect un vrai Muſulman peut-il avoir pour un Infidele? Comment peut-il recevoir des ordres d'un ennemi du Prophete? — *Le Muphti le permet, & le Viſir l'ordonne.* — *Le Viſir eſt un Apoſtat, & le Muphti un*

traître. Il n'y a qu'une Loi, & cette Loi défend l'alliance avec les Infideles. Tel eſt le langage de la Nation à notre égard; tel eſt même, quoi que l'on diſe, l'eſprit du Gouvernement, parce que là, plus qu'ailleurs, le *Gouvernement* eſt l'homme qui gouverne, & que cet homme eſt élevé dans les préjugés de ſa Nation. Auſſi nos Officiers ont eſſuyé & eſſuient encore mille contrariétés & mille déſagrémens: on ne les voit qu'avec murmure; on ne leur obéit que par contrainte: ils ont beſoin de Gardes pour commander, d'Interprêtes pour ſe faire entendre; & cet appareil qui montre ſans ceſſe l'Etranger, reporte l'odieux de ſa perſonne ſur ſes ordres & ſur ſon ouvrage. Pour vaincre de ſi grands obſtacles, il faudroit, de la part du Divan, une ſubverſion de principes dont la ſuppoſition eſt chimérique. L'on a compté ſur le crédit de notre Cour; mais a-t-on pris les moyens de l'aſſurer & de le ſoutenir? Par exemple, en ces circonſtances, peut-on exiger de M. le C. de Choiſeul beaucoup d'influence?

Les Turcs doivent-ils déférer aux avis d'un Ambaſſadeur qui, dans un Ouvrage connu de toute l'Europe, a publié les vices de leur adminiſtration, & manifeſté le vœu de voir renverſer leur Empire? Ce choix, conſidéré ſous ce rapport, fait-il honneur à la prudence ſi vantée de M. de Vergennes?

Voilà cependant les faits qui doivent ſervir de baſe aux conjectures, pour qu'elles ſoient raiſonnables : &, je le demande, ces faits donnent-ils le droit de mieux eſpérer des Turcs? Pour moi, dans tout ce qui continue de ſe paſſer, je ne vois que la marche ordinaire de leur eſprit, & la ſuite naturelle de leurs anciennes habitudes. Les revers de la derniere guerre les ont étonnés; mais ils n'en ont ni connu les cauſes, ni cherché les remedes. Ils ſont trop orgueilleux pour s'avouer leur foibleſſe; ils ſont trop ignorans pour connoître l'aſcendant du ſavoir : *ils ont fait leurs conquêtes ſans lá tactique des Francs; ils n'en ont pas beſoin pour les conſerver : leurs défaites*

ne ſont point l'ouvrage de la force humaine, ce ſont les châtimens céleſtes de leurs péchés : le deſtin les avoit arrêtés, & rien ne pouvoit les y ſouſtraire. Pliant ſous cette néceſſité, le Divan a fait la paix ; mais le Peuple a gardé ſa préſomption & envénimé ſa haine. Par ménagement pour le Peuple & par ſon propre reſſentiment, le Divan a voulu éluder, par adreſſe, la force qu'il n'avoit pu maîtriſer. Le Cabinet de Péterſbourg a pris la même route, & la guerre a continué ſous une autre forme. La Ruſſie, qui a retiré des négociations plus d'avantages que des batailles, en a deſiré la durée. Par la raiſon contraire, les Turcs y faiſant les mêmes pertes que dans les défaites, ont préféré les riſques des combats, & ils ont repris les armes ; mais en changeant de carriere, ils n'apportent pas de plus grands moyens de ſuccès : on a regardé la rupture du mois d'Août comme un acte de vigueur calculé ſur les forces & les circonſtances. Dans les probabilités, ce devoit être l'effet d'un mouvement ſéditieux du Peuple &

de l'Armée. Les Troupes, laſſes des fauſſes alertes qu'on leur donnoit depuis deux ans, devoient ſe porter à un parti extrême : d'accord avec ces probabilités, les faits y ont joint la paſſion perſonnelle du Vizir. Si ce Miniſtre n'eût été guidé que par des motifs réfléchis, il n'eût point déclaré la guerre ſur la fin de la campagne, parce que c'étoit s'ôter le temps d'agir, & donner à l'ennemi celui de ſe préparer. Maintenant que le mouvement eſt imprimé, il ne ſera plus le maître de le diriger ni de le contenir. Il ne ſuffit pas d'avoir allumé la guerre ; il faudra en alimenter l'incendie ; il faudra ſoudoyer des Armées & des Flottes, pourvoir à leurs beſoins, réparer leurs pertes, fournir enfin, pendant pluſieurs campagnes, à une immenſe conſommation d'hommes & d'argent ; & l'Empire Turc a-t-il de ſi grandes reſſources ? Interrogeons à ce ſujet les témoins oculaires qui, depuis quelques années, en ont viſité diverſes contrées. Nous avons pluſieurs relations qui paroiſſent d'autant plus dignes de foi, que ſans

la connivence des Voyageurs, les faits puisés en des lieux divers ont la plus grande unanimité (1). Par ces faits, il est démontré que l'Empire Turc n'a désormais aucun de ces moyens politiques qui assurent la consistance d'un Etat au-dedans, & sa puissance au-dehors. Ses Provinces manquent à la fois de population, de culture, d'arts & de commerce; & ce qui est plus menaçant pour un Etat despotique, l'on n'y voit ni fortereſſes, ni Armée, ni art militaire: or, quelle effrayante série de conséquences n'offre pas ce tableau? Sans population & sans culture, quel moyen de régénérer les finances & les Armées? Sans Troupes & sans Fortereſſes, quel moyen de repousser des invasions, de réprimer des révoltes? Comment élever une puissance navale sans arts & sans commerce? Com-

(1) Voyez *le Voyage pittoresque de la Grece*, pour cette contrée, l'Archipel & la Côte de l'Anadoli; les Mémoires de M. le B. de Tott, pour les environs de Constantinople, & le Voyage en Syrie & en Egypte, pour les Provinces du Midi.

ment enfin remédier à tant de maux ſans lumières & ſans connoiſſances? — Le Sultan a de grands tréſors : — on peut les nier comme on les ſuppoſe, & quels qu'il ſoient ils ſeront promptement diſſipés. — Il a de grands revenus : — oui, environ 80 millions de livres, difficiles à recouvrer : & comment auroit-il davantage? Quand des Provinces comme l'Egypte & la Syrie, ne rendent que deux ou trois millions, que rendront des pays ſauvages comme la Macédoine & l'Albanie, ravagés comme la Grece, ou déſerts comme Chypre & l'Anadoli? — On a retiré de grandes ſommes d'Egypte. — Il eſt vrai que le Capitan Pacha a fait paſſer, il y a ſix mois, quelques mille bourſes, & que par capitulation avec Iſmaël & Haſan Beks, il a dû lever encore cinq mille bourſes ſur le Delta (1); mais quatre mille reſteront pour réparer les dommages du pays, & l'avarice du Capitan

(1) La Haute-Egypte eſt concédée à Ibrahim & Morad Beks, qui reviendront inceſſamment au Kaire.

Pacha ne rendra peut-être pas dix millions au Kazné. — On impoſera de nouveaux tributs. — Mais les Provinces ſont obérées ; le pillage des Pachas, la vénalité des places, la déſertion des gens riches, en ont fait aller tout l'argent à Conſtantinople. — On dépouillera les riches. — Mais l'or ſe cachera ; & comme les riches ſont auſſi les puiſſans, ils ne ſe dépouilleront pas eux-mêmes. Ainſi, dans un examen rigoureux, ces idées de grands moyens, fondées ſur une vaſte apparence & une antique renommée, s'évanouiſſent ; & tout s'accorde, en dernier réſultat, à rendre plus ſenſible la foibleſſe de l'Empire Turc, & plus inſtantes les inductions de ſa ruine. Il eſt ſingulier qu'en ce moment le préjugé en ſoit accrédité dans tout l'Empire. Tous les Muſulmans ſont perſuadés que leur puiſſance & leur Religion vont finir : ils diſent que les temps prédits ſont venus, qu'ils doivent perdre leurs conquêtes, & retourner en Aſie s'établir à *Konié*. Ces prophéties fondées ſur l'autorité de

Mahomet même & de pluſieurs ſantons, pourroient donner lieu à pluſieurs obſervations intéreſſantes à d'autres égards. Mais pour ne point m'écarter de mon ſujet, je me bornerai à remarquer qu'elles contribueront à l'événement en y préparant les eſprits, & en ôtant aux peuples le courage de réſiſter à ce qu'ils appellent l'*immuable décret du ſort.*

Je ne prétends pas dire cependant que la perte de l'Empire Turc ſoit abſolument inévitable, & qu'il fût moralement impoſſible de la conjurer. Les grands Etats, ſurtout ceux qui ont de riches domaines, ſont rarement frappés de plaies incurables; mais pour y porter remede, il faut du tems & des lumieres : du tems, parce que pour les corps politiques comme pour les corps phyſiques tout changement ſubit eſt dangereux; des lumieres parce que ſi l'art de gouverner a une théorie ſimple, il a une pratique compliquée. Lors donc que je forme de fâcheux préſages ſur la puiſſance des Turcs, c'eſt par le défaut de ces deux conditions: c'eſt ſurtout

à raiſon de la ſeconde, c'eſt-à-dire du défaut de lumieres dans ceux qui gouvernent, que la chûte de l'Empire me paroît aſſurée ; & je la juge d'autant plus infaillible, que ſes cauſes ſont intimement liées à ſa conſtitution, & qu'elle eſt une ſuite néceſſaire du même mouvement qui a élevé ſa grandeur. Donnons quelque développement à cette idée.

Lorſque les Hordes Turques vinrent du *Koraſân* s'établir dans l'Aſie mineure, ce ne fut pas ſans difficulté qu'elles ſe maintinrent dans cette terre étrangere : pourſuivies par les Mogols, jalouſées par les Turcmans, inquiétées par les Grecs, elles vécurent longtems environnées d'ennemis & de dangers. Dans des circonſtances ſi difficiles, ce fut une néceſſité à leurs chefs de déployer toutes leurs facultés morales & phyſiques ; il y alloit de leurs intérêts perſonnels, de la conſervation de leur Rang & de leur vie. Il fallut donc qu'ils acquiſſent les talens, qu'ils recherchaſſent les connoiſſances, qu'ils pratiquaſſent les ver-

tûs qui ſont les vrais élémens du pouvoir. Ayant à gouverner des hommes ſéditieux, il fallut leur inſpirer la confiance par les lumieres, l'attachement par la bienveillance, le reſpect par la dignité : il fallut, pour maintenir la diſcipline, de la juſtice dans les chatimens, pour exciter l'émulation du diſcernement dans les récompenſes, juſtifier enfin le droit de commander par la prééminence dans tous les genres : il fallut pour déployer les forces de la nation à l'extérieur, en établir l'harmonie à l'intérieur, protéger l'agriculture pour nourrir les armées, punir les concuſſions pour éviter les révoltes, bien choiſir ſes agens pour bien exécuter ſes entrepriſes, en un mot, pratiquer dans toutes ſes parties la ſcience des grands politiques & des grands capitaines ; & tels en effet ſe montrerent les premiers Sultans des Turcs : & ſi l'on remarque que depuis leur auteur *Oſman I* juſqu'à Soliman II, c'eſt-à-dire dans une ſerie de douze Princes, il n'en eſt pas un ſeul d'un caractere médiocre,

ſuivre ſes maximes d'orgueil & d'intolérance : le peuple & les troupes de ſe livrer à leur fanatiſme & de demander la guerre : les Généraux de la faire ſans intelligence, & de perdre des batailles, juſqu'à ce que par une derniere ſecouſſe, cet édifice incohérent de puiſſance, privé de ſes appuis & perdant ſon équilibre, s'écroule tout-à-coup en débris, & ajoute l'exemple d'une grande ruine à tous ceux qu'a déja vûs la terre.

Tel a été en effet, & tel ſera ſans doute le ſort de tous les Empires, non par la néceſſité occulte de ce fataliſme qu'alléguent les orateurs & les poëtes, mais par la conſtitution du cœur de l'homme & le cours naturel de ſes penchans : interrogez l'hiſtoire de tous les peuples qui ont fondé de grandes puiſſances ; ſuivez la marche de leur élévation, de leurs progrès & de leur chûte, & vous verrez que dans leurs mœurs & leur fortune tous parcourent les mêmes phaſes & ſont régis par les mêmes mobiles que les individus des ſociétés. Ainſi que

des

des particuliers parvenus ces peuples d'abord obſcurs & pauvres s'agitent dans leur détreſſe, s'excitent par leurs privations, s'encouragent par leurs ſuccès, s'inſtruiſent par leurs fautes, & arrivent enfin par adreſſe ou par violence au faîte des grandeurs & de la fortune : mais ont-ils atteint les jouiſſances où aſpirent tous les hommes, bientôt la ſatiété remplace les deſirs ; bientôt, faute d'alimens, leur activité ceſſe, leurs chefs ſe dégoûtent des affaires qui les fatiguent, ils s'ennuient des ſoins qui ont élevé leur fortune, ils les abandonnent à des mains mercénaires, qui n'ayant point d'intérêt direct, malverſent & diſſipent, juſqu'à ce que les mêmes circonſtances qui les ont enrichis ſuſcitent de nouveaux parvenus qui les ſupplantent à leur tour. Tel eſt le cours naturel des choſes : être privé & deſirer, ſe tourmenter pour obtenir, ſe raſſaſier & languir, voilà le cercle autour duquel ſans ceſſe monte & deſcend l'inquiétude humaine : nous avons vû que les Turcs en ont parcouru

la plus grande partie : voyons à quel point ſe trouvent placés leurs adverſaires les Ruſſes.

Il n'y a pas encore un ſiecle révolu que le nom des Ruſſes étoit preſqu'ignoré parmi nous. L'on ſavoit par les récits vagues de quelques voyageurs qu'au-delà des limites de la Pologne, dans les forêts & les glaces du Nord, exiſtoit un vaſte Empire dont le ſiege étoit à Moskou. Mais ce que l'on apprenoit de ſon climat odieux, de ſon régime deſpotique, de ſes peuples barbares, ne donnoit pas de hautes idées de ſa puiſſance, & l'Europe fiere de la politeſſe de ſes cours & de la civiliſation de ſes peuples, dédaignoit de compter les Tſars au rang de ſes Rois, & rejettoit les Moſcovites parmi les autres barbares de l'Aſie.

Cependant le cours inſenſible & graduel de événemens préparoit un nouvel ordre de choſes. Diviſée longtems comme la France en pluſieurs Etats, déchirée long-

tems par des guerres étrangeres ou civiles ; la Ruſſie enfin raſſemblée ſous une même puiſſance, n'avoit plus qu'un même intérêt, & ſes forces dirigées par une ſeule volonté commençoient à devenir impoſantes : l'art de les employer manquoit encore ; mais l'on en ſoupçonnoit l'exiſtence : des guerres avec la Pologne & la Suede avoient fait ſentir la ſupériorité des arts de l'Occident, & depuis deux regnes on tentoit de les introduire dans l'Empire. Les Tſars Michel & Alexis avoient appellé à leur Cour des artiſtes & des militaires d'Allemagne, de Hollande, d'Italie, & déjà l'on voyoit à Moskou des fondeurs de canons, des Fabricans de poudre, des Ingénieurs, des Officiers, des Bijoutiers & des Imprimeurs d'Europe.

A cette époque, ſi l'on eût tenté de former des conjectures ſur la vie future de cet Empire, l'on eût dit que par ſon éloignement de l'Europe, il auroit peu d'influence ſur notre ſyſtême ; que par la poſition de ſa capitale au ſein des terres, ſon

cabinet n'entretiendroit pas des relations bien vives avec les nôtres : que par la difficulté de ſes mers, il ne formeroit jamais une puiſſance maritime ; que par l'état civil de la nation & le partage des hommes en ſerfs & en maîtres, il n'auroit jamais d'énergie ; que par la concentration des richeſſes en un petit nombre de mains, toute l'activité ſe porteroit vers les arts frivoles ; qu'en un mot cet Empire, par la nature de ſon Gouvernement & les mœurs de ſon peuple ſeroit purement un Empire aſiatique, dont l'exiſtence imiteroit celle de l'Indoſtan & de la Turquie. L'événement a trompé ces conjectures ; mais pour mettre l'art en défaut, il a fallu le concours des faits les plus extraordinaires ; il a fallu que le hazard portât ſur le trône un Prince qui n'y étoit pas deſtiné : il a fallu que le hazard conduiſît près de lui un homme obſcur qui lui donnât la paſſion des mœurs & des arts de l'Europe ; il a fallu que ce Prince malgré les vices de ſon éducation & le poiſon du pouvoir arbitraire, conſervât la plus grande

énergie de caractere : en un mot il a fallu l'exiſtence & le regne de Pierre I, & l'on conviendra que ſi les probabilités ne ſont jamais trompées que par de ſemblables événemens, elles ne ſe trouveront pas ſouvent en défaut.

Quand on ſe rend compte de ce qui s'eſt paſſé depuis 80 ans en Ruſſie, l'on s'apperçoit que le regne du Tſar Pierre I a réellement été pour cet Empire l'époque d'une exiſtence nouvelle, & qu'il a commencé pour lui une période qui marche en un ſens inverſe de l'Empire Turc ; c'eſt-à-dire que pendant que la puiſſance & les forces de l'un vont décroiſſant, les forces & la puiſſance de l'autre vont croiſſant chaque jour. L'on en peut ſuivre les progrés dans toutes les parties de leur conſtitution. Au commencement du ſiecle, les Ruſſes n'avoient point d'Etat Militaire : dès 1709 ils battoient les Suédois à Pultava, & en 1756 dans la guerre de Pruſſe, ils acquéroient juſques par leurs défaites la réputation des ſecondes troupes de l'Eu-

rope. Dans le même intervalle la milice des Turcs s'abâtardiſſoit & le Sultan Mahmoud énervoit les janiſſaires qu'il craignoit, en les diſperſant dans tout l'Empire, & en faiſant noyer leur élite. Au commencement du ſiecle, les Ruſſes n'avoient pour toute marine que des chaloupes ſur leurs lacs; maintenant ils ont des vaiſſeaux de tout rang ſur toutes leurs mers : les Turcs reſtés au même point qu'il y a cent ans, ſavent encore à peine ſe ſervir de la bouſſole. Depuis le commencement du ſiecle, le Gouvernement Ruſſe a beaucoup travaillé à améliorer ſon régime intérieur, il a accrû ſes revenus, ſa population, ſon commerce. Pendant le même eſpace les Turcs ont augmenté leurs déprédations, & par la vénalité publique de toutes les places, Mahmoud a porté le dernier coup à leur conſtitution. Depuis le commencement du ſiecle la Ruſſie a accru ſes poſſeſſions de la Livonie, de l'Ingrie, de l'Eſtonie; & depuis 15 ans ſeulement, d'une partie de la Pologne, d'un vaſte terrein entre le Dniepre

& le Bog, & enfin de la Crimée. La Turquie, il eſt vrai, n'a encore rien perdu en apparence; mais peut-on compter pour de vraies poſſeſſions l'Egypte, le pays de Bagdad, la Moldavie, la Grece, & tant de diſtricts ſoumis à des rébelles? Maintenant ſuppoſer que les deux Empires s'arrêtent tout-à-coup dans leur marche réciproque, c'eſt mal connoître les loix du mouvement: dans l'ordre moral comme dans l'ordre phyſique, lorſqu'une fois un corps s'eſt mis en mouvement, il lui devient d'autant plus difficile de s'arrêter, qu'il a une plus grande maſſe. L'impulſion donnée & l'équilibre rompu, l'on ne peut plus aſſigner le terme de la courſe. La Ruſſie eſt d'autant plus dans ce cas que ſon activité accrue par de longs obſtacles trouve maintenant pour ſe déployer une plus vaſte carriere. En effet, le Tſar Pierre l'ayant d'abord dirigée contre les Etats du Nord, il a fallu, pour lutter avec eux, qu'elle développât tous ſes moyens & en perfectionnât l'uſage. L'on a voulu cenſurer cette

marche du Tſar, & l'on a dit qu'il eût mieux fait de ſe tourner vers la Turquie : mais peut-être que les goûts perſonnels de Pierre I ont eu l'effet d'une politique profonde : peut-être qu'avec ſes Ruſſes indiſciplinés il n'eût pû vaincre les Turcs encore non-énervés : aulieu qu'en tranſportant le théatre de ſon activité ſur la Baltique, il a monté tous les reſſorts de ſon Empire au ton des Etats de l'Europe. Aujourd'hui que l'équilibre s'eſt établi de ce côté, & que la Ruſſie y voit des obſtacles d'aggrandiſſement, elle revient vers un Empire barbare avec tous les moyens des Empires policés, & elle a droit de s'en promettre des ſuccès d'autant plus grands, que par cette dérivation elle a repris la vraie route où l'appelloit la nature, & que lui ont tracée dès longtems ſes préjugés & ſes habitudes.

En effet, l'on peut obſerver que depuis que la Ruſſie formée en corps d'Empire a pû porter ſes regards hors de ſes frontieres, l'eſſor le plus conſtant de ſon am-

bition s'eſt dirigé vers les Contrées Méridionales, vers la Turquie & la Perſe. A remonter juſqu'au 15e. ſiecle, à peine trouve-t-on deux regnes qui n'aient pas produit de ce côté quelques entrepriſes. Que prouvent ces habitudes communes à des générations diverſes, ſinon des mobiles inhérens à l'eſpece ? & ces mobiles ne ſont pas équivoques : car ſans parler de l'inſtigation de la religion, qui ſouvent n'eſt que le maſque des penchans, il ſuffit de compater les objets de jouiſſances qu'offre chacun des deux Empires : Dans l'un c'eſt du goudron, du caviar (*a*) du poiſſon ſalé & fumé, de la bierre, des boiſſons de lait & de grains fermentés, des chanvres, des lins, un ciel rigoureux, une terre rébelle, & par conſéquent une vie de travail & de peine. Dans l'autre, avec tous les moyens d'obtenir les mêmes produits [les fourrures exceptées] dans l'autre, dis-je, c'eſt le luxe des objets les plus attrayans : ce ſont des vins exquis, des parfums yo-

(*a*) Eſpeces d'œufs de poiſſon préparés.

luptueux, du caffé, des fruits de toute eſpece, des ſoyes, des cotons délicats, un climat admirable & une vie de repos & d'abondance. Quels avantages d'une part! de l'autre quelles privations! & quels mobiles puiſſans pour la cupidité armée que cette foule de jouiſſances offertes à tous les ſens! envain une morale miſantropique s'eſt efforcée d'en rompre le charme: les jouiſſances des ſens ont gouverné & gouverneront toujours les hommes. C'eſt pour les vins de l'Italie que les Gaulois franchirent trois fois les Alpes: c'eſt pour la table des Romains que les Barbares accoururent du Nord; c'eſt pour les vêtemens de ſoie & pour les femmes des Grecs que les Arabes ſortirent de leurs déſerts: & n'eſt-ce pas pour le poivre & le caffé que les Européens traverſent l'Océan & ſe font des guerres ſanglantes? ce ſera pour tous ces objets réunis, que les Ruſſes envahiront l'Aſie: & que l'on juge de la ſenſation qu'ont dû éprouver dans la derniere guerre leurs armées tranſportées dans la Moldavie, l'Archipel, & la Grece!

quel raviſſement pour leurs Officiers & leurs ſoldats de boire les vins de Ténédos, de Chio, de Morée ! de piller ſur les champs de batailles & dans les camps forcés des cafetans de ſoie brodés d'argent & d'or, des châles de kachemire, des ceintures de mouſſeline, des poignards damaſquinés, des péliſſes & des pipes ! quel plaiſir de rapporter dans ſa patrie ces trophées de ſon courage, de les montrer à ſes parens, à ſes amis, à ſes rivaux ! de vanter les pays que l'on a vûs, ces vins dont on a bû, & ces aventures merveilleuſes dont on a été le témoin ! Maintenant qu'une nouvelle guerre ſe déclare, & que la plupart des acteurs de la derniere vivent encore, tous les motifs vont ſe réunir pour donner plus de force aux paſſions : ce ſera pour les jeunes gens l'émulation & la nouveauté : pour les vétérans des ſouvenirs embellis par l'abſence ; pour les officiers, l'eſpoir des commandemens, & la multiplication des places ; enfin, pour ceux qui gouvernent, des projets enivrans d'aggrandiſſement

& de gloire : & quel projet en effet, plus capable d'enflammer l'imagination, que celui de reconquérir la Grece & l'Asie ; de chasser de ces belles contrées des barbares conquérans, d'indignes maîtres ! d'établir le siege d'un Empire nouveau dans le plus heureux site de la terre ! de compter parmi ses domaines les pays les plus célebres, & de regner à la fois sur Byzance & sur Babylone, sur Athenes & sur Ecbatanes, sur Jérusalem & sur Tyr & Palmyre ! quelle plus noble ambition que celle d'affranchir des peuples nombreux du joug du fanatisme & de la tyrannie ! de rappeller les sciences & les arts dans leur terre natale ; d'ouvrir une nouvelle carriere à la législation, au commerce, à l'industrie ! & d'effacer, s'il est possible, la gloire de l'ancien Orient par la gloire de l'Orient ressuscité ; & peut-être n'est-ce point supposer des vues étrangeres au Gouvernement Russe ? plus on rapproche les faits & les circonstances, plus l'on apperçoit les traces d'un plan formé avec réflexion & suivi

avec constance, surtout depuis la dernière guerre. D'abord l'on a demandé l'usage de la Mer Noire, puis l'entrée de la Méditerranée : l'on a exigé l'abandon des Tartares ; puis l'on s'est emparé de la Crimée ; l'on protege aujourd'hui les Géorgiens & les Moldaves ; le premier traité les soustraira à la Porte. L'on attire des Grecs à Pétersbourg, & on leur fonde des colleges : L'on impose des noms grecs aux enfans du Grand-Duc, nés tous depuis la guerre (*a*) ; on leur enseigne la langue grecque ; l'Impératrice fait des traités avec l'Empereur ; un voyage jusqu'à la Mer Noire ; l'on grave sur un arc à Cherson, *c'est ici le chemin qui conduit à Byzance*, &c.

Oui, tout annonce le projet formé de marcher à cette Capitale, & tout présage, une heureuse issue à ce projet : tout, dans la balance des intérêts & des moyens, est à l'avantage des Russes contre les Turcs. Laissons à part ces comparaisons de popu-

(*a*) *Alexandre, Constantin, Hélène.*

lation, & de terrein uſitées par les Politiques modernes : l'étendue géographique n'eſt point un avantage, & les hommes ne ſe calculent pas comme des machines : on ſuppoſe à la Turquie des Armées de trois & quatre cens mille hommes ; mais d'abord ces aſſertions populaires ſe ſoutiennent mal ; témoins ces Corps de cent & cent ſoixante mille hommes que les Gazettes, pendant tout le cours de Novembre, ont établis ſur le Danube & près d'*Odjakof*, & qui ſe ſont trouvés être de dix à douze mille. D'ailleurs, quelle force réelle auroient même cinq cens mille hommes, ſi cette multitude eſt mal armée, & fait la guerre ſans art, ſans ordre & ſans diſcipline ? Nous croirions-nous bien en ſûreté ſi, à cent mille Soldats de l'Empereur, nous oppoſions un demi-million de Payſans & d'Artiſans enrôlés à la hâte ? Tels ſont cependant les Soldats Turcs. La Ruſſie, au contraire, a dans le moindre calcul cent ſoixante mille hommes de Troupes régulieres égales à celles de Pruſſe, & au moins cent

mille hommes de Troupes Légeres. La plupart des Soldats Turcs n'ont jamais vu le feu. ; le grand nombre des Soldats Ruſſes a fait pluſieurs campagnes ; l'Infanterie Turque eſt abſolument nulle ; l'Infanterie Ruſſe eſt la meilleure de l'Europe. La Cavalerie Turque eſt excellente, mais ſeulement pour l'eſcarmouche ; la Cavalerie Ruſſe, par ſa tactique, conſerve la ſupériorité. Les Turcs ont une attaque très-impétueuſe ; mais une fois rebutés, ils ne ſe rallient plus ; les Ruſſes ont la défenſe la plus opiniâtre, & conſervent leur ordre même dans leur défaite. Le Soldat Turc eſt fanatique, mais le Ruſſe l'eſt auſſi. L'Officier Ruſſe eſt médiocre, mais l'Officier Turc eſt entiérement nul. Le Grand Vizir général actuel, ci-devant Marchand de riz en Egypte, élevé par le crédit du Capitan Pacha, n'a jamais conduit d'Armée ; la plupart des Généraux Ruſſes ont gagné des batailles : en Marine, les Turcs ont l'avantage du nombre ſur la Mer Noire : mais quoique les Ruſſes ſoient de foibles Marins, ils ont un avan-

tage immenſe par l'art. La Turquie ne ſoutiendra la guerre qu'en épuiſant ſes Provinces d'hommes & d'argent : l'Impératrice, après l'avoir faite cinq années, a aboli à la paix un grand nombre d'anciens impôts. Le Divan n'a que de la préſomption & de la morgue ; depuis vingt ans le Cabinet de Saint-Pétersbourg paſſe pour l'un des plus déliés de l'Europe : enfin, les Ruſſes font la guerre pour acquérir, les Turcs pour ne pas perdre : ſi ceux-ci ſont vainqueurs, ils n'iront pas à Moſcow : ſi ceux-là gagnent deux batailles, ils iront à Conſtantinople, & les Turcs ſeront chaſſés d'Europe.

A ces idées de la puiſſance de la Ruſſie, l'on oppoſe que ſon Gouvernement deſpotique, comme celui des Turcs, eſt encore mal-affermi ; que le Peuple, toujours ſerf, reſte engourdi dans une barbarie profonde ; que dans les claſſes libres il y a peu de lumieres & point de moralité ; que malgré les ſoins que l'Impératrice s'eſt donnée pour la confection d'un Code,

pour

pour la réforme des Loix, pour l'adminiſtration de la juſtice, pour l'éducation & l'inſtruction publiques; que malgré ces ſoins, dis-je, la civiliſation eſt peu avancée; que la Nation même ſe refuſe à y faire des progrès, & que l'on ne peut attendre d'un tel pays ni énergie réelle, ni conſtance dans l'entrepriſe dont il s'agit, &c.

Nous avons ſi peu de bonnes obſervations ſur l'état politique & civil de la Ruſſie, qu'il eſt difficile de déterminer juſqu'à quel point ces reproches ſont fondés : mais de peur de tomber dans l'inconvénient de la partialité, admettons-les tels qu'ils ſe préſentent : accordons que les Ruſſes ſont, comme l'on dit, des *barbares*; mais ce ſont préciſément les barbares qui ſont les plus propres au projet de conquête dont je parle. Ce ne furent point les plus policés des Grecs qui conquirent l'Aſie; ce furent les groſſiers Montagnards de la Macédoine : quand les Perſes de Cyrus renverſerent les Empires policés des Baby-

loniens, des Lydiens, des Egyptiens, c'étoient des Sauvages couverts de peaux de bêtes féroces; & ces Romains vainqueurs de l'Italie & de Carthage, croit-on qu'ils fussent si loin d'être un Peuple barbare? Et ces Huns, ces Mogols, ces Arabes, destructeurs de tant d'Empires civilisés, étoient-ils des Peuples polis? Les mots abusent; mais avec l'analyse, les idées deviennent claires & les raisons palpables. Pour conquérir, un art suffit, l'art de la guerre; & par son but, comme par ses moyens, cet art est moins celui de l'homme policé que de l'homme sauvage. La guerre veut des hommes avides & endurcis: on n'attaque point sans besoins: on ne vainc point sans fatigue; & tels sont les *Barbares*: Guerriers par l'effet de la pauvreté, robustes par l'habitude de la misere, ils ont sur les Peuples civilisés l'avantage du pauvre sur le riche; le pauvre est fort, parce que sa détresse exerce ses forces; le riche est foible, parce que sa richesse les énerve. Pour faire la guerre, il faut, dit-

on, qu'un Peuple ſoit riche : oui, pour la faire à la maniere des Peuples riches, chez qui l'on veut, dans les Camps, toutes les aiſances des Villes. Mais chez un Peuple pauvre, où l'on vit de peu, où chaque homme naît Soldat, la guerre ſe fait ſans beaucoup de frais, elle s'alimente par elle-même ; & l'exemple des anciens Conquérans prouve, à cet égard, l'erreur des idées financieres de l'Europe. Pour conquérir, il n'eſt pas même beſoin d'eſprit public, de lumieres ni de mœurs dans une Nation ; il ſuffit que les Chefs ſoient intelligens & qu'ils aient une bonne Armée : or, la meilleure eſt celle dont les Soldats ſobres & robuſtes joignent à l'audace contre l'Ennemi l'obéiſſance la plus paſſive à leurs Commandans, où tous les mouvemens s'exécutent ſans délai par une ſeule volonté, c'eſt-à-dire, où exiſte le régime deſpotique. Lors donc que cet état a lieu chez les Ruſſes, ils n'en ſont que plus propres au projet de conquérir. En effet, par ſon autorité abſolue, le Souverain diſpoſant de toute

la Nation, il peut en employer toutes les forces de la maniere la plus convenable à ſes vues : d'autre part, à titre de ſerf, le Peuple élevé dans la miſere & la ſoumiſſion, a les deux premieres qualités de l'excellent Soldat, la frugalité & l'obéiſſance ; il y joint une induſtrie précieuſe à la guerre, celle de pourvoir à tous les beſoins de ſa ſubſiſtance, de ſon vêtement, de ſon logement ; car le Soldat Ruſſe eſt à la fois Boulanger, Tailleur, Charpentier, &c. On reproche au Gouvernement de n'avoir pas aboli le ſervage : mais peut-être ne conçoit-on pas aſſez en théorie toute la difficulté d'une telle opération dans la pratique ? L'Impératrice a affranchi tous les ſerfs de ſes domaines (1) : mais a-t-elle pu, a-t-elle dû affranchir ceux qui ne dépendoient point d'elle ? Cet affranchiſſement même, s'il étoit ſubit, ſeroit-il ſans inconvénient de la part des nouveaux affranchis ? C'eſt une vérité affligeante ; mais conſtatée par les

(1) Voyez Coxe, voyage en Ruſſie, tom. II.

faits, que l'eſclavage dégrade les hommes au point de leur ôter l'amour de la liberté, & l'eſprit d'en faire uſage. Pour les y rendre, il faut les y préparer, comme l'on prépare des yeux malades à recevoir la lumiere : il faut, avant de les abandonner à leurs forces, leur en enſeigner l'uſage, & les eſclaves doivent apprendre à être libres comme les enfans à marcher. L'on s'étonne que les Ruſſes n'aient pas faits de plus grands progrès dans la civiliſation : mais, à proprement parler, elle n'a commencé pour eux que depuis 25 années : juſques-là le Gouvernement n'avoit créé que des Soldats : ce n'eſt que ſous ce regne qu'il a produit des Loix ; & ſi ce n'eſt que par les Loix qu'un pays ſe civiliſe, ce n'eſt que par le temps que les Loix fructifient. Les révolutions morales des Empires ne peuvent être ſubites ; il faut du temps pour tranſmettre des mouvemens nouveaux aux Membres lointains de ces vaſtes Corps ; & peut-être le caractere d'une bonne adminiſtration eſt-il moins de faire beaucoup, que

de faire avec prudence & sûreté. En général, les institutions nouvelles ne produisent leurs effets qu'à la génération suivante : les vieillards & les hommes faits leur résistent : les adolescens balancent encore ; & il n'y a que les enfans qui les mettent en pratique. On suppose qu'il peut encore naître dans le Gouvernement Russe des révolutions qui troubleront sa marche : mais si celles qui sont arrivées depuis la mort du Tzar Pierre Ier., ne l'ont pas détruite, il n'est pas probable qu'aujourd'hui que la succession a pris de la consistance, rien en arrête le cours : c'est d'ailleurs une raison de plus d'occuper l'Armée, afin que son activité ne s'exerce pas sur les affaires intérieures. Ainsi tout concourt à pousser l'Empire Russe dans la carriere que nous lui appercevons, & tout lui promet des accroissemens aussi assurés que tranquilles.

Un seul obstacle pourroit arrêter ces accroissemens, la résistance qu'opposeroient les Etats de l'Europe à l'invasion de la Turquie ; mais de ce côté même les probabi-

lités ſont favorables ; car en calculant l'action de ces Etats ſur la combinaiſon de leurs intérêts, de leurs moyens & du caractere de leurs Gouvernemens, la balance ſe préſente à l'avantage de la Ruſſie : en effet, qu'importe aux Etats éloignés une révolution qui ne menace ni leur ſûreté politique, ni leur commerce ? Qu'importe, par exemple, à l'Eſpagne que le Trône de Byzance ſoit occupé par un Ottoman ou par un Ruſſe ? Il eſt vrai que la Cour de Madrid a manifeſté des intentions hoſtiles à la Ruſſie, en s'engageant, par un Traité récent avec la Porte, à interdire le paſſage de Gibraltar à toute Flotte armée contre la Turquie. Mais il eſt à croire que ces diſpoſitions ſuggérées par une Cour étrangere, reſteront ſans effet : il ſeroit imprudent à l'Eſpagne, qui n'a aucun commerce à conſerver, de prendre fait & cauſe pour celui d'une autre Puiſſance, ſur-tout quand, à cet égard, elle a de juſtes ſujets de ſe plaindre de la jalouſie de cette même Puiſſance. On peut en dire autant de l'Angle-

terre : malgré l'envie qu'elle porte à l'accroiſſement de tout Etat, les progrès de la Ruſſie ne lui cauſent pas aſſez d'ombrage pour y oppoſer une réſiſtance efficace : peut-être même que l'Angleterre a plus d'une raiſon d'être indifférente à la chûte de la Turquie ; car déſormais qu'elle n'y conſerve preſque plus de comptoirs, elle doit attendre d'une révolution plus d'avantages que de perte ; & c'en ſeroit déjà un pour elle que d'y trouver la ruine de notre commerce. La France ſeule, à raiſon de ſon commerce & de ſes liaiſons politiques avec la Turquie, a de grands motifs de s'intéreſſer à ſa deſtinée : mais, dans la révolution ſuppoſée, ſes intérêts ſeroient-ils auſſi léſés qu'on le penſe ? Peut-il lui convenir, dans les circonſtances où elle ſe trouve, de ſe mêler de cette querelle ? Ne pouvant agir que par mer, aura-t-elle une action efficace dans une guerre dont l'effort ſe fera ſur le Continent ? Les Etats du Nord, c'eſt-à-dire, la Suede, le Danemark, la Pologne, à raiſon de leur voiſi-

nage & de l'intérêt de leur sûreté, ont plus de droits de s'allarmer. Mais quelle réſiſtance peuvent-ils oppoſer? Que peut même la Pruſſe ſans le concours de l'Autriche? Diſons-le : c'eſt-là que le nœud de toute cette affaire. L'Empereur y eſt arbitre; & par malheur pour les Turcs, il ſe trouve partie; car, en même temps que les intérêts & les habitudes de ſa Nation le rendent l'ennemi de la Porte, ſes projets perſonnels le rendent l'allié de la Ruſſie. Cette alliance lui eſt ſi importante, qu'il fera même des ſacrifices pour la conſerver : ſans elle il ſeroit inférieur à ſes ennemis naturels, la Suede, la Pruſſe, la Ligue Germanique & la France : par elle, il prend ſur ſes rivaux un tel aſcendant, qu'il n'en peut rien redouter. Vis-à-vis de la Turquie, il y trouve les avantages multipliés de ſe venger des pertes de Charles VI, de recouvrer Belgrade, & d'obtenir des terreins qui ont pour lui la plus grande convenance. Il ſuffit de jeter un coup-d'œil ſur la poſition géographique des Etats de l'Empe-

neur, pour concevoir l'intérêt qu'il doit mettre à s'approprier les Provinces Turques qui le séparent de la Méditerranée. Par cette acquisition, ses vastes Domaines acquerroient un débouché qui leur manque, & bientôt les accroissemens qu'en recevroit l'Autriche dans son agriculture, son commerce & son industrie, l'éleveroient au rang des grandes Puissances maritimes. Les soins dont l'Empereur favorise les Ports de Trieste, de Fiume & de Zeng, prouvent assez que ces vues ne lui sont pas pas étrangeres; & ce qui s'est passé à l'égard de la Pologne, autorise à penser que les Cours de Vienne & de Pétersbourg pourront s'entendre encore une fois pour un partage. L'alliance de ces deux Cours livre avec d'autant plus de certitude la Turquie à leur discrétion, que désormais elles n'ont plus à craindre la seule Ligue qui pût les arrêter, celle de la Prusse avec la France. Il est très-probable que du vivant du feu Roi, cette Ligue eût eu lieu; car Frédéric sentoit depuis long-temps que nous étions ses

alliés naturels, comme il devoit être le nôtre : mais le Prince régnant a embraſſé un ſyſtême contraire, & l'affaire de Hollande & ſon union avec l'Angleterre, ont élevé entre lui & nous des barrieres que l'honneur même nous défend de franchir. D'ailleurs, lorſque cette Ligue ſeroit poſſible, lorſque nous pourrions armer toute l'Europe, nos intérêts avec la Turquie ſont-ils aſſez grands, les inconvéniens de ſon invaſion ſont-ils aſſez graves, pour que nous devions prendre le parti déſaſtreux de la guerre ? C'eſt ce dont l'examen va faire l'objet de ma ſeconde Partie.

SECONDE QUESTION. *Quels ſont les intérêts de la France, & quelle doit être ſa conduite relativement à la Turquie ?*

C'EST une opinion aſſez générale parmi nous, que la France eſt tellement intéreſſée à l'exiſtence de l'Empire Turc, qu'elle doit tout mettre en œuvre pour la main-

tenir. Cette opinion eſt preſque devenue une maxime de notre Gouvernement, & par-là on la croiroit fondée ſur des principes réfléchis ; mais en examinant les raiſons dont on l'appuie, il m'a paru qu'elle n'étoit que l'effet d'une ancienne habitude ; & ſi, d'un côté, je répugnois à penſer que nos intérêts fuſſent contraires à ceux de l'humanité entiere, j'ai eu, d'autre part, la ſatisfaction de trouver, par le raiſonnement, que ce prétendu axiome n'étoit pas moins contraire à la politique qu'à la morale.

Nos liaiſons avec la Turquie ont deux objets d'intérêt : par l'un, nous procurons à nos marchandiſes une conſommation avantageuſe, & c'eſt un intérêt de commerce ; par l'autre, nous prétendons nous donner un appui contre un ennemi commun, & c'eſt un intérêt de ſûreté. La chûte de l'Empire Turc, dit-on, porteroit une atteinte funeſte à ces deux intérêts : nous perdrions notre commerce du Levant, & la balance politique de l'Europe ſeroit rompue à notre

déſavantage; je crois l'une & l'autre aſſertion en erreur : examinons d'abord l'intérêt politique.

Suppoſer que l'exiſtence de l'Empire Turc ſoit néceſſaire à notre ſûreté & à l'équilibre politique de l'Europe, c'eſt ſuppoſer à cet Empire des forces capables de concourir à ce double objet; c'eſt ſuppoſer ſon état intérieur & ſes rapports aux autres Puiſſances, tels qu'au ſiecle paſſé; en un mot, c'eſt ſuppoſer les choſes comme ſous les regnes de François Ier. & de Louis XIV, & réellement cette ſuppoſition eſt la baſe de l'opinion actuelle. L'on voit toujours les Turcs comme au temps de Kiouperli & de Barberouſſe; & parce qu'alors ils avoient un vrai poids dans la balance, on s'opiniâtre à croire qu'ils le conſervent toujours. Mais pour abréger les diſputes, ſuppoſons à notre tour que l'Empire Turc n'ait point changé relativement à lui-même; du moins eſt-il certain qu'il a changé relativement aux autres Etats. Depuis le commencement du ſiecle, le ſyſtême de l'Europe a ſubi

une révolution complette : l'Eſpagne, jadis ennemie de la France, eſt devenue ſon alliée : la Suede, qui ſous Guſtave Adolphe & Charles XII, avoit dans le Nord une ſi grande influence, l'a perdue : la Ruſſie qui n'en avoit point, en a pris une prépondérante : la Pruſſe qui n'exiſtoit pas, eſt devenue un Royaume : enfin les Maiſons de France & d'Autriche, ſi long-temps rivales, ſe ſont rapprochées par les liens du ſang : de-là une combinaiſon de rapports, toute différente de l'ancienne. Ce n'eſt plus une balance ſimple comme au temps de Charles-Quint & de Louis XIV, où toute l'Europe étoit partagée en deux grandes factions, & où la France tenoit l'Allemagne en échec par la Suede & la Turquie, pendant qu'elle-même combattoit à force égale l'Eſpagne, l'Angleterre & la Hollande. Aujourd'hui l'Europe eſt diviſée en trois ou quatre grands partis, dont les intérêts ſont tellement compliqués, qu'il eſt preſqu'impoſſible d'établir un équilibre : d'abord, à l'Occident, les affaires

d'Amérique occaſionnent deux factions, où l'on voit, d'un côté, l'Eſpagne & la France; de l'autre, l'Angleterre qui s'efforce d'attirer à elle la Hollande. L'Allemagne & le Nord, étrangers à ce débat, reſtent ſpectateurs neutres, comme l'a prouvé la derniere guerre. D'autre part, l'Allemagne & le Nord forment auſſi deux Ligues, l'une compoſée de la Pruſſe & de divers Etats Germaniques pour s'oppoſer aux accroiſſemens de l'Empereur; l'autre, de l'Empereur & de l'Impératrice de Ruſſie qui, par leur alliance obtiennent, l'un la défenſive de la premiere Ligue, & tous les deux, l'offenſive de la Turquie. L'Eſpagne & l'Angleterre ſont, comme je l'ai dit, preſqu'étrangeres à ces deux dernieres Ligues. La France ſeule peut s'y croire intéreſſée: mais dans le cas où elle s'en mêleroit, à quoi lui ſerviroit la Turquie? En ſuppoſant que, malgré la conſanguinité des Maiſons de Bourbon & d'Autriche, malgré nos griefs contre la Pruſſe, nous accédaſſions à la Ligue Ger-

manique, la Turquie reſteroit nulle, parce que la Ruſſie la tiendroit en échec, & pourroit encore contenir la Suede & inquiéter la Pruſſe. D'ailleurs, en pareil cas, l'on ne ſauroit ſuppoſer que l'Angleterre ne ſaisît l'occaſion de ſe venger du coup que nous lui avons porté en Amérique. Il faut le reconnoître, & il eſt dangereux de ſe le diſſimuler, il n'y a plus d'équilibre en Europe : à dater ſeulement de 20 ans, il s'eſt opéré dans l'intérieur de pluſieurs Etats, des révolutions qui ont changé leurs rapports externes. Quelques-uns qui étoient foibles ont pris de la vigueur; d'autres qui étoient forts ſont devenus languiſſans. Prétendre rétablir l'ancienne balance, eſt un projet auſſi peu ſenſé que le fut celui de la fixer. C'eſt un principe trivial, mais d'une pratique importante : pour les Empires comme pour les individus, rien ne perſiſte au même état. L'art du Gouvernement n'eſt donc pas de ſuivre toujours une même ligne, mais de varier ſa marche ſelon les circonſtances : or, puiſque, dans l'état

l'état préſent, nous ne pouvons défendre la Turquie, la prudence nous conſeille de céder au temps & de nous former un autre ſyſtême : & il y a long-temps que l'on eût dû y ſonger. Du moment que la Ruſſie commença de s'élever, nous euſſions dû y voir notre alliée naturelle : ſa Religion & ſes mœurs nous préſentoient des rapports bien plus voiſins que l'eſprit fanatique & haineux de la Porte. Et comment, hors le cas d'une extrême néceſſité, a-t-on jamais pu s'adreſſer à un Peuple barbare, pour qui tout Etranger eſt un objet impur d'averſion & de mépris ? Comment a-t-on pu conſentir aux humiliations dont on achete journellement ſon alliance ? Vainement on exalte notre crédit à la Porte ; ce crédit ne ſouſtrait ni notre Ambaſſadeur, ni nos Nationaux à l'inſolence Ottomane : les exemples en ſont habituels, & quoique paſſés en pratique, ils n'en ſont pas moins honteux. Si l'Ambaſſadeur marche dans les rues de Conſtantinople, le moindre Janiſſaire s'arroge le pas ſur lui, comme pour

lui ſignifier que le dernier des Muſulmans vaut mieux que le premier des Infideles. Les Gardes même qu'il entretient à ſa porte reſtent fiérement aſſis quand il paſſe, & jamais on n'a pu abolir cet indécent uſage : il a fallu les plus longues diſputes pour ſauver un pareil affront dans les Audiences du Vizir. Enfin, l'on régla qu'il entreroit en même temps que l'Ambaſſadeur; mais quand celui-ci ſort, le Vizir ne ſe leve point, & l'on n'imagine pas toutes les ruſes qu'il emploie dans chaque viſite pour l'humilier. Paſſons ſur les dégoûts de la vie priſonniere que les Ambaſſadeurs menent à Conſtantinople : ſi du moins leur perſonne étoit en ſûreté ! mais les Turcs ne connoiſſent point le droit des gens, & ils l'ont ſouvent violé : témoin l'Ambaſſadeur de France, M. de Sanci, qui, ſur le ſoupçon d'avoir connivé à l'évaſion d'un priſonnier, fut lui-même mis en priſon, & y reſta quatre mois ; témoin M. de la Haie, qui portant la parole pour ſon pere, Ambaſſadeur de Louis XIV,

fut, par ordre du Vizir, frappé ſi violemment au viſage, qu'il en perdit deux dents: l'outrage ne ſe borna pas là, *on le jetta dans une priſon ſi infecte*, dit l'Hiſtorien qui cite ces faits (1), *que ſouvent les mauvaiſes vapeurs en éteignoient la chandelle. On ſaiſit auſſi l'Ambaſſadeur même, & on le tint également priſonnier pendant deux mois, au bout deſquels il n'obtint la liberté qu'avec des préſens & de l'argent.* Si ces excès n'ont pas ménagé des têtes auſſi reſpectables, que l'on juge des traitemens auxquels ſont expoſés les ſubalternes. Auſſi a-ton vu en 1769 deux de nos Interpretes à Saide, recevoir une baſtonnade de 500 coups, pour laquelle on paie encore à l'un d'eux une penſion de 500 liv. En 1777, M. Boriés, Conſul d'Alexandrie, fut tué d'un coup de piſtolet dans le dos; & peu

(1) Voyez l'Hiſt. de l'Etat de l'Empire Ottoman, par Paul Ricaut, Secrétaire de l'Ambaſſadeur d'Angleterre, C. 19. Ce Livre eſt ſans contredit le meilleur que l'on ait fait ſur la Turquie.

par où l'on voit clairement le mépris & la haine que les Turcs portent également à tous les Européens.

D'après ces diſpoſitions, nous euſſions dû, à notre tour, dédaigner une ſemblable alliance, & lui en ſubſtituer une plus conforme à nos mœurs. La Ruſſie, comme je l'ai dit, réuniſſoit pour nous toutes les convenances : par ſa poſition, elle rempliſſoit le même objet politique que la Turquie, & elle le rempliſſoit bien plus efficacement par ſa puiſſance. Nous y trouvions un Cour polie, paſſionnée pour nos uſages & notre langue, & nous pouvions compter ſur une conſidération diſtinguée & ſolide. Nous avons négligé ces avantages, mais il eſt encore temps de les recouvrer ; la prudence nous le conſeille ; les circonſtances même nous en font la loi : puiſqu'il eſt vrai que l'ancien équilibre eſt détruit, il faut tendre à en former un nouveau ; & j'oſe

---

doit être ſon Eſclave. Quand les Turcs veulent louer le Roi de France, ils diſent, *c'eſt un Sujet ſoumis*, & il n'y a pas trois ans que le ſtyle de la Chancellerie de Maroc étoit : *A l'Infidele qui gouverne la France.*

l'assurer, celui qui se prépare nous est favorable. En effet, dans le partage éventuel de la Turquie entre l'Empereur & l'Impératrice, il ne faut pas s'en laisser imposer par l'accroissement qu'en recevront leurs Etats, ni mesurer la force politique qu'ils en retireront par l'étendue géographique de leur acquisition. L'on peut s'assurer, au contraire, que, dans l'origine, leur conquête leur sera onéreuse, parce que le pays qu'ils prendront exigera des avances : ce ne sera que par la suite du temps qu'il produira ses avantages, & ce temps amenera d'autres rapports & d'autres circonstances. Du moment que la Russie & l'Autriche se trouveront limitrophes, l'intérêt qui les a unies les divisera, & leur jalousie réciproque rendra l'équilibre à l'Europe.

Déjà même l'on suppose que le partage pourra la faire naître au sujet de Constantinople. Il est certain que la possession de cette Ville entraîne de tels avantages, que le parti qui l'obtiendra aura une prérogative

marquée : ſi l'Empereur la cede, il peut ſe croire léſé : ſi l'Impératrice ne l'obtient, la conquête eſt inutile. Le canal de Conſtantinople étant la ſeule iſſue de la Mer Noire vers la Méditerranée, ſa poſſeſſion eſt indiſpenſable à la Ruſſie, dont les plus belles Provinces débouchent dans la Mer Noire, par le Don & le Nieper : d'autre part, les Etats de l'Empereur ont auſſi leur iſſue naturelle ſur cette mer ; car le Danube qui, par lui-même ou par les rivieres qu'il reçoit, eſt la grande artere de la Hongrie & de l'Autriche ; le Danube, dis-je, y prend ſon embouchure. Il ſemble donc que l'Empereur ait le même intérêt d'occuper le Boſphore : cependant cette difficulté peut ſe réſoudre par une conſidération importante, qui eſt que la Méditerranée étant le théatre de commerce le plus riche & le plus avantageux, les Etats de l'Empereur doivent s'y porter par la route la plus courte & la moins diſpendieuſe : or, le circuit par la Mer Noire ne remplit point cette double condition ; & il eſt facile de l'obtenir, en

joignant les eaux du Danube à celles de la Méditerranée, par un ou plusieurs canaux que l'on pratiqueroit entre leurs rivieres respectives, par exemple entre le *Drino* & le *Drin*, ou la *Morava*. A ce moyen, la Hongrie & l'Autriche communiqueroient immédiatement à la Méditerranée, & l'Empereur pourroit abandonner sans regret la navigation dangereuse & sauvage de la Mer Noire.

Mais une seconde difficulté se présente. En donnant, d'un côté, à l'Empereur, la Servie, l'Albanie, la Bosnie, & toute la Côte Turque du Golfe Adriatique; d'autre part, à l'Impératrice, la Moldavie, la Valakie, la Bulgarie & la Romélie, à qui, sans blesser les proportions, appartiendront la Grece propre, la Morée & l'Archipel? Ce cas, je le sais, est épineux, ainsi que beaucoup d'autres: les conjectures deviennent d'autant plus équivoques, que Joseph & Catherine savent donner à leurs intérêts plusieurs combinaisons: cependant il en est une qui me paroît probable, en ce qu'elle

réunit des convenances communes à toute l'Europe. Dans cette combinaiſon, je ſuppoſe, 1°. que l'Empereur, ayant moins égard à l'étendue du terrein qu'aux avantages réels qu'il en peut retirer, ſe bornera aux Provinces adjacentes au Golfe Adriatique, y réuniſſant peut-être Raguſe & les poſſeſſions de Veniſe, à qui l'on donnera quelqu'équivalent; en ſorte qu'il poſſédera tout le terrein compris à l'Oueſt d'une ligne tirée par la hauteur de Vidin à Corfou; 2°. que par une indemnité de partage, il obtiendra un conſentement & une garantie pour l'acquiſition de la Baviere qu'il ne perd pas de vue; 3°. que, d'autre part, pour continuer de jouir de l'alliance importante de la Ruſſie, il ſecondera le projet que l'on a de grandes raiſons de ſuppoſer à Catherine II, &. qu'il la reconnoîtra Impératrice de Conſtantinople & Reſtauratrice de l'Empire Grec; ce qui convient d'autant plus, que preſque tout le pays qu'elle poſſédera eſt peuplé de Grecs qui, par affinité de Culte & de

mœurs, ont autant d'inclination pour les Ruſſes, qu'ils ont d'averſion pour les Allemands. Or, comme il eſt impoſſible que Conſtantinople & Pétersbourg obéiſſent au même Maître, il arrivera que Conſtantinople deviendra le Siege d'un Etat nouveau, qui pourra concourir au nouvel équilibre; & peut-être que, par un cas ſingulier, le Trône ravi aux Conſtantin par les Ottomans, repaſſera, de nos jours, des Ottomans à un Conſtantin.

Cette combinaiſon eſt de toutes la plus deſirable, & nous devons la favoriſer, parce que, par elle, notre intérêt ſe retrouve d'accord avec celui de l'humanité; car ſi les grands Etats ſont dangereux ſous le rapport de la politique, ils ſont encore plus pernicieux ſous le rapport de la morale. Ce ſont les grands Etats qui ont perdu les mœurs & la liberté des Peuples; c'eſt dans les grands Etats que s'eſt formé le pouvoir arbitraire qui tourmente & avilit l'eſpece humaine: alors qu'un ſeul homme a commandé à des millions d'hommes diſ-

perſés ſur un grand eſpace, il a profité de leurs intervalles pour ſemer entr'eux la zizanie & la diſcorde; il a oppoſé leurs intérêts pour déſunir leurs forces; il les a armés les uns contre les autres, pour les aſſervir tous à ſa volonté : alors les Nations corrompues ſe ſont partagées en Satellites & en Eſclaves, & elles ont contracté tous les vices de la ſervitude & de la tyrannie : alors un homme fier de ſe voir l'arbitre de la fortune & de la vie de tant d'êtres, a méconnu ſa propre nature, conçu un mépris inſolent pour ſes ſemblables, & l'orgueil a engendré la violence, la cruauté, l'outrage : alors que la multitude eſt devenue le jouet des caprices d'un petit nombre, il n'y a plus eu ni eſprit ni intérêt publics; & le ſort des Nations s'eſt réglé par les fantaiſies perſonnelles des Deſpotes : alors que quelques familles ſe ſont approprié & partagé la terre, on a vu naître & ſe multiplier ces grandes révolutions qui ſans ceſſe changent aux Nations leurs Maîtres, ſans changer leur

ſervitude ; les pays dont je viens de parler en offrent d'inſtructifs exemples. Depuis qu'Alexandre impoſa les fers de ſes Macédoniens à la Grece, quelle foule d'uſurpations n'a pas ſubi cette malheureuſe contrée ? Avec quelle facilité les moindres Conquérans ne ſe la ſont-ils pas ſucceſſivement arraché ; & cependant n'eſt-ce pas ce même pays qui jadis partagé entre vingt Peuples, comptoit dans un petit eſpace vingt Etats redoutables ? N'eſt-ce pas ce pays dont une ſeule Ville faiſoit échouer les efforts de l'Aſie raſſemblée ſous les ordres d'un Deſpote (1) ? dont une autre Ville, avec une poignée de Soldats, faiſoit trembler le grand Roi juſqu'au fond de la Perſe ? N'eſt-ce pas ce pays où l'on comptoit à la fois, & Thebes, & Corinthe, & Sparte, & Meſſene, & Achenes, & la Ligue des Achéens ? Et cette Aſie ſi décriée pour ſa ſervilité & ſa molleſſe, elle eut auſſi ſes ſiecles d'activité & de

(1) Xercès.

vertu, avant qu'il s'y fût formé aucun grand Empire. Long-temps dans cette Syrie, qui maintenant n'eſt qu'une foible Province, l'on put compter dix Etats, dont chacun avoit plus de force réelle que n'en a tout l'Empire Turc; long-temps les petits Rois de Tyr & de Jéruſalem balancerent les efforts des grands Potentats de Ninive & de Babylone: mais depuis que les grands Conquérans ſe montrerent ſur la Terre, la vertu des Peuples s'éclipſa; chaque Etat, en perdant ſon Trône, ſembla perdre le foyer de ſa vie: ſon exiſtence devint d'autant plus languiſſante, que ce centre de circulation s'éloigna davantage de ſes Membres. Ainſi les grands Empires, ſi impoſans par leurs dehors giganteſques, ne ſont en effet que des maſſes ſans vigueur, parce qu'il n'y a plus de proportion entre la machine & le reſſort. C'eſt d'après ce principe qu'il faut évaluer l'aggrandiſſement de l'Autriche & de la Ruſſie; plus leur domination s'étendra, plus elle perdra de ſon activité: ou ſi elle en conſerve

encore, la diviſion de ſes parties en ſera plus prochaine : il arrivera de deux choſes l'une ; ou ces Puiſſances ſuivront, dans leur régime, un ſyſtême de tyrannie, & par-là même elles ſeront foibles ; ou elles ſuivront un ſyſtême favorable à l'eſpece humaine, & nous n'aurons point à redouter leur force : dans tous les cas, c'eſt de notre intérieur, bien plus que de celui des Puiſſances Etrangeres, que nous devons tirer nos moyens de ſûreté ; & ce ſeroit bien plus la honte du Gouvernement que celle de la Nation, ſi jamais nous avions à redouter les Autrichiens ou les Ruſſes.

Mais, diſent nos Politiques, nous devons nous oppoſer à l'invaſion de la Turquie, parce qu'il convient à notre commerce que cet Empire ſubſiſte dans ſon état actuel ; & que ſi l'Empereur & l'Impératrice s'y établiſſent, ils y introduiront des arts & une induſtrie qui rendront les nôtres inutiles.

Avant de répondre à cette difficulté, prenons d'abord quelqu'idée de ce com-

merce, & commençons par la maniere dont il ſe fait.

Après le commerce de la Chine & du Japon, il n'en eſt point qui ſoit embarraſſé de plus d'entraves, & ſoumis à plus d'inconvéniens, que le commerce des Européens en général, & des François en particulier, dans la Turquie. D'abord, par une ſorte de privilege excluſif, il eſt tout entier concentré dans la ville de Marſeille: toutes les marchandiſes d'envoi & de retour ſont obligées de ſe rendre à cette Place, quelle que puiſſe être leur deſtination : ce n'eſt pas qu'il ſoit défendu aux autres Ports de la Méditerranée & même de l'Océan, d'expédier directement en Levant; mais l'obligation impoſée à leurs vaiſſeaux de venir relâcher & faire quarantaine à Marſeille, détruit l'effet de cette permiſſion. De toutes les raiſons dont on étaye ce privilege, la meilleure eſt la néceſſité de ſe précautionner contre la peſte. Ce fléau, devenu endémique dans les pays Muſulmans, a contraint les Etats Chrétiens adja-

cens

cens à la Méditerranée, de ſoumettre leur navigation à des réglemens fâcheux pour le commerce, mais indiſpenſables à la sûreté des Peuples : par ces réglemens, tout vaiſſeau venant de Turquie ou de Barbarie, eſt interdit de toute communication immédiate, & mis en ſequeſtre, lui, ſon équipage & ſa cargaiſon. C'eſt ce que l'on appelle faire *quarantaine*, par une dénomination tirée du nombre de jours crûs néceſſaires à purger le ſoupçon de contagion. D'ailleurs le temps varie depuis 18 jours juſqu'à pluſieurs mois, ſelon des cas que déterminent les Ordonnances. Afin que ce ſequeſtre s'obſervât avec sûreté & commodité, l'on a formé des eſpeces de parcs enceints de hautes murailles, où les Voyageurs ſont reçus dans un vaſte édifice, & les marchandiſes étalées ſous des hangars, où l'air les purifie; c'eſt ce que l'on appelle *Lazarets*, *Maiſons de ſanté*, *ou Infirmeries*. Or, comme ces Lazarets, outre la dépenſe de leur conſtruction & de leur entretien, coûtent encore des ſoins

à leur place s'établir d'autres Peuples, & que la Terre & la Mer ſoient affranchies de leur eſclavage !

C'eſt un eſclavage encore que l'exiſtence de nos Négocians dans la Turquie. Iſolés dans l'enceinte de leurs kans, chaque inſtant leur rappelle qu'ils ſont dans une Terre étrangere & chez une Nation ennemie. Marchent-ils dans les rues, ils liſent ſur les viſages ces ſentimens d'averſion & de mépris que nous avons nous-mêmes pour les Juifs. Par le caractere ſauvage des habitans les douceurs de la ſociété leur ſont interdites; ils ſont privés même de celles du climat, parce que le vice du Gouvernement rend l'habitation de la campagne dangereuſe. Ils reſtent donc dans leurs kans où ſouvent un ſoupçon de peſte, une allarme d'émeute les tiennent clos comme dans une priſon, & l'état de choſes qui regne dans cet intérieur n'eſt pas propre à y rendre la vie agréable. D'abord, les femmes en ſont preſque bannies par une Loi qui ne permet qu'au Conſul ſeul d'y avoir la ſienne, & qui lui

enjoint de renvoyer en France quiconque ſe marieroit ou ſeroit déjà marié. L'intention de cette Loi a pu être bonne; les échelles n'étant le plus ſouvent compoſées que de jeunes Facteurs & Commis célibataires, l'on a voulu prévenir les dangers que courroit avec eux un homme marié: en outre, ces jeunes gens arrivant ſans fortune, on a voulu les empêcher de s'arriérer en contractant des mariages néceſſairement onéreux dans un pays où les femmes ſont ſans biens, & où l'on ne trouve le plus ſouvent à épouſer que la fille du boulanger, du blanchiſſeur, ou de tout autre ouvrier de la Nation. Auſſi pour abréger cette vie de contrainte, avoit-on par une autre Loi limité les réſidences à dix ans, ſuppoſant que ſi, dans cet eſpace, l'émigré n'avoit pas fait fortune, il ne la feroit jamais. Mais à quels abus n'a-t-on pas expoſé des jeunes gens dans un pays où la police interdit toute reſſource par les peines les plus terribles? Au milieu de tant de privations, nos Négocians prennent néceſſai-

rement des habitudes ſingulieres qui leur ont donné à Marſeille, ſous le nom de *Koadjes* (1), une réputation ſpéciale d'indolence, d'apathie & de luxe. Réunis par le beſoin, mais diviſés par leurs intérêts, ils éprouvent les inconvéniens attachés partout aux ſociétés bornées. Chaque échelle eſt une République où regnent les diſſenſions, les jalouſies, les haines d'autant plus vives qu'elles y ſont ſans diſtraction. Dans chaque échelle on peut compter trois factions habituellement en guerre par la mauvaiſe répartition des pouvoirs entre les trois Ordres qui les compoſent, & qui ſont le Conſul, les Négocians & les Interpretes. Le Conſul, Magiſtrat nommé par le Roi, uſe à ce titre d'un pouvoir preſqu'abſolu, & l'uſage qu'il en fait excite ſouvent de juſtes plaintes. Les Négocians qui ſe regardent avec raiſon comme la baſe de l'établiſſe-

(1) C'eſt le terme appellatif d'un Négociant quelconque en Syrie & en Egypte : il eſt Perſan, & ſignifie *Vieillard*, *Senior*.

ment, murmurent de ce qu'on ne les traite pas avec assez d'égards ou de ménagemens. Les Interpretes faits pour seconder le Consul & les Négocians, élevent de leur côté des prétentions d'autorité & d'indépendance. De-là des contestations & des troubles qui ont quelquefois éclaté d'une maniere fâcheuse. L'administration a essayé à diverses époques d'y porter remede; mais comme le fond est vicieux, elle n'a fait que pallier le mal en changeant les formes. L'Ordonnance venue à la suite de l'inspection de 1777, n'a pas été plus heureuse que les autres : on peut même dire qu'à certains égards elle a augmenté les abus. Ainsi en autorisant les Consuls à empriſonner, à mettre aux fers, à renvoyer en France tout homme de la Nation, sans être comptables qu'au Ministre, elle a érigé ces Officiers en petits Despotes, & déjà l'on a éprouvé les inconvéniens de ce nouvel ordre. L'offensé, a-t-on dit, a le droit de réclamer; mais comment imaginer qu'un jeune Facteur sans fortune, ou qu'un vieux

Négociant qui en a acquis avec peine, ſe compromette à pourſuivre à 800 lieues une juſtice toujours lente, toujours mal vue du ſupérieur dont on inculpe la créature; & cette Hiérarchie nouvelle de Conſuls généraux, de Conſuls particuliers, de Vice-Conſuls, d'Eleves Vice-Conſuls, quel motif a-t-elle eu que de multiplier les emplois pour placer plus de perſonnes? Quelle contradiction, quand on parloit d'économie, de ſupprimer les réverberes d'un kan & d'augmenter le traitement des Conſuls? Quelle néceſſité de donner à de ſimples Officiers de commerce un état qui leur fait rivaliſer les Commandans du pays (1)? Et les Interpretes, n'eſt-ce pas une mépriſe encore de les avoir exclus des places de Conſulat, eux que la connoiſſance de la Langue & des mœurs y rendoient bien plus propres

(1) Il y a des Conſuls appointés juſqu'à 16 & 18 mille livres, & ils ſe plaignent de n'avoir point encore aſſez, parce qu'ils veulent primer ſur les Négocians par la dépenſe commepar le rang.

que des hommes tirés ſans préparation des Bureaux ou du Militaire de France ?

Avec ces acceſſoires tous dérivés de la conſtitution de l'Empire Turc, peut-on ſoutenir que l'exiſtence de cet Empire ſoit avantageuſe à notre commerce ? Ne ſeroit-il pas bien plus deſirable qu'il s'établît dans le Levant une puiſſance qui rendit inutiles toutes ces entraves ? d'ailleurs quand nos politiques diſent qu'*il eſt de notre intérêt que la Turquie ſubſiſte telle qu'elle eſt*, conçoivent-ils bien tous les ſens que cette propoſition enveloppe ? ſavent-ils que réduite à l'analyſe, elle veut dire : il eſt de notre intérêt qu'une grande nation perſiſte dans l'ignorance & la barbarie, qui rendent nulles ſes facultés morales & phyſiques : il eſt de notre intérêt que des peuples nombreux reſtent ſoumis à un Gouvernement ennemi de l'eſpece humaine ; il eſt de notre intérêt que vingt-cinq ou trente millions d'hommes ſoient tourmentés par deux ou trois cents mille brigands, qui ſe diſent leurs maîtres ; il eſt de notre

intérêt que le plus beau ſol de l'univers continue d'être en friche ou de ne rendre que le dixiéme de ſes produits poſſibles, &c. & peut-être réellement ne rejettent-ils pas ces conſéquences, puiſqu'ils ſont les mêmes qui diſent, il eſt de notre intérêt que les Maures de Barbarie reſtent Pirates, parce que cela favoriſe notre navigation; il eſt de notre intérêt que les Noirs de Guinée reſtent féroces & ſtupides, parce que cela procure des eſclaves à nos Iſles, &c. Ainſi, ce qui eſt crime & ſcélérateſſe dans un particulier, ſera vertu dans un Gouvernement! ainſi, une morale exécrable dans un individu, ſera louée dans une Nation! comme ſi les hommes avoient en maſſe, d'autres rapports qu'en détail; comme ſi la juſtice de ſociété à ſociété n'étoit pas la même que d'homme à homme; mais, avec les peuples comme avec les particuliers, quand l'intérêt conſeille, c'eſt envain que l'on invoque l'équité & la raiſon: l'intérêt ne ſe combat que par ſes propres armes, & l'on ne rend les hom-

mes honnêtes, qu'en leur prouvant que leur improbité eſt conſtament l'effet de leur ignorance, & la punition de leur cupidité.

Prétendre que l'état actuel de l'Empire Turc eſt avantageux à notre commerce; c'eſt ſe propoſer ce double problême : *Si un Empire peut ſe dévaſter ſans détruire ;* & ſi *l'on peut faire longtems un commerce riche avec un pays qui ſe ruine ?* il ne faut qu'un peu d'attention ou de bonne foi, pour voir qu'entre deux peuples qui traitent enſemble, l'intérêt ſuit les mêmes principes qu'entre deux particuliers ; ſi le débiteur ſe ruine, il eſt impoſſible que le créancier proſpére. Un fait parmi cent autres, prouvera combien il nous eſt important que la Turquie change de ſyſtême. Avant la ruine de Dâher, le petit peuple des Motouâlis, qui vivoit en paix ſous la protection de ce Prince, conſommoit annuellement ſoixante ballots de nos draps. Depuis que Djezzâr-Pacha les a ſubjugués, cette branche eſt entiérement éteinte. Il en arrivera de même avec les Druzes & les

Maronites, qui ont conſommé juſqu'à cinquante ballots, & qui maintenant ſont réduits à moins de vingt; & ceci prouve en paſſant, que notre Gouvernement a bien mal entendu ſes intérêts dans tous les derniers troubles d'Egypte & de Syrie. Si, au lieu de demeurer ſpectateur oiſif des débats, il eût adroitement fait réclamer ſa protection par les Princes tributaires, s'il fût intervenu médiateur dans leurs quérelles avec les Pachas, s'il ſe fût rendu garant de leurs conventions auprès de la Porte, il eût acquis le plus grand crédit dans les Etats de ces petits Princes, & leurs ſujets devenus riches par la paix dont il les eût fait jouir, auroient ouvert à notre commerce la plus grande carriere. Qu'arrive-t-il dans l'Etat préſent? que par la tyrannie des Gouverneurs, les campagnes étant dévaſtées, & les cultures diminuées, les denrées ſont plus rares, & nos retraits plus difficiles: Témoins les pertes de 15 à 20 pour cent que nous eſſuyons ſur ces retraits: que par les avaries impoſées ſur

les ouvriers, les marchandiſes deviennent trop cheres; témoins les toiles d'Egypte & les *bouts* d'Alep : que par le Monopole qu'exercent les Pachas, nous ne pouvons pas même profiter du bon prix de la denrée: Témoins en Egypte, le riz, le ſéné, le caffé dont le prix naturel eſt doublé par des droits arbitraires : témoins les cotons de Galilée & de Paleſtine que Djezzar-Pacha qui les accapare, ſurcharge de dix piaſtres par quintal : Témoins encore les cendres de gaze, qui pourroient alimenter à vil prix les ſavonneries de Marſeille, mais que l'Aga vend trop cher, quoique les Arabes les lui livrent preſque pour rien : enfin, par l'inſtabilité des fortunes & la ruine ſubite des naturels, ſouvent les créances de nos négocians ſont fruſtrées, & toujours leurs recouvremens ſont difficiles. Que ſi, au contraire, la Turquie étoit bien gouvernée, l'agriculture étant floriſſante; les denrées ſeroient abondantes, & nous aurions plus d'objets d'échanges; ſi les ſujets avoient une propriété ſûre &

libre, il y auroit concurrence à nous vendre, & nous achererions à meilleur marché : l'aiſance étant plus générale, la conſommation de nos marchandiſes ſeroit plus grande ; or, puiſque l'eſprit du Gouvernement Turc ne permet pas d'eſpérer une pareille révolution, l'on peut ſoutenir l'inverſe de la propoſition avancée, & dire que l'Etat actuel de la Turquie, loin d'être favorable à notre commerce lui eſt abſolument contraire.

L'on ajoute que ſi l'Empereur & l'Impératrice s'établiſſent dans la Turquie, ils y introduiront des arts & une induſtrie qui y rendront les nôtres inutiles, & qui détruiront par conſéquent notre commerce.

Pour bien apprécier cette objection, il faut remarquer que notre commerce avec la Turquie conſiſte en échanges, dans leſquels tout l'avantage eſt de notre côté ; car tandis que nous ne portons aux Turcs que des objets prêts à conſommer, nous retirons d'eux des denrées & des matieres brutes, qui nous procurent le nouvel avan-

tage de la main d'œuvre & de l'induſtrie; par exemple, nous leur envoyons des draps, des bonnets, des étoffes de ſoie, des galons, du papier, du fer, de l'étain, du plomb, du mercure, du ſucre, du café, de l'indigo, de la cochenille, des bois de teintures, quelques liqueurs, fruits confits, eau-de-vie, merceries & clincailles, tous objets qui, à l'exception des teintures & des métaux, laiſſent peu d'emploi à l'induſtrie: les Turcs au contraire, nous rendent dans leurs Provinces d'Europe & d'Aſie mineure, des cotons en laine ou filés, des laines de toute eſpece, des poils & fils de chevre & de chameau, des peaux crues ou préparées, des ſuifs, du cuivre, de la cire, quelques tapis, couvertures & toiles: dans la Syrie des cotons ſeulement avec des ſoies, quelques toiles, de la Scammonée, des noix-galles: dans l'Egypte des cotons, des gommes, du caffé, de l'encens, de la myrrhe, du ſafranon, du ſel ammoniac, du tamarin, du ſené, du natron, des cuirs cruds, quelques plumes

d'autruche, & beaucoup de groſſes toiles de coton : dans la Barbarie enfin, des cotons, des laines, des cuirs cruds ou préparés, de la cire, des plumes d'autruche, du bled, &c. La majeure partie de ces objets prête, comme l'on voit, à une induſtrie ultérieure. Ainſi, les cotons, les poils, les laines, les ſoies, tranſportés chez nous font ſubſiſter des milliers de familles employées à les ouvrer, & à en faire ces ſiamoiſes, ces mouſſelines, ces mouchoirs, ces camelots, ces velours qui verſent tant d'argent dans la Normandie, la Picardie, la Provence. Dans nos envois, l'article ſeul des draps forme la moitié des valeurs, dans ceux des Turcs, les objets manufacturés ne vont pas quelquefois au vingtiéme des denrées brutes ; & même ſur ces objets comme ſur les toiles d'Egypte, le bénéfice eſt conſidérable à raiſon du bas prix de la main d'œuvre ; car ces toiles ſe vendent avantageuſement dans nos Iſles pour le vêtement des Négres. Si donc les Turcs acquéroient de l'induſtrie,

trie, s'ils travailloient eux-mêmes leurs matieres, ils pourroient ſe paſſer de nous; nos fabriques ſeroient fruſtrées, & notre commerce ſeroit détruit.

Cette objection eſt d'autant plus plauſible que la Turquie jouit d'un ſol plus favoriſé que le nôtre même; mais dans un calcul de probabilités, ſuppoſer tout pour le pis ou pour le mieux poſſible, c'eſt aſſurément abuſer des conjectures. Les extrêmes en tout genre ſont toujours les cas les plus rares; & graces à l'inconſéquence humaine, la moyenne proportionnelle du bien comme du mal eſt toujours la plus ordinaire: d'ailleurs il faut avoir égard à divers acceſſoires pour évaluer raiſonnablement les conſéquences d'une révolution quelconque dans la Turquie.

1°. Il eſt invraiſemblable que l'Empire Turc ſoit tout-à-coup envahi en entier: La conquête ne peut s'étendre d'abord qu'à la portion d'Europe, à l'Archipel & à quelques rivages adjacens de l'Anadoli. Les Ottomans repouſſés dans les terres conſerve-

res. Dira-t-on qu'enfin ils y parviendront : je l'accorde ; mais, lors même qu'ils ne conquerreroient pas la Turquie, comme ils en ſont plus voiſins que nous, nous ne pourrons jamais éviter qu'ils rivaliſent avec ſuccès notre commerce (*a*).

3°. Il ne faut pas perdre de vue que les pays qu'occuperont l'Impératrice & l'Empereur, ſont en grande partie déſerts, & qu'ils vont le devenir encore davantage ; or l'intérêt de tout Gouvernement en pareil cas, n'eſt pas tant de favoriſer le commerce & les arts que la culture de la terre, parce qu'elle ſeule contient & développe les élémens de la puiſſance & de la richeſſe d'un Empire : de tous les artiſans, le laboureur ſeul crée les objets de nos beſoins : les autres ne ſont que donner des formes ; ils conſomment ſans rien produire : or, puiſque les vraies richeſſes ſont les denrées qui ſervent à la nourriture, au

(*a*) L'Empereur s'y prépare déjà en attirant en ce moment à Vienne un grand nombre de nos fabricans.

vêtement, au logement : puiſque les hommes ne ſe multiplient qu'à raiſon de l'abondance de ces denrées ; puiſque la puiſſance d'un Etat ſe meſure ſur le nombre de bras qu'il nourrit, le premier ſoin du Gouvernement doit être tout entier pour l'art qui remplit le mieux ces objets. Dans ſes encouragemens, il doit ſuivre l'ordre que la nature elle-même a mis dans l'échelle de nos beſoins; ainſi, puiſque le beſoin de la nourriture eſt le plus preſſant, il doit s'en occuper avant tout autre : viennent enſuite les ſoins du vêtement, puis ceux du logement, &c. : & ce n'eſt point aſſez de les avoir réaliſé pour une partie du pays & des ſujets ; l'Empire n'étant aux yeux du Légiſlateur qu'un même Domaine, la nation n'étant qu'une même famille, il ne doit ſe départir de ſon ſyſtême, qu'après l'avoir completté pour l'Empire & pour la nation. Tant qu'il reſte des terres incultes tout bras employé à d'autres travaux eſt dérobé au plus utile ; tant qu'une famille manque du néceſſaire, nul autre n'a droit

d'avoir le ſuperflu. Sans cette égalité générale, un Empire, partie en friche & partie cultivé, un Peuple, partie riche & partie pauvre, partie barbare & partie policé, offrent un mélange choquant de luxe & de miſere, & reſſemblent à ces charlatans ridicules, qui portent du galon & des bijoux avec des haillons ſales & des bas percés.

Ce n'eſt donc que lorſque la culture a atteint ſon comble, qu'il eſt permis de détourner les bras ſuperflus vers les arts d'agrément & de luxe. Alors, le fonds étant acquis, l'on peut s'occuper à donner des formes : alors auſſi, par une marche naturelle s'opere un changement dans le goût & les mœurs d'une nation. Juſques là, l'on n'aimoit que la quantité, l'on commence de goûter la qualité : bientôt la délicateſſe prend la place de l'abondance : bientôt au bœuf entier du repas d'Achilles ſuccédent les petits plats d'Alcibiades ; à la bure peſante & roide, l'étoffe chaude & légére ; au logis ruſtique, aux meubles

groſſiers, une maiſon élégante & un ameublement recherché; alors, par ordre ſucceſſif & par gradation, naiſſent les uns des autres les arts utiles, les arts agréables, les beaux arts: alors paroiſſent les fabricans de toute eſpece, les négocians, les architectes, les ſculpteurs, les peintres, les muſiciens, les orateurs, les poëtes. avant cet état de plénitude, vouloir produire ces arts, c'eſt troubler l'ordre de la nature; c'eſt demander à la jeuneſſe les fruits de l'âge viril: les peuples ſont comme les enfans, on les énerve par des jouiſſances précoces au moral comme au phyſique, & pour quelques fleurs éphémeres, on les jette dans un marafme incurable. Faute d'obſerver cette marche, la plupart des Etats avortent où font des progrès plus lents qu'ils ne le devroient. Les Rois ſont trop preſſés de jouir: à peine le ſol qui les entoure eſt-il défriché, que déja ils veulent avoir un faſte & une puiſſance; déja par les conſeils avides de leurs paraſites, ils veulent élever des pa-

lais ſomptueux des jardins ſuſpendus, des villes, des manufactures, un commerce, une marine; ils transforment les cultivateurs en ſoldats, en matelots, en maçons, en muſiciens, en gens de livrée. Les champs ſe déſertent : la culture diminue; les denrées manquent, les revenus baiſſent, l'Etat s'obére, & l'on eſt étonné de voir un corps qui promettoit une grande force, dépérir tout-à-coup, ou végéter triſtement dans une langueur funeſte.

Mais, l'Empereur & l'Impératrice ſont trop éclairés ſur les vrais principes du Gouvernement, pour ſe livrer à ces illuſions dangereuſes : devenus maîtres de contrées célébres, ils ne ſe laiſſeront point ſéduire par l'appât d'une fauſſe gloire, & parce qu'ils poſſéderont les champs de la Gréce & de l'Ionie, ils ne croiront pas pouvoir tout-à-coup en relever les ruines, ni reſſuſciter le génie des anciens âges : ils ſavent de quelles circonſtances politiques l'état moral que nous admirons fut accompagné; ils ſavent qu'alors que la Gréce

produiſoit les Phidias & les Praxiteles, les Pindares & les Sophocles, les Thucidides & les Platon, alors, le petit territoire de Sparte nourriſſoit quarante mille familles libres les arides coteaux de l'Attique étoient couverts d'oliviers, les champs de Thébes de moiſſons, en un mot, la terre regorgeoit de population & de culture: pour rallumer le flambeau du génie & des arts, il faut lui redonner les mêmes alimens: les arts n'étant que la peinture & l'imitation des riches ſcènes de l'Etat ſocial & de la nature, on ne les excite qu'autant qu'on les environne de leurs modeles: & ce n'eſt pas encore aſſez que le peintre & le poëte éprouvent des ſenſations, il faut qu'ils les communiquent, & qu'on les leur rende; il faut qu'un Peuple poli, aſſemblé au théatre d'Athénes ou au cirque olimpique, ſoutienne leur ardeur par ſes éloges, épure leur goût par ſa cenſure; & tous ces élémens du génie ſont à reproduire dans la Gréce: il faudra repeupler ſes campagnes déſertes, rendre

l'abondance à ſes villes ruinées, policer ſon peuple abâtardi, créer en lui juſqu'au ſentiment : car le ſentiment ne naiſſant que par la comparaiſon de beaucoup d'objets déja connus, il eſt foible ou nul dans les hommes ignorans & groſſiers : auſſi, peut-on obſerver dans notre propre France que les chefs-d'œuvres de nos arts, préſentés aux eſprits vulgaires, n'excitent point en eux ces émotions profondes qui ſont le ſigne diſtinctif des eſprits cultivés. Enfin, pour reſſuſciter les Grecs anciens, il faudra rendre des mœurs aux Grecs modernes, devenus la race la plus vile & la plus corrompue de l'univers : & la vie agricole ſeule opérera ce prodige ; elle les corrigera de leur inertie par l'eſprit de propriété ; des vices de leur oiſiveté par des occupations attachantes ; de leur bigoterie par l'éloignement de leurs prêtres ; de leur lâcheté par la ceſſation de la tyrannie ; enfin de leur improbité, par l'abandon de la vie mercantile & la retraite des villes. Ainſi les véritables intérêts des puiſſan-

ces nouvelles, loin de contrarier notre commerce, lui ſeront favorables. En tournant toute leur activité vers la culture, elles procureront à leurs ſujets plus de moyens d'acheter, à nous plus de moyens de vendre : leurs denrées plus abondantes nous deviendront moins coûteuſes; nos objets d'induſtrie pour eux-mêmes ſeront à meilleur prix que s'ils les fabriquoient de leurs mains; car il eſt de fait que des mains exercées travaillent avec plus d'économie de tems & de matieres, que des mains novices.

Mais, pourra-t-on dire encore, cela même ſuppoſé, notre commerce n'en recevra pas moins une atteinte funeſte, en ce que les nouvelles Puiſſances ne nous accorderont point des privileges auſſi étendus que la Porte : elles nous traiteront pour le moins à l'égal de leurs ſujets, & nous ſerons forcés de partager avec eux l'exploitation de leur commerce.

J'avoue qu'après la Porte nous ne trouverons point de Gouvernement qui nous

à ſavoir s'il nous eſt plus avantageux de faire le commerce d'une maniere diſpendieuſe que d'une maniere économique; les Négocians ſont pour l'affirmative, & nous pour le ſentiment oppoſé.

Notre commerce en Levant, diſent-ils, nous oblige à établir des comptoirs, à cautionner & ſoudoyer des facteurs, à entretenir des Conſuls & des Interpretes, à ſubir des avaries, des pillages, des pertes occaſionnées par les marchandiſes peſtiférées; & tous ces acceſſoires nous conſtituent en de grands frais. Si l'on permet aux étrangers, & particuliérement aux naturels de Turquie, d'expédier ſans notre entremiſe, nous ne pourrons ſoutenir leur concurrence; car le Turc, l'Arménien, le Grec, vivant dans leur propre pays, connoiſſant la langue, pénétrant dans les campagnes, fréquentant tous les marchés, ont des reſſources qu'il nous eſt impoſſible d'égaler. En outre, ils n'ont ni frais de comptoirs, ni entretien de facteur, ni dépenſe de conſulat: enfin ils portent dans leur nourriture,

leur vêtement, leurs tranſports, une parcimonie qui ſeule leur donne ſur nous un avantage immenſe.

Voilà préciſément, réponds-je, pourquoi il faut les employer; car il eſt de fait & de principe que plus le commerce ſe traite avec économie, plus il acquiert d'étendue & d'activité. Moins la denrée eſt chere, plus grande eſt la conſommation, & par contre-coup plus grande eſt la production & la culture : entre le producteur & le conſommateur, le Négociant eſt une main acceſſoire qui n'a de droit qu'au ſalaire de ſon tems. Ce ſalaire accroiſſant le prix de la denrée, elle devient d'autant plus chere, & la conſommation d'autant moindre que le ſalaire l'éleve davantage. L'intérêt d'une nation eſt donc d'employer les mains les moins diſpendieuſes : & notre régime actuel eſt l'inverſe de ce principe. D'abord nous payons ces frais de conſulat, de comptoir, de factorie mentionnés par les Négocians. En ſecond lieu, il eſt connu que les facteurs en Levant ne traitent point le commerce

par eux mêmes, mais qu'ils emploient en ſous-ordre ces mêmes Grecs & Arméniens que l'on exclud, enſorte qu'il s'introduit une troiſieme main pour les achats & les ventes : on ſe plaint même à Marſeille de la négligence, de l'inaction & des dépenſes de ces facteurs. Leurs *Majeurs* leur reprochent de prendre les mœurs turques, de paſſer les jours à fumer la pipe, d'entretenir des chevaux & des valets, d'avoir des peliſſes & des garderobes, &c. Ils diſent, avec raiſon, qu'ils paient tout cela; mais comme eux-mêmes ſe paient ſur la denrée, c'eſt nous, conſommateurs & producteurs, qui ſupportons toutes ces charges. Tous ces frais renchériſſent d'autant nos draps, les Turcs en achettent moins, & nos fabriques ont moins d'emploi. On nous rend d'autant moins de coton; il nous devient plus cher : nous en conſommons moins, & nos manufactures languiſſent : que ſi nous nous ſervions du Grec & de l'Arménien ſans l'intermede de nos Négocians & de leurs facteurs, la denrée ſeroit moins chere,

parce

parce que ces étrangers vivant d'olives & de fromage, leur salaire seroit moins fort: & encore parce que la tirant de la premiere main, ils se contenteroient d'un moindre bénéfice. Par la même raison ils acheteroient plus de nos marchandises, & le débit en seroit plus grand, parce que fréquentant les foires & les marchés, ils étendroient davantage les ventes.

Mais, ajoutent les Négocians, si les étrangers deviennent les agens de notre commerce, le bénéfice que font maintenant les nationaux sera perdu pour l'Etat; il ne recevra plus les fortunes que nos facteurs lui font rentrer chaque année. Le Juif, le Grec, l'Arménien, après s'être enrichis à nos dépens, retourneront dans leur pays, nos fonds sortiront de France; &c.

Je réponds qu'en admettant les étrangers à notre commerce, ils n'en deviennent point les agens nécessaires: s'ils y trouvent des bénéfices capables de les y attacher, rien n'empêche les nationaux de les leur disputer; il s'agit seulement d'émuler avec

eux d'activité & d'économie : & nous aurons toujours deux grands avantages : car pendant que le Turc, le Grec, l'Arménien paieront dix pour cent en Turquie, & resteront exposés aux avanies & aux ruines totales, nos François continueront de jouir de leur sécurité, & de ne payer que trois pour cent.

En second lieu, les fortunes que nos Négocians en Levant font entrer chaque année dans l'Etat, ne sont pas un objet aussi considérable que l'on pourroit le croire. De quatre-vingt maisons françoises que l'on compte dans les Echelles, il ne se retire pas plus de cinq Négocians année commune, & l'on ne peut pas porter à plus de 50,000 livres la fortune de chacun d'eux : ce n'est donc en total qu'un fonds de 250,000 livres, ou, si l'on veut, cent mille écus par an, dont une partie même a été prise sur la France. Or la plus légere augmentation dans le commerce compensera cette suppression : en outre, si les étrangers étoient admis en France, la consom-

mation qu'ils y feroient tourneroit à notre profit : au lieu que dans l'état préſent, celle des quatre-vingt maiſons établies en Levant tourne au profit de la Turquie ; & à ne la porter qu'à 10,000 livres par maiſon, c'eſt un fonds de 800,000 livres.

Enfin ſi le Gouvernement admettoit une tolérance de cultes que la politique & la raiſon preſcrivent, que la religion même ordonne, ces mêmes Arméniens, Grecs & Juifs qui aujourd'hui ſont des étrangers, demain deviendroient des ſujets. Qui peut douter que, ſi ces hommes trouvoient dans un pays non-ſeulement la ſûreté de perſonne & de propriété, & la liberté de conſcience, mais encore une vie remplie de jouiſſances, & la conſidération que donne la fortune ; qui peut douter, dis-je, qu'ils n'en préféraſſent le ſéjour à celui de la Turquie, où ils éprouvent la tyrannie perpétuelle du Gouvernement & de l'opinion. Voyez ce qui arrive à Livourne & à Trieſte ; par la tolérance de l'Empereur & du grand Duc, une foule de Juifs, d'Armeniens,

de Grecs y ont émigré depuis quelques années ; l'on a vu en 1784 le grand douanier de l'Egypte y ſauver une fortune de pluſieurs millions, & cet exemple aura des ſuites. De là ont réſulté entre ces ports & le Levant des relations plus intimes dont s'allarme déja Marſeille. Voulez-vous détruire cette concurrence ? ouvrez votre port de Marſeille ; accueillez-y les étrangers, & dans cinq ans Livourne & Trieſte ſeront déſerts. Les faits en ſont garans. Déja dans le court eſpace qu'a duré le régime libre malgré la guerre & la défiance des eſprits, tout le commerce de la Méditerranée avoit pris ſon cours vers nous. Déja les étrangers abandonnoient les vaiſſeaux Hollandois & Raguſais pour ſe ſervir des nôtres : l'induſtrie s'éveilloit en Barbarie, en Egypte, en Aſie, & quoiqu'en ayent dit les réſidans aux Echelles, la maſſe des échanges augmentoit : rétabliſſez la liberté, & vous reprendrez vos avantages ; ils ſont tels que leur poids livré à lui-même entraînera toujours vers vous la balance ;

par ſa poſition géographique, Marſeille eſt l'entrepôt le plus naturel de la Méditerranée ; ſon port eſt excellent ; & ce qui le rend plus précieux, placé ſur la frontière d'un pays vaſte & riche en denrées, il offre à la conſommation les débouchés les plus étendus, les plus actifs, & devient le marché le mieux aſſorti, où par conſéquent les acheteurs & les vendeurs ſe rendront toujours de préférence. Que diroit-on d'un marchand qui, ayant le magazin le mieux aſſorti dans tous les genres le tiendroit ſoigneuſement fermé, & ſe contenteroit d'envoyer des colporteurs au dehors ? il eſt conſtant que ſes agens également payés, ſoit qu'ils perdent, ſoit qu'ils gagnent, porteront moins d'activité à vendre, que les acheteurs à qui l'on offrira la marchandiſe mettront moins d'empreſſement à la prendre ; que les aſſortimens leur plairont moins ; qu'en tout ce marchand aura moins de débit : que ſi au contraire il ouvroit ſon magazin à tout le monde, s'il expoſoit ſes marchandiſes à tous les regards,

la vue en provoqueroit le deſir ; on acheteroit non-ſeulement ce que l'on demandoit, mais encore ce dont on n'avoit pas l'idée, & le marchand en faiſant de moindres bénéfices ſur chaque objet, gagneroit davantage ſur la maſſe : voilà la leçon de notre conduite ; puiſque nous avons le plus riche magazin, empreſſons-nous d'y attirer tout le monde : les étrangers qui ne ſont point accoutumés à tant de jouiſſances s'y livreront avec paſſion. Le Grec, l'Armenien, le Juif laiſſeront à notre induſtrie le bénéfice de leur propre denrée ; ils s'habitueront parmi nous, & Marſeille doublera de population, de commerce, & prendra ſa place au premier rang de la Méditerranée. Par-là nous économiſerons les dépenſes des conſulats, des drogmans & de ces *Eleves de langue* dont on perd à grands frais la jeuneſſe dans un college de Paris : nous abolirons le régime tracaſſier des Echelles ; nous releverons l'émulation de nos fabricans, qui par leur dépendance des négocians & la négligence

des inſpecteurs, détériorent depuis quelques années la qualité de leurs draps : enfin nous détruirons toute concurrence des Européens, & nous tromperons la piége qu'ils nous préparent, en nous préſentant le Pavillon de la Porte que nous ne pourrons refuſer de traiter à égalité.

Un ſeul parti eſt avantageux ; un ſeul parti obvie à tous les inconvéniens, convient à tous les cas, c'eſt de laiſſer le commerce libre, & d'accueillir tout ce qui ſe préſente à Marſeille. Le Gouvernement vient de lever le plus grand obſtacle, en prenant enfin le parti ſi politique & ſi ſage de tolérer les divers cultes. Qu'après cela, les Autrichiens & les Ruſſes conquierent ou ne conquierent pas, les deux cas nous ſont égaux. S'ils s'établiſſent en Turquie, nous profiterons du bien qu'ils y feront naître : s'il ne s'y établiſſent pas, nous ferons le commerce avec eux dans la Mer Noire & la Méditerranée ; & nous devons, à cet égard, ſeconder les efforts de la Ruſſie pour rendre le

Boſphore libre ; car il eſt de notre intérêt, plus que d'aucune autre nation de l'Europe d'attirer tout le commerce de cet Empire ſur la Méditerranée, puiſque cette navigation eſt à notre porte, & que nos rivaux en ſont éloignés. Et tout eſt en notre faveur dans ce projet, puiſque les plus riches productions du Nord ſont voiſines de cette Mer. Ces bois de marine ſi recherchés & qui deviennent ſi rares dans notre France croiſſent ſur le Daieper & ſur le Don, & il ſeroit bien plus ſimple de les flotter par ces fleuves dans la Mer Noire que de les faire remonter par des détours immenſes juſqu'à la Baltique & au port de Riga, où la navigation eſt interrompue par les glaces pendant ſix mois de l'année.

Il ne me reſte plus à traiter que de quelques projets préſentés au Gouvernement. Depuis que les bruits d'invaſion & de partage ont commencé de ſe répandre, depuis que l'opinion publique en a même regardé le plan comme arrêté entre l'Empereur &

l'Impératrice, quelques perſonnes parmi nous conſidérant à la fois la difficulté de nous oppoſer à cet événement, & les dommages qu'il pourroit nous apporter, ont propoſé d'obvier à tous les inconvéniens en accédant nous-mêmes à la Ligue; & puiſque nous ne pouvions empêcher nos voiſins de s'aggrandir, de faire ſervir leur puiſſance & leur ambition à notre propre avantage. En conſéquence il a été préſenté au Conſeil divers Mémoires tendant à prouver, d'un côté, l'utilité, la néceſſité même, de prendre part à la conquête; de l'autre, à diriger le Gouvernement dans le choix du pays qu'il doit s'approprier. Sur ce ſecond chef les avis ne ſont pas d'accord: les uns veulent que l'on s'empare de la Morée & de Candie; les autres conſeillent Candie ſeule, ou l'iſle de Chypre; d'autres enfin l'Egypte. De ces projets & de beaucoup d'autres que l'on pourroit faire, un ſeul, par l'éclat & la ſolidité de ſes avantages, mérite d'être diſcuté, je veux dire le projet concernant l'Egypte.

Le cas arrivant, a-t-on dit ou a-t-on dû

dire ; que l'Empereur & l'Impératrice ſe partagent la Turquie d'Europe, un ſeul objet peut indemniſer la France, un ſeul objet eſt digne de ſon ambition, la poſſeſſion de l'Egypte : ſous quelque rapport que l'on enviſage ce pays, nul autre ne peut entrer avec lui en parallele d'avantages. L'Egypte eſt le ſol le plus fécond de la Terre, le plus facile à cultiver, le plus certain dans ſes récoltes ; l'abondance n'y dépend pas comme en Morée & dans l'iſle de Candie, de pluies ſujettes à manquer ; l'air n'y eſt pas mal ſain comme en Chypre, & la dépopulation n'y regne pas comme dans ces trois contrées. L'Egypte, par ſon étendue, eſt égale aux deux tiers de la France, & par ſa richeſſe elle en peut ſurpaſſer deux ou trois fois le revenu ; elle réunit toutes les productions de l'Europe & de l'Aſie, le bled, le riz, le coton, le lin, l'indigo, le ſucre, le ſafranon, &c. & avec elle ſeule nous pourrions perdre impunément toutes nos Colonies ; elle eſt à la porte de la France, & dix jours conduiront nos Flottes de Toulon à Alexan-

drie; elle eſt mal défendue, facile à conquérir & à conſerver. Ce n'eſt point aſſez de tous ces avantages qui lui ſont propres, ſa poſſeſſion en donne d'acceſſoires qui ne ſont pas moins importans. Par l'Egypte nous toucherons à l'Inde, nous en dériverons tout le commerce dans la Mer Rouge, nous rétablirons l'ancienne circulation par Suez, & nous ferons déſerter la route du Cap de Bonne-Eſpérance. Par les caravannes d'Abiſſinie, nous attirerons à nous toutes les richeſſes de l'Afrique intérieure, la poudre d'or, les dents d'éléphant, les gommes, les eſclaves : les eſclaves ſeuls feront un article immenſe ; car tandis qu'à la côte de Guinée ils nous coûtent 800 liv. la tête, nous ne les payerons au Caire que 150 liv., & nous en raſſaſierons nos iſles. En favoriſant le pélérinage de la Mecque, nous jouirons de tout le commerce de la Barbarie juſqu'au Sénégal, & notre Colonie ou la France elle-même deviendra l'entrepôt de l'Europe & de l'Univers.

Il faut l'avouer ; ce tableau qui n'a rien

d'exagéré eſt bien capable de ſéduire, & peu s'en faut qu'en le traçant le cœur ne s'y laiſſe entraîner : mais la prudence doit guider même la cupidité ; & avant de courir aux amorces de la fortune, il convient de peſer les obſtacles qui en ſéparent, & les inconvéniens qui y ſont attachés.

Ils ſont grands & nombreux ces inconvéniens & ces obſtacles. D'abord, pour nous approprier l'Egypte, il faudra ſoutenir trois guerres ; la premiere, de la part des Turcs ; car la Religion ne permet pas au Sultan de livrer à des Infideles ni les poſſeſſions ni les perſonnes des Vrais-Croyans : la ſeconde, de la part des Anglois ; car l'on ne ſuppoſera pas que cette Nation envieuſe nous voie tranquillement faire une acquiſition qui nous donneroit ſur elle tant de prépondérance, & qui détruiroit ſous peu toute ſa puiſſance dans l'Inde : la troiſieme enfin, de la part des Naturels de l'Egypte, & celle-là, quoiqu'en apparence la moins redoutable, ſeroit en effet

la plus dangereuſe. L'on ne compte de Gens de guerre que huit ou dix mille Mamlouks ; mais ſi des Francs, ſi des ennemis de Dieu & du Prophete oſoient y débarquer, Turcs, Arabes, Payſans, tout s'armeroit contr'eux ; le fanatiſme tiendroit lieu d'art & de courage, & le fanatiſme eſt toujours un ennemi dangereux ; il regne encore dans toute ſa ferveur en Egypte ; le nom des Francs y eſt en horreur, & ils ne s'y établiroient que par la dépopulation. Mais je ſuppoſe les Mamlouks exterminés & le Peuple ſoumis, nous n'aurons encore vaincu que les moindres obſtacles ; il faudra gouverner ces hommes, & nous ne connoiſſons ni leur langue, ni leurs mœurs, ni leurs uſages : il arrivera des malentendus qui cauſeront à chaque inſtant du trouble & du déſordre. Le caractere des deux Nations oppoſé en tout, deviendra réciproquement antipathique : nos Soldats ſcandaliſeront le Peuple par leur ivrognerie, le révolteront par leur inſolence envers les femmes ; cet article ſeul aura les

ſuites les plus graves. Nos Officiers même porteront avec eux ce ton léger, excluſif, méprisant, qui nous rend inſupportables aux Etrangers, & ils aliéneront tous les cœurs. Ce ſeront des querelles & des ſéditions renaiſſantes : on châtiera, on s'envénimera, on verſera le ſang, & il nous arrivera ce qui eſt arrivé aux Eſpagnols dans l'Amérique, aux Anglois dans le Bengale, aux Hollandois dans les Moluques, aux Ruſſes dans les Kouriles ; nous exterminerons la Nation : nous avons beau vanter notre douceur, notre humanité, les circonſtances font les hommes, & à la place de nos voiſins nous euſſions été barbares comme eux. L'homme fort eſt dur & méchant, & l'expérience a prouvé ſur nous-mêmes que notre joug n'étoit pas moins peſant qu'un autre. Ainſi l'Egypte n'aura fait que changer de Mamlouks, & nous ne l'aurons conquiſe que pour la dévaſter : mais alors même il nous reſtera un ennemi vengeur à combattre, le climat. Des faits nombreux ont conſtaté que les pays

chauds nous ſont funeſtes : nous n'avons pu nous ſoutenir dans le Milanez & la Sicile ; nos établiſſemens dans l'Inde & les Antilles nous dévorent : que ſera-ce de l'Egypte ? Nous y porterons notre intempérance & notre gourmandiſe ; nous y boirons des liqueurs ; nous y mangerons beaucoup de viande ; en un mot, nous voudrons y vivre comme en France ; car c'eſt un des caracteres de notre Nation, qu'avec beaucoup d'inconſtance dans les goûts, elle eſt très-opiniâtre dans ſes uſages. Les fievres ardentes, malignes, putrides, les pleuréſies, les dyſſenteries, nous tueront par milliers : année commune, l'on pourra compter ſur l'extinction d'un tiers de l'Armée, c'eſt-à-dire, de 8 à 10 mille hommes ; car pour garder l'Egypte il faudra au moins 25 mille hommes. A ce beſoin de recruter nos Troupes, joignez les émigrations qui ſe feront pour le commerce & la culture, & jugez de la dépopulation qui en réſultera parmi nous ; & cela pour quels avantages ? Pour enrichir quelques individus à qui la

faveur y donnera des commandemens ; qui n'uſeront de leur pouvoir que pour y amaſſer des fortunes ſcandaleuſes ; qui même avec de bonnes intentions ne pourront ſuivre aucun plan d'adminiſtration favorable au pays, parce que la défiance & l'intrigue les changeront ſans ceſſe ; & que l'on ne diſe point que l'on préviendra les abus par un nouveau régime. Le paſſé prouve pour l'avenir. Depuis François Ier, pas un ſeul de nos établiſſemens n'a réuſſi ; au Milanez, à Naples, en Sicile, dans l'Inde, à Madagaſcar, à Cayenne, au Miſſiſſipi, au Canada, par-tout nous avons échoué : Saint-Domingue même ne fait pas exception ; car il n'eſt pas notre ouvrage ; nous le devons aux Flibuſtiers. Croira-t-on que nous changions de caractere ? On nous ſéduit par l'appât d'un commerce immenſe ; & que ſont des richeſſes qui dépeupleront notre pays ? qui accroîtront nos dettes & nos impôts par de nouvelles guerres ? qui en réſultat ſe concentreront dans un petit nombre de mains ?

Depuis

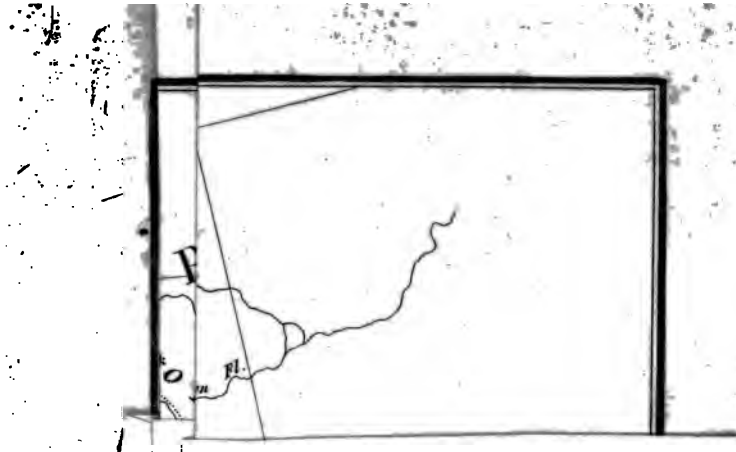
Depuis cent ans l'on a beaucoup vanté le commerce ; mais ſi l'on examinoit ce qu'il a ajouté de réel au bonheur des Peuples, l'on modéreroit cet enthouſiaſme. A dater de la découverte des deux Indes l'on n'a pas ceſſé de voir des guerres ſanglantes cauſées par le commerce, & le fer & la flamme ont ravagé les quatre parties du globe pour du poivre, de l'indigo, du ſucre & du café. Les Gouvernemens ont dit aux Nations qu'il s'agiſſoit de leurs plus chers intérêts ; mais les jouiſſances que la multitude paya de ſon ſang, les goûta-t-elle jamais ? N'ont-elles pas plutôt aggravé ſes Charges & augmenté ſa détreſſe ? Par un autre abus les bénéfices accumulés en quelques mains ont produit plus d'inégalité dans les fortunes, plus de diſtance entre les conditions, & les liens des ſociétés ſe ſont relâchés ou diſſous ; l'on n'a plus compté dans chaque état qu'une multitude mendiante de mercénaires, & un groupe de propriétaires opulens : avec les grandes richeſſes, ſont

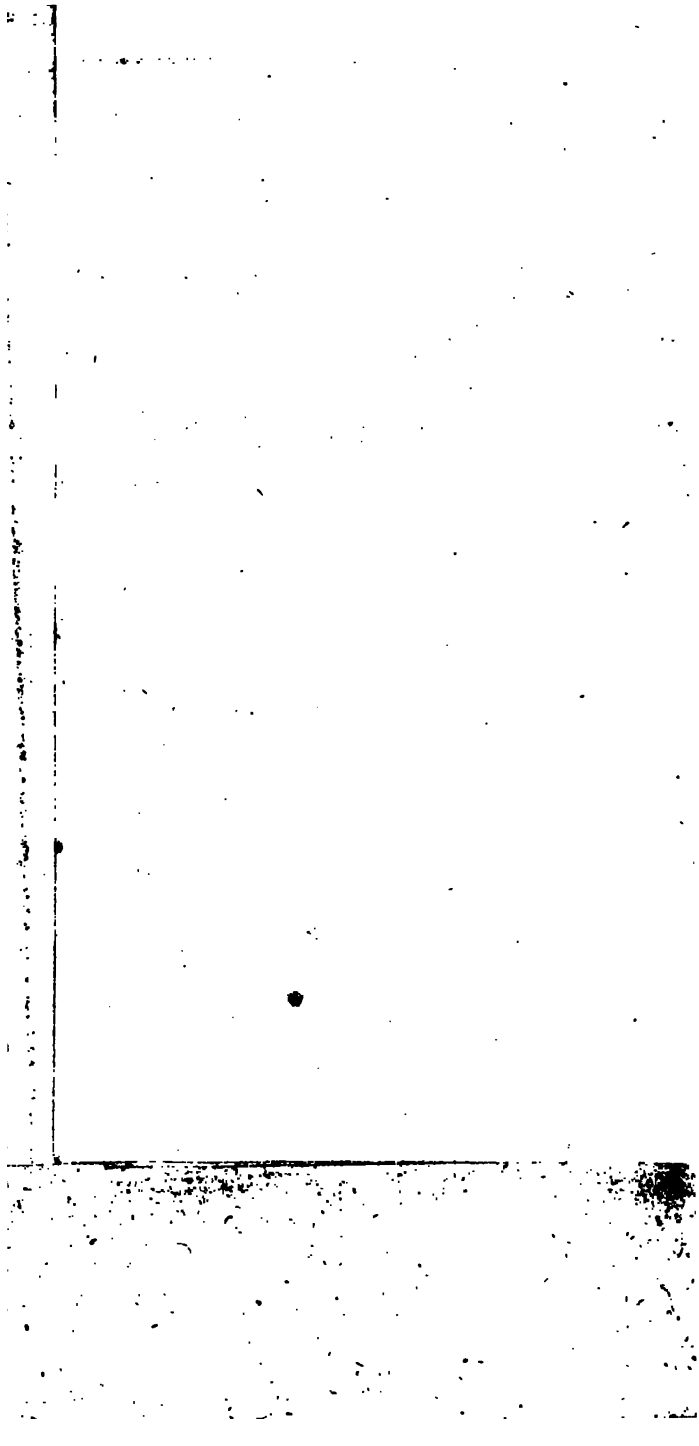
venues la diſſipation, les goûts dépravés, l'audace & la licence : l'émulation du luxe a jeté le déſordre dans l'intérieur des familles, & la vie domeſtique a perdu ſes charmes : le beſoin d'argent plus impérieux a rendu les moyens de l'acquérir moins honnêtes, & l'ancienne loyauté s'eſt éteinte. Les arts agréables devenus plus importans ont fait mépriſer les arts néceſſaires; les campagnes ſe ſont dépeuplées pour les Villes, & les Laboureurs ont laiſſé la charrue pour ſe rendre Laquais ou Artiſans : l'aſpect extérieur des états en a été plus brillant; mais la force intrinſeque s'en eſt diminuée : auſſi n'eſt-il pas un ſeul Gouvernement en Europe qui ne ſe trouve épuiſé au bout d'une guerre de quatre ou cinq ans : tous ſont obérés de dettes; & voila les fruits des conquêtes & du commerce. Pour des richeſſes lointaines l'on néglige celles que l'on poſſede : pour des entrepriſes étrangeres on ſe diſtrait des ſoins intérieurs : on acquiert des terres & l'on perd des Sujets : on ſoudoie des Armées plus fortes : on entretient des flottes plus

nombreuſes : on établit des impôts plus peſans : la culture devient plus onéreuſe & diminue : les beſoins plus urgens rendent l'uſage du pouvoir plus arbitraire : les volontés prennent la place des Loix : le deſpotiſme s'établit, & de ce moment toute activité, toute induſtrie, toute force dégénere ; & à un éclat paſſager & menteur ſuccede une langueur éternelle : voilà les exemples que nous ont offerts le Portugal, l'Eſpagne, la Hollande ; & voilà le ſort qui nous menace nous-mêmes, ſi nous ne ſavons profiter de leur expérience.

Ainſi, me dira-t-on, il faudra reſter ſpectateurs paiſibles des ſuccès de nos voiſins, & de l'aggrandiſſement de nos rivaux ! Oui ſans doute il le faut, parce qu'il n'eſt que ce parti d'utile & d'honnête ; il eſt honnête, parce que rompre ſoudain avec un allié pour devenir ſon plus cruel ennemi, eſt une conduite lâche & odieuſe : il eſt utile, que dis-je, il eſt indiſpenſable. Dans les circonſtances préſentes il nous eſt de la plus étroite neceſſité de conſerver la

paix ; elle ſeule peut réparer le déſordre de nos affaires : le moindre effort nouveau, la moindre négligence, peuvent troubler la criſe que l'on tâche d'opérer, & d'un accident paſſager, faire un mal irrémédiable. Ne perdons pas de vue qu'un ennemi jaloux & offenſé nous épie ; évitons donc toute diſtraction d'entrepriſes étrangeres. Raſſemblons toutes nos forces & toute notre attention ſur notre ſituation intérieure : rétabliſſons l'ordre dans nos finances : rendons la vigueur à notre Armée : réformons les abus de notre conſtitution : corrigeons dans nos Loix la barbarie des ſiecles qui les ont vus naître : par-là & par-là ſeulement nous arrêterons le mouvement qui déjà nous entraîne : par-là nous régénérerons nos forces & notre conſiſtance, & nous reſſaiſirons l'aſcendant qui nous échappe : par-là nous deviendrons ſupérieurs aux révolutions externes que le cours de la nature amene & néceſſite : il ne faut pas nous abuſer ; l'état de choſes qui nous environne ne peut pas toujours durer : le


F
Fl.



temps prépare ſans ceſſe de nouveaux changemens, & le ſiecle prochain eſt deſtiné à en voir d'immenſes dans le ſyſtême politique du monde entier. Le ſort n'a pas dévoué l'Inde & l'Amérique à être éternellement les eſclaves de l'Europe. L'affranchiſſement des Colonies Angloiſes a ouvert pour le Nouveau-Monde une nouvelle carriere, & plutôt ou plus tard les chaînes qui le tiennent aſſervi échapperont aux mains de ſes Maîtres : l'Inde commence à s'agiter, & pourra ſe purger bientôt d'une tyrannie étrangere. L'invaſion de la Turquie & la formation d'une nouvelle Puiſſance à Conſtantinople, donneront à l'Aſie une autre exiſtence : le commerce prendra d'autres routes, & la fortune des Peuples ſera changée. Ainſi l'Empire factice que s'étoient fait quelques Etats de l'Europe, ſera de toutes parts ébranlé & détruit ; ils ſeront réduits à leur propre terre, & peut-être ce coup du ſort qui les allarme en ſera-t-il la plus grande faveur ; car alors les ſujets de querelles devenus moins nombreux ren-

dront les guerres plus rares ; les Gouvernemens moins diſtraits s'occuperont davantage de l'adminiſtration intérieure ; les forces moins partagées ſe concentreront davantage, & les Etats reſſembleront à ces arbres qui dépouillés par le fer, de branches ſuperflues où s'égaroit la ſeve, n'en deviennent que plus vigoureux, & la néceſſité aura tenu lieu de ſageſſe. Dans cette révolution il n'eſt aucun Peuple qui ait moins à perdre que nous ; car nous ne ſommes ni épuiſés de population ou languiſſans d'inertie comme le Portugal & l'Eſpagne, ni bornés de terrein & de moyens comme l'Angleterre & la Hollande. Notre ſol eſt le plus riche & l'un des plus variés de l'Europe. Nous n'avons, il eſt vrai, ni coton, ni ſucre, ni café, ni épiceries ; mais l'échange de nos vins, de nos laines, de nos objets d'induſtrie, nous en procurera toujours en abondance. Les Allemands n'ont point de Colonies, & les denrées de l'Amérique & de l'Inde ſont auſſi répandues chez eux & moins cheres que chez nous. C'eſt dans nos foyers & non au-delà

des mers, que ſont pour nous l'Egypte & les Antilles. Qu'avons-nous beſoin de terre étrangere quand un ſixieme de la nôtre eſt encore inculte, & que le reſte n'a pas reçu la moitié de la culture dont il eſt ſuſceptible? Songeons à améliorer notre fortune & non à l'aggrandir : ſachons jouir des richeſſes qui ſont ſous nos mains, & n'allons point pratiquer ſous un ciel étranger une ſageſſe dont nous ne faiſons pas même uſage chez nous.

Mais déſormais j'ai touché la borne de ma carriere, & je dois m'arrêter. J'ai expoſé ſur quels ſymptômes de foibleſſe & de décadence je fonde les préſages de la ruine prochaine de l'Empire Turc. J'ai inſiſté ſur les faits généraux plus que ſur ceux du moment, parce qu'il en eſt ſouvent des Empires comme de ces arbres antiques qui, ſous un aſpect de verdure & quelques rameaux encore frais, celent un tronc rongé dans ſes entrailles, & qui n'ayant plus pour ſoutien que leur écorce, n'attendent pour être renverſés, que le premier ſouffle de

la tempête. J'ai expliqué pourquoi l'Empire Ruſſe, ſans être lui-même robuſtement conſtitué, avoit néanmoins une grande force relative, & annonçoit de grands accroiſſemens. J'ai détaillé les raiſons qui me font regarder la révolution prochaine plutôt comme avantageuſe que comme nuiſible à nos intérêts. Je penſe que nous devons éviter la guerre, parce qu'entrepriſe pour le commerce, elle nous coûtera toujours beaucoup plus qu'il ne nous rapporte; & qu'entrepriſe pour une conquête, elle nous perdra auſſi certainement par ſon ſuccès que par ſon échec. C'eſt déſormais au temps à vérifier ou à démentir ces conjectures. A juger par les apparences, l'iſſue de la criſe actuelle n'eſt pas éloignée; il eſt poſſible que dans le cours de cette guerre, que ſous le terme de deux campagnes, l'événement principal ſoit décidé; il peut ſe faire que par une hardieſſe calculée, les alliés marchent bruſquement ſur Conſtantinople qu'ils trouveront déſert & incendié. Ce coup frappé ce ſera à la prudence de conſommer

l'ouvrage de la fortune. Jamais carriere ne s'ouvrit plus brillante : il ne s'agit pas moins que de former des Empires nouveaux dans le ſol le plus fécond, dans le ſite le plus heureux, ſous le plus beau climat de la Terre, & pour comble d'avantage, d'avoir à policer une des races d'hommes les mieux conſtitués au moral & au phyſique. A bien des égards les Peuples de la Turquie ſont préférables, pour les Légiſlateurs, à ceux de l'Europe, & ſur-tout à ceux du Nord. Les Aſiatiques ſont ignorans, mais l'ignorance vaut mieux que le faux ſavoir : ils ſont engourdis, mais non pas brutes & ſtupides. L'on peut même dire qu'ils ſont plus voiſins d'une bonne légiſlation que la plupart des Européens, parce que chez eux le déſordre n'eſt point conſacré par des Loix. L'on n'y connoît point les droits vexatoires du ſyſtême féodal, ni le préjugé barbare des naiſſances qui conſacre la tyrannie des Ariſtocrates. Toute réforme y ſera facile, parce qu'il ne faudra pas, comme chez nous, détruire pour rebâtir. Les lu-

mieres acquiſes n'auront point à combattre la barbarie originelle, & tel ſera déſormais l'avantage de toute conſtitution nouvelle, qu'elle pourra profiter des travaux modernes pour ſe former ſur les principes de la morale univerſelle.

Si donc la Puiſſance qui s'établira à Conſtantinople ſait uſer de ſa fortune, ſi dans ſa conduite avec ſes nouveaux Sujets elle joint la droiture à la fermeté, ſi elle s'établit médiatrice impartiale entre les diverſes ſectes, ſi elle admet la tolérance abſolue dont l'Empereur a donné le premier exemple, & qu'elle ôte tout effet civil aux idées religieuſes; ſi la Légiſlation eſt confiée à des mains habiles & pures, ſi le Légiſlateur ſaiſit bien l'eſprit des Orientaux, cette Puiſſance fera des progrès qui laiſſeront bientôt en arriere les anciens Gouvernemens: elle doit ſur-tout éviter d'introduire, comme le Tſzar Pierre Ier., une imitation ſervile de mœurs étrangeres. Chez un Peuple comme chez un Particulier, on ne développe de grands moyens qu'autant qu'ils

dérivent d'un caractere propre. Enfin cette Puiſſance doit s'abſtenir, pour hâter la population, de tranſporter le Peuple de ſes Provinces : l'expérience de tous les Conquérans de l'Aſie a trop prouvé que ces tranſplantations détruiſent plus les hommes qu'elles ne les multiplient : quand un pays eſt bien gouverné, il ſe peuple toujours aſſez par ſes propres forces : d'ailleurs les Arméniens, les Grecs, les Juifs & les autres Nations perſécutées de l'Aſie, s'empreſſeront d'accourir vers une terre qui leur offrira la ſécurité ; & les Muſulmans eux-mêmes, ſur-tout les payſans, ſont tellement fatigués de la tyrannie Turque, qu'ils pourront conſentir à vivre ſous une domination étrangere. Alors le bien qu'aura produit la révolution actuelle fera oublier les maux qu'elle va coûter : le bonheur de la génération future ſéchera les larmes de l'humanité ſur la génération préſente, & la philoſophie pardonnera aux paſſions des Rois qui auront eu l'effet d'améliorer la condition de l'eſpece humaine.

CET Ouvrage ſe trouve à PARIS, rue & hôtel Serpente, ainſi que les NUMÉROS, 4 Parties *in*-12, Ouvrage critique, philoſophique & politique; les OBSERVATIONS relatives aux Mémoires de M. le Baron de Tott; & le Traité ſur le COMMERCE DE LA MER NOIRE, 2 vol. *in*-8°, avec une Carte de la mer Noire; du même Auteur.

EXAMEN

Du Livre intitulé CONSIDÉRATIONS SUR LA GUERRE ACTUELLE DES TURCS, *par M. DE VOLNEY.*

Par M. DE PEYSSONNEL, *ancien Conſul général de France à Smirne, Aſſocié des Académies de Marſeille, de Lyon, de Dijon, de Caſſel, & Correſpondant de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris.*

A AMSTERDAM.

1788.

Je ne cherche pas à pénétrer les motifs qui ont déterminé M. de Volney à compoſer cet Ouvrage, l'impulſion par laquelle il a été mu, les ſentimens qui ont dirigé ſa plume. Il a pu dire *homo ſum, nihil humanum à me alienum puto.* Je ne ſuis pas obligé non plus de rendre compte des raiſons qui me font écrire. Je puis dire ce que dit le Correge, en voyant les tableaux de Raphaël, *edanche io ſono pittore.* Je fais partie du public; j'ai droit d'examiner un Livre qui prétend à ſes éloges; je fais partie de la nation, j'ai droit de dénoncer à la nation un Ouvrage dans lequel je crois appercevoir des maximes oppoſées à ſes intérêts. M. de Volney dit « qu'il faut avoir vécu des années avec » les Turcs, avoir étudié à deſſein leurs » habitudes, en avoir même reſſenti les » effets & l'influence, pour prendre une » idée juſte de ſon moral, & en dreſſer » un calcul probable. C'eſt à ce titre qu'il » demande qu'il lui ſoit permis de dire » ſon ſentiment.

M. de Volney dit lui-même dans la Préface de ſon premier Ouvrage, que ſon abſence de France a été d'environ trois ans, qu'il a paſſé ſept mois en Egypte (ne ſachant ni le turc ni l'arabe), & n'y trouvant pas même des facilités pour apprendre cette dernière langue; huit mois enfermé dans un Monaſtère chez les Druſes, où il ſe l'eſt rendue familière; & un an qu'il a employé à parcourir la Syrie. Il n'a par conſéquent vu que la Syrie & l'Egypte; il n'a pas été dans la Capitale, n'a point parcouru les principales villes des Provinces, n'a point étudié la langue turque, n'a appris de l'arabe que ce qu'on en peut apprendre en ſi peu de temps. Sont-ce là des titres ſuffiſans pour accréditer ſes opinions? Il s'eſt jugé lui-même. Un étranger qui auroit paſſé deux ans dans les landes de Gaſcogne ou dans les Cevènes, qui ne ſauroit pas le françois, ſeroit-il fondé à prétendre que l'on crût aveuglément ce qu'il lui plairoit d'écrire

ſur le gouvernement, les mœurs & les uſages des François ?

Pour moi, je n'ai beſoin de réclamer aucun titre, je ne veux point faire un Ouvrage, mais donner des obſervations ſur un Ouvrage fait; je ne veux point inſtruire, mais examiner ſi le Livre dont je vais entreprendre l'analyſe eſt inſtructif, & digne de fixer l'opinion publique ſur la diſcuſſion des plus grands intérêts; je ne veux employer, pour combattre le Livre, d'autres armes que celles que me fournira le Livre même. Je ne m'attacherai pas à ſoigner mon ſtyle; je n'en ai pas le temps : j'ai cru découvrir le poiſon, je ne puis trop me preſſer de publier l'antidote. D'ailleurs, le ſtyle eſt la parure du raiſonnement; la raiſon n'a pas beſoin de ſtyle.

La marche que M. de Volney a tenue dans ſon Ouvrage, détermine celle que je dois donner à mes obſervations. Il a d'abord établi des faits deſquels enſuite

il a tiré des conſéquences ; je dois donc me borner à examiner ſi les faits ſont vrais, ſi les conſéquences ſont juſtes, s'il n'y a dans l'Ouvrage aucune contradiction ; & pour la commodité des Lecteurs qui n'auront pas le Livre ſous les yeux, je ſuivrai l'Auteur pas à pas, & je tranſcrirai les paſſages qui me paroîtront mériter des obſervations.

PRÉAMBULE.

Page 1. « D'une part, le Sultan exige » l'entière révocation de toutes les ceſ- » ſions qu'il a faites depuis la paix de » Kaïnardjik (en 1774) ».

Le Sultan n'a point fait de ceſſion depuis le traité de Kaïnardjik. Il demande le rétabliſſement du Khan de Crimée, & l'indépendance des Tartares aux termes des conditions expreſſes du même traité. Tout le monde ſait que depuis la paix la nation Tartare a été aſſervie, & la Crimée occupée d'une autre manière.

PREMIERE QUESTION. *Quelles ſeront les ſuites probables des démêlés des Ruſſes & des Turcs.*

Page 8. M. de Volney ſe plaint de notre partialité pour les Turcs ; il en accuſe les papiers publics qui paroiſſent ſous l'inſpection du Miniſtère.

« De-là, dit-il, une partialité qui ſe » fait ſentir à chaque inſtant dans les rela- » tions de faits qui nous parviennent ſous » l'inſpection du Gouvernement ».

Il n'y a certainement point de papiers publics plus véridiques que les Gazettes & les Journaux François. Tout ce qui eſt vrai n'y eſt pas ; mais tout ce que le Gouvernement ordonne ou permet qu'on y mette eſt conſtamment vrai ; ils ne ſont même que trop ſouvent chargés de vérités inutiles ou peu intéreſſantes.

Ibidem. « Elle régnoit ſur-tout cette » partialité dans ces derniers temps que, » par une prévention biſarre, un Miniſtre

» s'efforçoit d'étouffer tout ce qui pou-
» voit déprécier à nos yeux les Ottomans.
» J'ai dit une prévention biſarre, parce
» qu'elle étoit ſans fondement & ſans
» retour de leur part. J'ajoute même, une
» politique mal habile, parce que les
» menaces ou les embûches de l'autorité,
» n'empêchent point la vérité de ſe faire
» jour, & que ces diſſimulations trahies
» ne laiſſent après elles qu'une impreſſion
» fâcheuſe d'improbité ou de foibleſſe ».

Il faut avoir des motifs bien légitimes pour remuer la cendre d'un Miniſtre du Roi, & vouloir ternir ſa mémoire. Si M. le Comte de Vergennes s'étoit efforcé, comme M. de Volney l'en accuſe, *d'étouffer tout ce qui pouvoit déprécier à nos yeux les Ottomans*, auroit-il toléré la publication & le débit de l'Ouvrage de M. le Baron de Tott. *Quelles menaces, quelles embûches d'autorité* a-t-il employées pour forcer au ſilence les Citoyens éclairés? D'ailleurs, eſt-il toujours néceſſaire que la vérité ſoit connue? Faut-il qu'un Mi-

niſtre livre toujours la raiſon d'Etat à la cenſure publique ? Une Monarchie n'a-t-elle pas le même droit que le plus ſimple particulier de cacher ſa ſituation quand la néceſſité l'exige, même à ſa famille & à ſes meilleurs amis ? Un bon Citoyen peut ſans riſque & ſans inconvénient ſe préſenter à un Miniſtre, lui propoſer dans ſon cabinet des réflexions, lui démontrer une erreur qu'il paroît vouloir adopter, lui faire appercevoir le danger d'une faute qu'il eſt ſur le point de commettre, lui dire même des vérités ſévères. Le Miniſtre l'écoutera avec complaiſance, lui ſaura même gré d'une démarche dictée par l'amour de la choſe publique, & accompagnée de la réſerve & des ménagemens convenables. Mais ce bon Citoyen ne doit jamais dévoiler aux yeux du Public, ni encore moins à ceux de l'Europe, ce qui lui paroîtra une mépriſe du Gouvernement. M. de Volney reproche à M. de Vergennes *une prévention biſarre pour les Turcs, ſans fondement & ſans retour de leur*

part. Quand on écrit ſur des matières auſſi importantes, il faut au moins connoître des faits mémorables qu'il n'eſt pas permis d'ignorer. Si M. de Volney avoit ſu ce que les Turcs ont fait par déférence aux inſinuations, aux conſeils, aux inſtances de M. de Vergennes; s'il avoit ſu que M. le Duc de Choiſeul voulant humilier les Ruſſes, auxquels il portoit une haine implacable, & contrarier l'Impératrice, envers laquelle il ſe permettoit des ſentimens d'animoſité, avoit exigé de M. de Vergennes qu'il décidât la Porte à déclarer la guerre; que celui-ci ayant la main forcée par le Miniſtre, malgré les repréſentations réitérées qu'il lui avoit faites ſur le danger d'une rupture précipitée à laquelle les Turcs n'étoient pas préparés, avoit, par des négociations adroites, vaincu la répugnance du Divan, & obtenu de lui la déclaration de cette guerre qui leur a été ſi funeſte. Il eſt à préſumer, dis-je, que ſi M. de Volney avoit ſu toutes ces choſes, il n'auroit pas intenté

à M. de Vergennes une auſſi injuſte accuſation ; il auroit pardonné à ce Miniſtre le déplaiſir ſecret que pouvoient lui cauſer les libelles qui ſortoient de la France ſeule, contre une nation amie & alliée, avec laquelle elle avoit encore les plus grands intérêts ; il n'auroit pas trouvé étrange & biſarre la peine qu'il pouvoit reſſentir de voir des François inſulter une nation dont la ruine étoit une ſuite de ſa condeſcendance au vœu de notre Cour. Nous ne pouvons pas nous le diſſimuler, la cauſe des malheurs de l'Empire Ottoman eſt le refus que nous leur avons fait des ſecours qu'ils avoient lieu d'attendre de nous. Si l'opinion de M. le Duc de Choiſeul avoit prévalu dans le Conſeil, la France n'auroit pas laiſſé entrer dans l'Archipel la flotte Ruſſe, dont les ſuccès imprimèrent aux Turcs cette terreur qui a été la ſource de tous leurs maux. Si les gens qui obſervent & ſuivent les affaires, pouvoient oublier les circonſtances impérieuſes qui ont maitriſé M. de Vergennes,

& lui reprocher un tort, ce ſeroit de n'avoir pas ſuivi les erremens de M. le Duc de Choiſeul, de n'avoir jamais donné aux Turcs, au lieu de ſecours de forces, que des ſecours d'éducation, même inſuffiſans, & d'être entré dans les négociations qui ont déterminé la Porte à ſouffrir l'occupation du Couban & de la Crimée. Voilà l'homme que M. de Volney accuſe d'une prévention biſarre en faveur des Ottomans.

Page 10. « L'Europe entière a ſenti » que déſormais l'Empire Turc n'étoit plus qu'un vain fantôme, & que ce co- » loſſe diſſous dans tous ſes liens, n'atten- » doit plus qu'un choc pour tomber en » débris ».

Si la chûte de ce coloſſe eſt ſi prochaine, qu'il ne faille plus qu'une impulſion légère pour le renverſer, pourquoi les deux Puiſſances alliées développent-elles de ſi grandes forces pour l'abattre ?

Il eſt fâcheux pour elles qu'elles n'aient pas conſulté M. de Volney avant de faire leurs préparatifs.

Page 11. « Il a fallu qu'elle (la Porte) » abandonnât les Tartares alliés de ſon » ſang & de ſa religion ».

Quelle eſt cette alliance de ſang entre les Princes Tartares de la race de Djinghizkhan & les Princes Turcs deſcendus d'Oſman Ier. M. de Volney auroit bien dû nous dire où il en a trouvé l'époque.

Ibidem. « Que pouvoit-on attendre d'un » état de choſes où les intérêts étoient ſi » violemment pliés ? Ce que la ſuite des » faits a développé ; c'eſt-à-dire, que les » Turcs ne cédant qu'à regret, n'exécu- » teroient qu'à moitié ».

La Porte a ſcrupuleuſement rempli toutes les clauſes du traité de Kaïnardjik, même l'indemnité qui montoit à quinze mille bourſes, ou ſept millions & demi de piaſtres. On pourroit atteſter ſur ce fait M. le Comte de Saint-Prieſt, alors Ambaſſadeur de France à la Porte. Au reſte, les Turcs ſont de tous les Peuples, le plus fidèle à ſes engagemens.

Page 12. « Que les Ruſſes s'autoriſant

» de droits acquis, exigeroient avec plus » de hardieſſe; que les traités mal remplis » ameneroient des explications, des exten- » ſions, & enfin de nouvelles guerres; & » telle a été la marche des affaires. Malgré » les conventions de 1774, le paſſage des » vaiſſeaux Ruſſes par le Boſphore a été » un ſujet renaiſſant de conteſtation & » d'animoſité. Par l'effet de cette animo- » ſité, la Porte a continué d'exciter les » Tartares: par une ſuite de ſa ſupériorité, » la Ruſſie a pris le parti de s'en délivrer, » & elle les a chaſſés de Crimée ».

Les Turcs ſupportoient ſans doute impatiemment l'occupation de la Crimée & l'aſſerviſſement du peu de Tartares qui ſont reſtés dans ce pays; mais cet objet n'eſt point proprement celui qui les a décidés à la guerre. Huit points de difficulté qui s'étoient élevés entre les deux Cours ont été regardés par les Ottomans comme l'annonce d'autres demandes plus importantes, & leur ont fait prendre le parti extrême à l'inſtant même où l'Impératrice s'étoit relâchée ſur ſix de ces points,

& faiſoit des propoſitions peut-être acceptables, mais qui ſont arrivées trop tard.

Page 13. « Le Hoſpodar de Moldavie, » craignant le ſort de Giska, a paſſé chez » les Ruſſes ».

Ibidem, en note. « Grégoire Giska, ci-» devant Hoſpodar de Moldavie, que la » Porte fit aſſaſſiner il y a quelques années » par un émiſſaire à qui il avoit donné » l'hoſpitalité ».

La Porte envoya ſecrétement un Zaïm prendre la tête de ce Hoſpodar, comme elle le pratique envers les perſonnages de marque, dont elle a lieu de craindre l'évaſion ou la réſiſtance. Cet Officier étoit porteur du commandement de mort, qu'il déploya après l'exécution. Giska reçut le juſte châtiment de ſa connivence avec les Ruſſes, & des trahiſons qu'il avoit exercées pendant tout le cours de la guerre. C'eſt cet acte de juſtice, ou tout au plus de ſévérité (ſuivant les Loix du Pays), du Souverain légitime envers ſon Sujet criminel, auquel M. de Volney donne le nom odieux d'aſſaſſinat.

Ibidem. « Ces Ruſſes, que la Turquie » provoque, ne ſont-ils pas les mêmes » qui, dans la guerre de 1769, ont, avec » des armées de trente & quarante mille » hommes, contenu, diſſipé, battu des » armées de ſoixante & de cent mille » hommes; qui ont aſſiégé & pris des » villes fortifiées, défendues par des gar- » niſons auſſi nombreuſes que les aſſié- » geans ? &c. »

Je prie le Lecteur d'obſerver que dans ce paragraphe, les Turcs ont des armées nombreuſes, des places fortes & bien gardées, & que, quelques pages après, il n'y a plus rien de tout cela. Ces objets n'ont exiſté pour M. de Volney que lorſqu'il a voulu exalter les Ruſſes; ils diſparoiſſent tous quand il veut déprécier les Turcs. On lit à la page 22 : « Les » Provinces de l'Empire Ottoman man- » quent à la fois de population, de cul- » ture, d'arts & de commerce; & ce qui » eſt plus menaçant pour un Etat deſpo- » tique, l'on n'y voit ni fortereſſes, ni

» lumières, qui ne connoiſſent l'ordre & » les principes ni des marches, ni des » campemens, ni des batailles, &c. »

J'oſerai demander auſſi à M. de Volney de quoi ſont compoſées les armées d'Europe ? S'il penſe ſérieuſement que les malheureux enfans ſur leſquels tombe le ſort de la milice, & qu'on arrache du ſein d'une famille déſolée, les vagabonds que les Officiers recruteurs enrôlent dans les cabarets des villes ; les fainéans qu'ils ramaſſent dans les campagnes, & qui ne s'engagent que pour ſe ſouſtraire au travail pénible & journalier de leurs pères, ſe livrer à la pareſſe & au libertinage, & jouir de l'eſpèce de conſidération dont un ſoldat eſt ſuſceptible. J'oſerai, dis-je ; demander à M. de Volney s'il eſt ſincérement perſuadé que ces hommes-là, jugés à l'époque de l'engagement, ſoient d'infiniment meilleurs ſoldats, que les payſans & les vagabonds qui compoſent les armées Turques ?

M. de Volney ſe fait à lui-même l'objection ſuivante.

Pages 14 & 15. « Mais, me dira-t-on, » depuis la paix les Turcs s'éclairent cha- » que jour. Avertis de leur foibleſſe, ils » commencent d'y remédier ; ils entre- » tiennent des Ingénieurs & des Officiers » François, qui leur dreſſent des Cano- » niers, leur exercent des Soldats, leur » fortifient des places ; ils ont un renégat » Anglois qui, depuis quelques années, » leur a fondu beaucoup de canons, de » mortiers & de bombes ; enfin le Viſir » actuel, qui, depuis ſon avénement, ſe » propoſe la guerre, n'a ceſſé d'en faire » les préparatifs. Il n'eſt pas probable que » tant de ſoins demeurent ſans effet ». «

On croiroit que M. de Volney va convenir que tous ces nouveaux moyens réunis, ont pu faire faire aux Turcs quelques pas vers l'inſtruction. Point du tout.

Page 15. « Je l'avoue, pourſuit-il, cela » n'eſt pas probable pour quiconque n'a » pas vu les Turcs, pour quiconque juge » du cours des choſes en Turquie, par ce » qui ſe paſſe en France & à Paris ? Eſt-il

» permis de le dire ? Paris eſt le pays où » il eſt le plus difficile de ſe faire des idées » juſtes en ce genre ; les eſprits y ſont trop » éloignés de cet entêtement de préjugés, » de cette profondeur d'ignorance, de » cette conſtance d'abſurdités qui font la » baſe du caractère Turc. Il faut avoir » vécu des années avec ce Peuple, il faut » avoir étudié à deſſein ſes habitudes, en » avoir même reſſenti les effets & l'in- » fluence, pour prendre une idée juſte » de ſon moral, & en dreſſer un calcul » probable. Si, à ce titre, on me permet » de dire mon ſentiment, je penſe que les » changemens allégués ſont encore loin » de ſe réaliſer, &c. »

M. de Volney me paroît abuſer de la permiſſion qu'il demande ; il n'a fait qu'un ſéjour d'environ vingt-cinq mois dans la Syrie & dans l'Egypte. Je le répète encore, vingt-cinq mois ne ſont pas, comme il le dit, des années ; ne ſont pas un terme ſuffiſant pour connoître & analyſer la religion, les loix, la tactique, les mœurs,

les uſages, le caractère d'une grande nation dont on ne ſait pas la langue ; la Syrie & l'Egypte ne ſont pas l'Empire Ottoman. Nous venons de voir M. de Volney trancher ſur la tactique des Turcs, ſur leur ignorance des marches, des campemens, des ſiéges, des batailles, ſur l'indiſcipline de leurs troupes. Mais où a-t-il vu des armées Turques ſe former, ſe mouvoir, & combattre ? Eſt-ce chez les hordes des brigands Arabes du Déſert, qu'il a pris des idées préciſes de la manière de marcher, de camper, de ſe battre des armées Ottomanes, de la diſcipline & de la police des corps militaires ? Il prononce à préſent ſouverainement ſur le caractère de la nation, ſur ſon attachement à ſes préjugés, ſon ignorance craſſe, ſa conſtante abſurdité. Mais où l'a-t-il étudiée ? A-t-il converſé avec des gens en place, avec des membres du Gouvernement, avec des lettrés ? Eſt-ce dans les montagnes du Caſtravan qu'il a trouvé les gens raiſonnables, les gens inſtruits, les gens aima-

bles de la nation ? Si le hasard même lui en avoit fait rencontrer quelques-uns, ne sachant pas leur langue, ne pouvant pas s'entretenir immédiatement avec eux, comment auroit-il pu les approfondir & les juger ?

Page 16. « Je pense même, poursuit » M. de Volney, que l'on s'exagère les » soins & les moyens du Gouvernement » Turc ; les objets moraux grossissent » toujours dans le lointain : il est bien » vrai que nous avons des Ingénieurs & » des Officiers à Constantinople ; mais » leur nombre y est trop borné pour » y faire révolution ; & leur manière d'y » être est encore moins propre à la pro- » duire ».

M. de Volney ignore encore que si les Turcs n'ont pas eu un plus grand nombre d'Officiers François pour les instruire, ce n'est pas leur faute ; il ignore que la Porte avoit demandé deux cens artilleurs, & que M. de Vergennes, ce Ministre inculpé par lui *d'une prévention*

bizarre pour les Ottomans, en envoya avec bien de la peine, douze de différens états, & que ce nombre n'a jamais été porté au-delà de vingt-quatre.

Ibidem. « L'on peut donc calculer ce » qu'ils y feront par ce qu'ils ont déjà fait » dans la dernière guerre, & le Public » en a dans les mains un bon terme de » comparaiſon ».

Etoit-il poſſible à travers les troubles & les horreurs d'une guerre malheureuſe, de faire des choſes qui ne ſont faiſables que dans le calme & la tranquillité de la paix ? Et peut-on comparer les réſultats de ces deux époques ? D'ailleurs pour avoir un bon terme de comparaiſon, il faudroit établir le parallele vrai & exact des Officiers qui ont été occupés en Turquie pendant la guerre, & de ceux qui y ont été envoyés à la paix ; & je ne me chargerai pas de ce travail.

Ibidem. « Quoiqu'en ayent proteſté » les Amateurs des Turcs, (ajoute M. de » de Volney) il eſt conſtant que les

gennes connoiſſoit, ou ne connoiſſoit pas les Turcs ; je me bornerai à citer un fait ignoré, ſans doute comme beaucoup d'autres, de M. de Volney. M. de Vergennes répugnoit à la négociation de laquelle M. le Duc de Choiſeul l'avoit chargé pour décider le Divan à entreprendre contre la Ruſſie une guerre pour laquelle la Porte avoit le plus grand éloignement. M. de Choiſeul l'exigea abſolument de lui, & lui fit paſſer en même-temps une très-forte ſomme pour acheter, s'il étoit néceſſaire les ſuffrages des Miniſtres Ottomans. M. de Vergennes ne pouvant plus s'en défendre, ſe conduiſit avec tant d'adreſſe & d'habileté qu'il conſomma avec ſuccès & gratuitement la négociation, & renvoya intacte à M. de Choiſeul la ſomme qu'il avoit reſolu d'y ſacrifier. Il eſt à croire que ſi M. de Volney avoit eu connoiſſance de ce tour de force politique, il n'auroit pas haſardé cette nouvelle accuſation. J'ai eu à me plaindre aſſez

tiellement de M. de Vergennes ; mais mon impartialité repouſſe d'injuſtes reproches, & ne peut ſouffrir qu'on charge ſa mémoire de torts qu'il n'a jamais eus.

Quand je vois M. de Volney n'être pas content des connoiſſances qu'un Miniſtre tel que M. de Vergennes a acquiſes ſur les Turcs dans le cours d'une Ambaſſade de douze ans à Conſtantinople, & vouloir nous préſenter comme infiniment ſupérieures celles que lui a données un ſéjour d'environ deux ans en Syrie & en Egypte ; je me rapelle avec plaiſir l'anecdote Eſpagnole d'un coureur de M. Montijo, apellé Guſman ; qui, interrogé par M. Vincent, ſ'il étoit de la Maiſon de Guſman des Ducs de Medina-Sidonia, répondit fièrement : « non, Monſieur, ceux-là ne » ſont pas les bons ».

Après quelques déclamations ſur le tort qu'a eu notre Gouvernement de propoſer aux Turcs des moyens qui heurtent leurs préjugés & leurs habitudes ſur

leur mépris profond pour toute inſtitution qui peut leur venir de la part des Infidèles, M. de Volney revient encore aux Officiers François qui leur ont été envoyés pour inſtituteurs, & il s'exprime en ces termes :

« On lui a propoſé (au peuple Otto-
» man) pour modèle des uſages qu'il
» hait : on lui a envoyé pour maîtres des
» hommes qu'il mépriſe. Quel reſpect
» un vrai Muſulman peut-il avoir pour
» un Infidèle ? Comment peut-il rece-
» voir des ordres d'un ennemi du Pro-
» phete ? — Le Muphti le permet, & le
» Viſir l'ordonne. — Le Viſir eſt un a-
» poſtat, & le Mupthi un traître. Il
» n'y a qu'une Loi, & cette Loi défend
» l'alliance avec les Infidèles. &c. »

Page 18. « Auſſi nos Officiers ont eſ-
» ſuyé & eſſuyent encore mille contra-
» riétés & déſagrémens ; on ne les voit
» qu'avec murmure, on ne leur obéit
» que par contrainte ; ils ont beſoin de
» gardes pour commander, d'interprêtes

» pour ſe faire entendre, & cet appareil » qui montre ſans ceſſe l'Etranger, re- » porte l'odieux de ſa perſonne ſur ſes » ordres & ſur ſon ouvrage ».

Si M. de Volney avoit eu connoiſſance des témoignages d'affection, de reſpect, j'oſe dire de vénération, que M. de Laffite, chef des Ingénieurs François, a reçus des vieux Officiers Turcs, qui, touchant au terme de leur carrière, venoient encore prendre auprès de lui une teinture des Mathématiques & du Génie ; des jeunes gens bien nés qui accouroient en foule à ſes leçons. S'il avoit ſu que le Sultan a fait à cet Officier le préſent d'autant plus flatteur qu'il eſt ſans exemple, d'une épée d'or de la valeur de mille ſequins ; s'il avoit lu, comme moi, le Diplôme qui lui a été donné lorſqu'il eſt allé à Oxzakow, il y auroit trouvé des expreſſions qui font autant d'honneur au Souverain qui les emploie, qu'à l'Officier qui les a méritées.

S'il avoit conſulté M. le Chevalier de

C'eſt, ſans doute, pour réparer cette faute de notre Miniſtère & rétablir notre crédit à la Porte, que M. de Volney a publié ſon Livre.

Page 19. « Ce choix (ajoute-t'il) » conſidéré ſous ce rapport, fait-il hon- » neur à la prudence ſi vantée de M. » de Vergennes » ?

J'ai donc encore à défendre ce Miniſtre contre cette nouvelle inculpation. Si M. de Volney ſavoit comme moi tout ce qui s'eſt paſſé à ce ſujet, s'il étoit inſtruit de tous les détails de cette nomination, il n'auroit pas mis avec tant d'aſſurance ce choix ſur le compte de M. de Vergennes, qui avoit cependant pour M. de Choiſeul toute l'eſtime qu'il mérite. Penſe-t-il d'ailleurs que tout autre Ambaſſadeur à Conſtantinople y auroit aſſez de crédit pour empêcher que le Miniſtère Ottoman ne ſoit indigné de l'apparition de ſon livre, qui, traduit infailliblement & publié chez les Turcs par les ennemis de la France, peut expoſer tous les François

çois à la fureur du Peuple, ou au reſſentiment d'un Grand Viſir qui ne ſera peut-être pas aſſez juſte pour ſe perſuader qu'un libelle ſi outrageant pour les Ottomans, n'a été ni commandé ni avoué par notre Miniſtère. Quand il ſera arrivé un déſaſtre, quand les ſujets du Roi auront été maſſacrés dans un émeute populaire, M. de Volney s'écriera : « je vous l'avois » bien dit, que les Turcs étoient une » nation barbare & féroce ! » La femme ou l'homme de Cour, la petite maîtreſſe ou l'élégant de Paris, qui pour ſe mettre au courant des nouveautés, auront le matin en ſe faiſant coëffer parcouru cet Ouvrage, diront froidement : « il eſt » fâcheux que ce livre ait cauſé un ſi » grand malheur ; mais il eſt bien écrit, » il m'a amuſé ».

Ibidem. « Voilà cependant les faits » (pourſuit M. de Volney) qui doivent » ſervir de baſe aux conjectures, pour » qu'elles ſoient raiſonnables. Et, je le

» demande, ces faits donnent-ils le droit » de mieux eſpérer des Turcs » ?

Si ces faits étoient vrais, les conjectures pourroient être fondées. Mais il n'y en a aucun, dont M. de Volney n'ait été ou peu ou mal inſtruit.

Ibidem. « Pour moi (continue-t-il) » dans tout ce qui continue de ſe paſſer, » je ne vois que la marche ordinaire de » leur eſprit, & la ſuite naturelle de » leurs anciennes habitudes. Les revers de » la dernière guerre les ont étonnés, mais » ils n'en ont ni connu les cauſes, ni » cherché les remèdes; ils ſont trop or- » gueilleux pour s'avouer leur foibleſſe; » ils ſont trop ignorans pour connoître » l'aſcendant du ſavoir : ils ont fait leurs » conquêtes ſans la tactique des Francs, » ils n'en ont pas beſoin pour les con- » ſerver : leurs défaites ne ſont point » l'ouvrage de la force humaine, ce ſont » les châtimens céleſtes de leurs péchés; » le deſtin les avoit arrêtés, & rien » ne pouvoit les y ſouſtraire.

Si M. de Volney connoiſſoit bien la loi, la doctrine, les principes & les préjugés des Ottomans, il ne raiſonneroit pas ainſi. Mais en ſuppoſant avec lui que ce ſoit bien là leur véritable manière de voir, quel eſt donc le ſentiment qui peut les avoir déterminés à chercher les moyens de ſe perfectionner dans l'art de la guerre, à demander inſtamment à la France des Officiers pour réformer leur tactique & leur diſcipline militaire, des Ingénieurs, & des Canoniers ?

Page 20. « Pliant (dit-il) ſous cette » néceſſité, le Divan a fait ſa paix ; mais » le Peuple a gardé ſa préſomption & » envenimé ſa haine. Par ménagement » pour le Peuple, & par ſon propre » reſſentiment, le Divan a voulu éluder » par adreſſe, la force qu'il n'avoit pu » maitriſer. Le Cabinet de Péterſbourg a » pris la même route, & la guerre a con» tinué ſous une autre forme. La Ruſſie, » qui a retiré des négociations plus d'a-

» vantages que des batailles, en a desiré » la durée. Par la raison contraire, les » Turcs y faisant les mêmes pertes que » dans les défaites, ont préféré les risques » des combats, & ils ont repris les ar- » mes ; mais en changeant de carrière, ils » n'apportent pas de plus grands moyens » de succès. On a regardé la rupture du » mois d'Août comme un acte de rigueur » calculé sur les forces & les circonstances. » Dans les probabilités, ce devoit être » l'effet d'un mouvement séditieux du » peuple & de l'armée. Les troupes, lasses » des fausses alertes qu'on leur donnoit » depuis deux ans, devoient se porter à » un parti extrême : d'accord avec ces pro- » babilités, les faits y ont joint la passion » personnelle du Visir ».

M. de Volney blâme les Turcs d'avoir fait la paix ; il les blâme de recommencer la guerre ; il blâme tout, rien ne peut le contenter. Il n'y a cependant dans l'une & l'autre résolution rien que de naturel & de raisonnable. Il est tout simple qu'une

guerre très-malheureuſe donne à une nation qui a éprouvé de grands revers, le deſir de faire une paix la moins mauvaiſe qu'il lui eſt poſſible, pour tâcher de réparer ſes pertes, ou de ne pas les augmenter. Il eſt également ſimple que cette même nation, croyant reconnoître pendant la paix que la ruſe de ſon ennemi eſt encore plus dangereuſe pour elle que ſes armes, elle ſe décide à tenter encore le ſort des combats; en ſe battant elle a l'eſpoir, quelque foible qu'elle puiſſe être, de voir tourner la chance en ſa faveur, ou tout au moins celui de conſerver dans ſa chûte la gloire qu'elle a acquiſe par ſon élévation; en ſe laiſſant dépouiller ſans ſe défendre, elle a la certitude de ſuccomber avec opprobre & ignominie. Quel eſt le réſumé des raiſonnemens de M. de Volney? Prétend-il démontrer que les Turcs ſeront battus? Cela n'eſt pas impoſſible; mais que vouloit-il qu'ils fiſſent? Il eſt évident qu'ils n'avoient que trois partis à prendre; ou de céder tout-à-la-fois à leurs

» & donner à l'ennemi celui de ſe pré-
» parer ». Mais il ne fait pas attention que les négociations actives, employées pendant tout l'hiver par les deux Cours alliées, pour tâcher de ramener les choſes à la voie de conciliation, ſemblent prouver, au contraire, que le Viſir a peut-être ſaiſi l'inſtant où il falloit éclater; & qu'en différant davantage, il n'auroit fait que donner du temps à de plus formidables préparatifs, & expoſer l'Empire à une attaque encore plus vigoureuſe.

Page 22. M. de Volney, après toutes ces réflexions, s'appitoie ſur le ſort de l'Empire Ottoman, nous affirme « qu'il » n'a déſormais aucun de ces moyens poli-
» tiques qui aſſurent la conſiſtance d'un
» Etat au-dedans & ſa puiſſance au-
» dehors, qu'il n'a ni fortereſſes, ni armées,
» ni art militaire »; & ſe contredit complettement en démentant ce qu'il a avancé dans un paragraphe de la page 13, ſur lequel j'ai déjà fait mes obſervations. Il nous conte que les Provinces de l'Empire

Ottoman ſont ſans culture, ſans population, ſans arts & ſans commerce. Il nous donne la Macédoine, de laquelle l'on exporte chaque année la valeur de 12 millions en coton, l'Albanie, la Grèce, l'Aſie mineure, qu'il n'a point vues, pour des deſerts, & appelle à l'appui de ſon opinion le Voyage pittoreſque de la Grèce, les Mémoires de M. le Baron de Tott, & ſon propre Ouvrage, intitulé *Voyage en Syrie & en Egypte.* « Sans po-» pulation & ſans culture (s'écrie-t-il, *page* » 22), quel moyen de régénérer les finan-» ces & les armées ? Sans troupes & ſans » fortereſſes, quel moyen de repouſſer des » invaſions, de réprimer des révoltes ? » Comment élever une puiſſance navale, » ſans arts & ſans commerce ? Comment » enfin remédier à tant de maux, ſans » lumières & ſans connoiſſances » ? Si M. de Volney s'étoit contenté de dire que la population de l'Empire Ottoman n'eſt pas en raiſon de la nature, de la multiplicité & de l'étendue de ſes poſſeſſions,

» & l'Anadoli ? — On a retiré de grandes » ſommes de l'Egypte. — Il eſt vrai que le » Capitan Pacha a fait paſſer il y a ſix mois » quelques mille bourſes, & que par capi- » tulation avec Iſmael & Haſſan Beks, il a » dû lever encore cinq mille bourſes ſur » le Delta. Mais quatre mille reſteront » pour réparer les dommages du Pays, » & l'avarice du Capitan Pacha ne » rendra peut-être pas dix millions au » Kazné ».

Quoique nous ſachions avec certitude que depuis la déclaration de guerre, l'Empereur Turc a tiré de ſon Tréſor quarante-cinq-millions, je veux accorder à M. de Volney que le Sultan n'a point de tréſors; que tous ceux que ſes ancêtres ont accumulés ſucceſſivement ſous les voûtes du Seraï depuis Mahomet II, ont été épuiſés par les dépenſes de la dernière guerre. Je conſens encore à fixer le revenu dont il parle à 80 millions; quoiqu'il monte à beaucoup plus, je ne diſpute point avec la rigueur arithmétique vis-à-vis

de M. de Volney. Mais comme il croit formément que ce revenu de 80 millions eſt la totalité du revenu de l'Empire, & ne ſe doute pas même qu'il n'en eſt qu'une partie, il faut donc lui apprendre que cette ſomme qui ſeroit certainement très-modique pour un auſſi vaſte Empire, n'eſt que le revenu fixe de l'Etat; c'eſt le produit de trois objets: les Douanes, *le Kharadje*, ou la capitation des Sujets non Mahométans, & des Mahométans *Beledis* ou qui ne ſont attachés à aucun corps de Milice, & la vente des *Timars* & des Ziamets, ou des fiefs militaires, il faut lui apprendre qu'outre ce revenu fixe, il y a l'éventuel dont l'immenſité eſt incalculable. Il conſiſte dans le produit du *Khaſſ humaioun*, ou Domaines particuliers du Sultan; des ſucceſſions de tous les Sujets qui meurent ſans parens au degré de la loi, & dont les biens ſont légalement dévolus au Souverain; des confiſcations; & des *Vakfs* ou des legs-pies, ſur-tout de ceux qui

regardent la Mecque, qu'on appelle *Harémeïns*, dont le Kizlar Aga, ou le grand Eunuque eſt ordinairement l'adminiſtrateur, & dont l'Empereur diſpoſe dans les beſoins de l'Etat ſous la forme d'emprunt. Il faut apprendre encore à M. de Volney, que les Provinces n'envoient au Khazné qu'une partie de leurs contributions, qu'il en reſte dans chacune une grande portion pour ſes beſoins, pour réparer les fortereſſes, & fournir aux autres travaux publics; & qu'outre cela elles donnent encore des ſubſides en hommes & en vivres. Si M. de Volney avoit connu perſonnellement le Capitan, s'il étoit bien inſtruit des particularités de ſa vie, il ſauroit que cet homme, qui auroit été grand dans tous les ſiécles, & chez toutes les nations, cet ami déclaré de la nôtre, n'eſt ni avare ni avide, que bien loin de ſe permettre des dépréda[illegible] il employe journellement une grande partie de ſes légitimes revenus au ſervice de l'Etat, & au ſoulagement

de l'humanité ſouffrante. Le mot *d'avarice* que M. de Volney emploie en l'accuſant de s'appliquer les deniers publics, porte l'acception odieuſe d'infidélité & de concuſſion. Il ſemble que la valeur d'Haſſan Pacha, ſes exploits, des faits d'armes dignes d'être mis à côté de ce que l'hiſtoire a de plus brillant, ſon zèle pour le bien Public, les ſervices qu'il a rendu à l'Empire, ſa gloire, ſa célébrité, ſes ſentimens conſtans ſur-tout envers notre nation, auroient dû mettre ce grand homme à l'abri des injures d'un François. Achevons de parcourir ce dialogue.

Page 24. « — On impoſera de nouveaux » tributs. — Mais les Provinces ſont obérées, le pillage des Pachas, la vénalité » des places, la déſertion des gens riches » en ont fait aller tout l'argent à Conſ- » tantinople. — On dépouillera les riches. » — Mais l'or ſe cachera; & comme les » riches ſont auſſi les puiſſans, ils ne ſe » dépouilleront pas eux-mêmes ».

Ce court paragraphe contient trois erreurs. On ne leve point de nouveaux tributs en Turquie, l'impôt n'y eſt pas connu; les Provinces ne ſont point oberées; les Turcs ne déſertent jamais.

Ibidem, « Tout s'accorde (continue » M. de Volney) en dernier reſultat à » rendre plus ſenſible la foibleſſe de l'Em- » pire Turc, & plus inſtantes les induc- » tions de ſa ruine. Il eſt ſingulier qu'en » ce moment le préjugé en ſoit accrédité » dans tout l'Empire. Tous les Muſul- » mans ſont perſuadés que leur Puiſ- » ſance & leur Religion vont finir; ils » diſent que les temps ſont venus, qu'ils » doivent perdent leurs conquêtes & re- » tourner en Aſie, s'établir à Koni. Ces » Prophéties fondées ſur l'autorité de » Mahomet même, & de pluſieurs San- » tons, pouvoient donner lieu à pluſieurs » obſervations intéreſſantes à d'autres » égards. Mais pour ne point m'écarter » de mon ſujet, je me bornerai à re- » marquer qu'elles contribueront à l'é-

vénement,

» vènement, en y préparant les eſprits, » & en ôtant aux Peuples le courage de » réſiſter à ce qu'ils appellent *l'immuable* » *décret du ſort.* »

Il ſeroit intéreſſant de ſavoir où M. de Volney a trouvé ces Prophéties de Mahomet & des Santons, ſur la chûte de l'Empire Ottoman; il auroit bien dû citer ſes autorités. On n'a qu'à jetér un coup-d'œil ſur les Gazettes & les Papiers Publics de toute l'Europe, on verra ſi la manière dont les Turcs ſe préſentent à l'ennemi, annonce des gens abattus par la croyance à une fatalité inévitable, & qui n'ont plus *le courage de réſiſter à l'immuable décret du ſort.* Il eſt ſingulier que M. de Volney leur reproche de croire à ces rêveries, tandis que chez nous bien des gens croient encore à celles de Noſtradamus, & cherchent dans le cours des événemens de quoi juſtifier ſes prédictions; tandis qu'une foule de perſonnes des deux ſexes, de tous les âges & de tous les états, courent ſe faire tirer

les cartes chez de vieilles femmes, qui vivent de cet abſurde métier ; il eſt ſingulier, dis-je, qu'il ſaiſiſſe adroitement pour donner aux Turcs ce ridicule, l'inſtant où nous venons de voir l'Almanach de Liége, qui vaut deux ſols, vendu juſques à ſix francs, à cauſe des Prophéties qu'il renferme ; & tout Paris alarmé de la menace du coup de queue de la comète qui vient de paſſer & qui devoit vitrifier notre planète.

M. de Volney ſemble ici ſe radoucir. Après nous avoir aſſuré (*page* 10) « que » l'Empire Ottoman n'eſt plus qu'un » vain fantôme, & que ce coloſſe diſſous » dans tous ſes liens, n'attend plus qu'un » choc pour tomber en débris ».

Page 14. « Que les Ruſſes battront les » Turcs dans cette guerre comme ils les » ont battus dans la dernière ».

Page 22. « Qu'il eſt démontré que » l'Empire Turc n'a déſormais aucun de » ces moyens politiques qui aſſurent la » conſiſtance d'un Etat au-dedans, &

» ſa puiſſance au-dehors (*Page* 24.) que » tout s'accorde en dernier réſultat, à » rendre plus ſenſible la foibleſſe de l'Em» pire Turc, & plus inſtantes les induc» tions de ſa ruine ».

Il paroît vouloir raſſurer un peu les *Amateurs des Turcs*, & diminuer l'effroi que tous ces noirs pronoſtics doivent leur avoir cauſé.

Page 27. « Je ne prétends pas dire » cependant (dit-il) que la perte de » l'Empire Turc ſoit abſolument inévi» table, & qu'il fût moralement impoſ» ſible de la conjurer. Les grands États, » ſur-tout ceux qui ont de riches domai» nes, ſont rarement frappés de plaies » incurables ».

Il oublie ici que trois pages auparavant, il nous a affirmativement aſſuré que les Provinces Ottomanes ſont des pays ſauvages, dévaſtés, déſerts, ſans population, ſans culture, ſans arts & ſans commerce, & que de pareilles Provinces ne ſont certainement pas *de riches domaines*; n'importe,

il nous tranquilliſe un peu par ces paroles conſolantes ; mais, que dis-je ? ce calme paſſager n'eſt pas de longue durée, il nous alarme bientôt plus que jamais par ce qui ſuit.

« Mais, pour y porter remède, (ajoute-» t-il) il faut du temps & des lumières, &c. » C'eſt par le défaut de ces deux condi-» tions, c'eſt ſur-tout à raiſon de la ſe-» conde, c'eſt-à-dire, du défaut de lu-» mières de ceux qui gouvernent, que la » chûte de l'Empire me paroît aſſurée ; » & je la juge d'autant plus infaillible, » que ces cauſes ſont intimement liées à » ſa conſtitution, & qu'elle eſt une ſuite » néceſſaire du même mouvement qui a » élevé ſa grandeur. Donnons (dit-il) » quelque développement à cette idée ».

Je ſuis d'un ſentiment tout oppoſé à celui de M. de Volney ſur ce point, & je penſe au contraire que les cauſes qui paroiſſent menacer l'Empire Ottoman d'une décadence prochaine, étant inhérentes à ſa conſtitution, le même mou-

vement qui auroit entraîné ſa chûte, devroit néceſſairement opérer ſa réſurrection. Examinons le développement que M. de Volney donne à ſon idée. Il eſt trop long pour le tranſcrire en entier, donnons-en l'extrait.

Pages 26 & 27. « Il dit que les Chefs » des premières hordes Turques qui vinrent du Khoraſſan ſe tranſplanter dans » l'Aſie mineure, toujours entourés d'ennemis, pourſuivis par les uns, enviés » & tourmentés par les autres, étoient » forcés, pour la conſervation de leur » ſang & de leur vie, d'acquérir les talens » & les connoiſſances, les vertus, qui ſont » les vrais élémens du pouvoir, & de pratiquer dans toutes ſes parties la ſcience » des grands Politiques & des grands Capitaines; & que tels furent les douze » premiers Sultans qui ont régné depuis » Oſman I juſqu'à Soliman II, dont pas » un n'a été d'un caractère médiocre ».

Mais, comment M. de Volney qui, d'un côté, regarde la conſtitution Otto-

mane comme vicieuſe & deſtructive, & comme la ſource des malheurs de l'Empire Turc, attribue-t-il de l'autre ſon élévation & ſa grandeur au caractère & au génie de ſes douze premiers Princes, par leſquels cette même conſtitution a été formée ? N'eſt-ce pas une contradiction ? D'ailleurs, ſi une néceſſité abſolue a forcé les premiers Empereurs à acquérir les lumières & pratiquer les vertus qui ſont les baſes d'un bon Gouvernement, pourquoi la même néceſſité ne produiroit-elle pas aujourd'hui un effet ſemblable ? En fut-il jamais une plus impérieuſe que celle que cet Empire éprouve dans ce moment-ci ? Attaqué à la fois par deux Puiſſances formidables, qui manifeſtent le projet de le démembrer & de l'anéantir, eſt-il poſſible que ſon Souverain & ſes Miniſtres ne ſentent pas combien il eſt important de propager dans la nation les talens & lumières, & de la mettre au niveau de ſes ennemis ? Les demandes que le Divan a faites à la France d'un ſecours d'inſtruc-

tion, ne ſont-elles pas une preuve qu'il en a la conviction intime ? Eſt-il poſſible que le ſéjour de nos Officiers en Turquie ait été abſolument infructueux, & qu'il n'ait pas laiſſé chez les Turcs un germe de connoiſſances qu'un beſoin auſſi urgent peut faire fructifier ?

« Par une application inverſe (ajoute » M. de Volney), lorſque cet état de » choſes a ceſſé, lorſque l'Empire affermi » par ſa maſſe, n'a plus eu beſoin du » talent de ſes Chefs pour ſe ſoutenir, » ils ont dû ceſſer de les poſſéder & de » les acquérir ; & c'eſt ce que les faits » juſtifient. Depuis ce même Soliman II, » qui, par ſes Réglemens plus que par ſes » victoires, conſolida la puiſſance Tur- » que, à peine de dix-ſept Sultans que » l'on compte juſqu'à nos jours, en trou- » ve-t-on deux qui ne ſoient pas des » hommes médiocres, par oppoſition à » leurs ayeux ; l'Hiſtoire les montre tous » ou crapuleux & inſenſés, comme Amu-

» rat IV, ou amollis & puſillanimes, » comme Soliman III.

Mais, ſi malgré l'incapacité de dix-ſept Sultans conſécutifs, qui ont régné depuis Soliman II juſqu'aujourd'hui, l'Empire Ottoman s'eſt toujours ſoutenu par ſa propre maſſe; s'il eſt vrai que Soliman II a encore conſolidé ſa puiſſance plus par ſes ordonnances que par ſes conquêtes, il me ſemble qu'il faudroit conclure que ſa conſtitution n'eſt ni ſi vicieuſe ni ſi deſtructive, & n'y pas chercher les cauſes de la chûte dont on le croit menacé. Je ne vois entre les douze premiers Sultans & leurs dix-ſept Succeſſeurs, que la différence de l'homme éveillé à l'homme endormi. La néceſſité a tenu les uns dans une perpétuelle vigilance; les careſſes de la proſpérité ont aſſoupi les autres; les coups de l'adverſité peuvent réveiller ceux qui viendront après eux. Ils reconnoîtront la néceſſité d'une ſage & utile réforme; ils chercheront & trouveront les moyens de l'opérer; & comme il eſt infiniment plus

facile de reſtaurer que de créer, ils auront bien moins de peine à corriger les vices & détruire les abus qui pourroient ſaper les fondemens de l'énorme édifice de la puiſſance Ottomane, que les premiers Empereurs n'en ont eu à l'élever.

M. de Volney nous répète à-peu-près ici, en phraſes & en antithèſes, ce que Monteſquieu a dit ſur les cauſes de la grandeur & de la décadence des Romains. Il attribue les maux de l'Empire à la vie molle & efféminée des Sultans, qui eſt un obſtacle invincible à toutes les bonnes choſes. Il dit que l'eſpoir de changer la marche & les habitudes du Gouvernement Ottoman, eſt une chimère; que le Sultan ſeul pourroit réaliſer ce projet, s'il vouloit l'entreprendre lui-même; mais il faudroit pour cela, ajoute-t-il:

Page 31. « Que rentrant dans la car-» rière de ſes ayeux, il quittât le repos » du Serrail pour le tumulte des camps, » la ſécurité du Harem, pour les dangers » des batailles, les jouiſſances d'une vie

» tranquille pour les privations
» guerre, qu'il changeât en un mot
» ces habitudes pour en contracter
» posées. Or si les habitudes de la
» lesse sont si puissantes chez des pa
» liers isolés, que sera-ce chez de
» tans, en qui le penchant de la n
» est fortifié par tout ce qui les ent
» à qui les Visirs, les eunuques &
» femmes conseillent sans cesse le rep
» l'oisiveté, &c. »

Pourquoi ces femmes, ces eunuques, ces Visirs ne conseilleroient-ils pas plutôt au Sultan de défendre & de conserver son Empire & son Trône, auxquels tiennent leur existence & leur bonheur ?

M. de Volney croit-il que les premiers Sultans, auxquels il prodique ses éloges, n'avoient pas des Harems, des femmes, des eunuques, des Visirs, des favoris, quelquefois même sans mérite ? Ils ont bien su en sortir quand la nécessité a exigé qu'ils se missent à la tête de leurs armées. Quelle raison

y a-t-il pour que l'Empereur régnant, ou ſes ſucceſſeurs, n'en ſortent pas ? M. de Volney penſe-t-il auſſi que l'amour des plaiſirs ſoit toujours incompatible avec la valeur & le caractère ? La Fable que les Grecs nous ont donnée du mariage de Mars & de Vénus, a voulu nous faire entendre qu'ils peuvent très-bien s'allier, & que le laurier de l'un ne défend pas au myrthe de l'autre de croître à côté de lui. Qui a été plus débauché & meilleur Général qu'Alcibiade ? plus libertin, plus homme de guerre, plus homme d'Etat, que Céſar ? plus voluptueux, plus vaillant, plus habile que Mahomet ? Henri IV ne portoit-il pas aux pieds de Gabrielle les lauriers qu'il moiſſonnoit dans les plaines d'Ivry ? Les délices de la Cour de Verſailles ont-elles empêché les campagnes & les conquêtes de Louis XIV ? ont-elles empêché Louis XV de ſuivre la victoire qui l'appeloit aux champs de Fontenoi ? Ne venons-nous pas de voir nos jeunes Guerriers, vivant habituellement dans

Crimée & le Couban ne ſont plus en ſon pouvoir ; mais les Ruſſes n'ont point conquis ces deux Provinces par les armes, ne les ont point acquiſes par des traités ; on ſait comment ils les ont occupées. Les Turcs les redemandent ; c'eſt pour tâcher de les recouvrer, c'eſt pour rompre le projet qu'ils ont cru formé par la Cour de Ruſſie, de ſurprendre Okzacow & d'envahir toute la Beſſarabie ; c'eſt pour conſerver l'intégrité de leurs domaines, c'eſt pour éviter la ruine lente & graduelle dont l'Empire Grec a donné l'exemple, qu'ils ont pris la noble & généreuſe réſolution de déclarer la guerre. Il eſt poſſible, mais douteux, qu'ils ſoient battus ; M. de Volney regarde leur défaite comme infaillible ; le Rédacteur du Journal Anglois intitulé : *Univerſal regiſter*, ne penſe pas de même (1). Leurs ennemis ont des armées

(1) « Il n'eſt pas certain, dit-il, que les Turcs ayent » beaucoup de déſavantage dans la guerre qu'on vient » de leur déclarer. Par des nouvelles des frontières, on » a été informé de pluſieurs tentatives pour ſurprendre

plus exercées à l'art de la guerre, ils en ont de plus nombreuſes ; ils ont ſur eux

» les poſtes des Ottomans, qui ont toujours été ſi bien » ſur leurs gardes, que les troupes Impériales ont été » repouſſées par-tout. La diſcipline paroît totalement » changée dans l'armée Turque ; les ſentinelles gardent » leurs poſtes avec régularité, les grand'gardes & les » védettes ſont placées avec intelligence, & leurs pa- » trouilles ſe font avec autant d'ordre que celles des » armées Européennes. On ne peut plus compter ſur » l'enlévement de leurs fortereſſes par des coups de » main, comme les Ruſſes l'ont fait dans la dernière » guerre. Leur artillerie, qui avoit coutume d'être d'un » calibre énorme, & par conſéquent extrêmement dif- » ficile à ſervir & à tranſporter, eſt aujourd'hui dans » les mêmes proportions que celles de France & d'An- » gleterre. Leurs plus gros canons, excepté ceux qui » ſont placés ſur les remparts, ne ſont pas au-deſſus de » 48 livres de balle. Les obuſiers, qui n'ont été connus » autrefois des troupes de Mahomet, que par le dé- » ſordre qu'ils faiſoient dans leurs armées, ſont à pré- » ſent d'un uſage commun parmi eux, ainſi que les » mortiers, dont ils n'avoient aucune connoiſſance avant » la dernière guerre avec les Ruſſes ».

» On doit ajouter que les Turcs *ſe ſont rendus ſi* » *familiers* dans la ſcience du génie militaire, qu'ils ne » craignent plus les mines ; ils ſont, au contraire, de- » venus d'excellens mineurs ; ils en ont donné une » preuve récente dans un de leurs ouvrages avancés ſur

l'avantage de ſe battre ſur leur propre terrein, d'en mieux connoître la topo-

» la gauche de Gradiſca, dont l'ennemi avoit tâché de » ſe rendre maître en minant; les Ingénieurs Turcs ayant » découvert une galerie qui s'approchoit de cet ou- » vrage, la détruiſirent, ainſi que tous les Travailleurs, » au moyen d'une contre-mine. Le développement de » leurs connoiſſances dans la partie du génie & de » l'artillerie, eſt une circonſtance qui peut donc » rendre très-efficaces les opérations de leur armée, » mettre leurs garniſons en ſûreté; &, s'ils ont con- » ſervé la célérité & la chaleur dans les combats de » près, qui diſtinguoient jadis les troupes Ottomanes, » elles peuvent devenir très-redoutables aux fortereſſes » impériales ſituées près des frontières ».

» Comme le théâtre de la guerre entre les Turcs & » les deux armées Impériales alliées ſera ſouvent dans » des pays découverts, les premiers auront de l'avan- » tage dans les combats qui ſeront livrés en raſe cam- » pagne, attendu que leur nombreuſe & excellente » cavalerie paſſe pour charger avec plus d'impétuoſité » que celle d'aucun peuple du monde; on peut bien » penſer que les armées Impériales, de leur côté, oppo- » ſeront de la cavalerie à celle des Turcs, mais elle ſera » toujours inférieure en nombre. Les armées alliées » ſeront donc ſans ceſſe harcelées dans leur marche par » les détachemens de la cavalerie Turque, qui vien- » dront voltiger ſur leurs flancs, attaquer leurs gardes » avancées & enlever leurs bagages; elles ſeront égale-

graphie,

graphie, de pouvoir s'approviſionner avec plus de facilité. Quand même le ſort des

---

» ment inquiétées dans leurs quartiers, & obligées de » garder leurs poſtes dans une alarme perpétuelle. C'eſt » l'opinion des Militaires les plus expérimentés de cette » ville ».

» La diſcipline de l'infanterie Turque *eſt auſſi portée* » *à un degré de perfection étonnant.* Les corps ſont » diviſés dans le même ordre que nos troupes; elles » ſont exercées par bataillons, par diviſions & par » pelotons, & leurs manœuvres ſont réduites à la plus » grande ſimplicité, & exécutées avec toute l'exacti- » tude poſſible. L'uſage de la bayonnette que les Turcs » avoient en averſion, eſt actuellement adopté parmi » eux; un détachement de Turcs Croates vient d'en » donner une preuve frappante. Ils avoient formé une » embuſcade pour arrêter un corps d'Impériaux qui » s'avançoit dans le deſſein de ſurprendre un petit poſte » ſur la Save; les Croates laiſſèrent approcher les enne- » mis ſans faire feu, mais quand ils furent très-près, ils » firent une décharge générale ſur eux, & ſortant de » l'endroit où ils étoient cachés, tombèrent deſſus la » bayonnette au bout du fuſil, & les défirent entière- » ment ſans tirer un ſeul coup-de plus, ni ſe ſervir de » leur cimeterre ».

» On n'a jamais douté du courage des troupes Otto- » manes, & on ne peut attribuer les pertes qu'elles ont » faites dans la dernière guerre, qu'à leur manque de » diſcipline & à leur ignorance dans l'art militaire; mais

combats leur ſeroit contraire, ils peuvent éprouver de grands revers ſans arriver pour cela au période de leur entière deſtruction. Ils peuvent même profiter de leurs défaites pour apprendre à vaincre; c'eſt en battant les Ruſſes, que les Suédois leur ont enſeigné l'art de la guerre. Les Ruſſes l'enſeigneront peut-être aux Turcs; & ſi jamais ceux-ci parviennent au même degré d'habileté dans la tactique, il leur reſtera toujours ſur leurs ennemis la ſupériorité de puiſſance, parce qu'ils auront toujours plus d'hommes & plus d'argent que n'en pourront jamais réunir les deux Empires alliés.

» ces défauts n'exiſtant plus, il eſt certain que ſi la » guerre continue entre les deux Cours Impériales & la » Porte, ce ſera avec une horrible effuſion de ſang hu- » main. Les eſcarmouches qui ont déjà eu lieu, ont » offert des ſcènes de carnage preſqu'incroyables, aucun » des partis ne voulant donner quartier à l'autre ».

» Il y a eu quelques avantages remportés ſur les » Turcs; mais ils ſont plutôt de nature à perpétuer les » malheurs de la guerre en irritant leurs diſpoſitions » féroces, qu'ils ne peuvent tendre à la terminer ».

Quoi qu'en puiſſe dire M. de Volney, l'Empire Ottoman a en lui tous les moyens qui doivent lui aſſurer une grande maſſe de puiſſance : il a de grandes reſſources ; une meilleure adminiſtration les rendroit immenſes ; il ne faut qu'un grand homme pour les développer & les faire ſentir à ſes voiſins. M. de Volney a-t-il parlé de la nature, que pour réaliſer ſa prophétie, elle ne fera jamais renaître ce grand homme chez les Ottomans ?

Page 34. « Il n'y a pas encore un ſiècle » révolu, dit M. de Volney, que le nom » des Ruſſes étoit preſque inconnu parmi » nous. L'on ſavoit, par les récits vagues » de quelques Voyageurs, qu'au-delà des » limites de la Pologne, dans les forêts » & les glaces du Nord, exiſtoit un » vaſte Empire dont le ſiége étoit à » Moſcou ».

Les Suédois, les Danois, les villes Anſéatiques, avoient déjà un grand commerce en Ruſſie dès le commencement

» moud énervoit les Janissaires qu'il craignoit, en les dispersant dans tout l'Empire, & faisant noyer leur élite ».

Sultan Mahmoud ne fit point noyer l'élite des Janissaires ; mais se défit des Soldats, & sur-tout des Officiers les plus rebelles & les plus mutins.

Ibidem. « Au commencement du siècle, » les Russes n'avoient pour toute marine, » que des chaloupes sur leurs lacs ; maintenant ils ont des vaisseaux de tout rang » sur toutes leurs mers : les Turcs restés » au même point qu'il y a cent ans, savent » encore à peine se servir de la boussole ».

Si M. de Volney étoit allé à Constantinople, il y auroit vu un grand nombre de vaisseaux de guerre très-beaux, très-bien construits ; parfaitement gréés ; il sauroit que le Capitan Pacha actuel, bien loin de laisser la marine Ottomane au même point où elle étoit il y a cent ans, a tellement perfectionné la construction navale, qu'il l'a rapprochée de celle des autres nations. C'est comme cela qu'on

juge quand on n'a pas vu, & que l'on écrit ſur parole.

Page 39. « La Turquie n'a encore rien » perdu en apparence ; mais peut-on » compter pour de vraies poſſeſſions, » l'Egypte, le pays de Bagdad, la Mol- » davie, la Grèce, & tant de diſtricts ſou- » mis à des rebelles ».

Le Hoſpodar de Moldavie, Mavroïeni, qui a ſollicité & obtenu la faveur inſigne, pour un ſujet non Mahométan, de lever un corps de dix mille hommes pour le ſervice du Sultan, & qui commande actuellement ce corps, doit des remerciemens à M. de Volney, de lui avoir donné la qualification de rebelle à ſon Souverain. La Province de Bagdad a été ſucceſſivement gouvernée par deux Pachas mutins ; elle eſt depuis long-temps ſoumiſe, & donne très-exactement ſes redevances & ſes ſubſides. Les Beys d'Egypte ont voulu ſe ſouſtraire à l'obéiſſance ; le Capitan Pacha les a châtiés, a forcé les deux Chefs de s'enfuir dans la haute Egypte ; & les

contributions conſidérables qu'il a exigées de la Province, au rapport même de M. de Volney, prouvent que l'Empereur ſe permet encore quelques légers actes d'autorité dans cette importante poſſeſſion. Il n'y a eu depuis très-long-temps en Grèce, d'autre révolte que celle du Pacha de Scutari; un ſeul anathême publié par le Sultan contre tout Muſulman qui lui demeureroit attaché, a cauſé l'entière défection de ſon parti. Les derniers avis portent qu'il s'eſt retranché dans un village avec le peu de monde qui lui reſte; qu'on ſe préparoit à l'y forcer, & que l'on attendoit inceſſamment la nouvelle de ſon entière deſtruction. D'ailleurs, la révolte des Provinces trop éloignées du foyer du pouvoir, eſt un des inconvéniens attachés à la trop grande étendue d'un Empire auſſi vaſte que la Turquie. L'Empire Romain même l'a éprouvé; ſes Empereurs paſſoient leur vie à voyager pour aller appaiſer les troubles qui s'élevoient dans les Provinces.

Page 41. M. de Volney fait ici un parallèle éloquent des privations des Ruſſes avec les jouiſſances des Turcs, qu'il préſente comme l'objet de la cupidité de leurs ennemis, & le véritable aiguillon qui les anime à la conquête.

« Aujourd'hui, dit-il, que l'équilibre » s'eſt établi de ce côté (du Nord), & que » la Ruſſie y voit des obſtacles d'agran- » diſſement, elle revient vers un Empire » barbare, avec tous les moyens des Em- » pires policés; & elle a droit de s'en pro- » mettre des ſuccès d'autant plus grands, » que par cette dérivation, elle a repris » la vraie route où l'appelloit la nature, » & que lui ont tracé dès long-temps ſes » préjugés & ſes habitudes ».

On va voir avec ſurpriſe toutes les privations du côté de l'Empire policé, & toutes les jouiſſances du côté de l'Empire barbare. Examinons ſi le parallèle eſt exact.

Ibidem. « Dans l'un, dit-il, c'eſt du » goudron, du caviar, du poiſſon ſalé & » fumé, de la biere, des boiſſons de lait

de la plus grande importance, dont M. de Volney ne parle pas. L'induſtrie s'y perfectionne tous les jours; on y voit des manufactures bien montées, de velours unis, rayés & à deſſins, de peluches de ſoie, de damas, de moires, de droguets, de taffetas, de bas, de mouchoirs, de galons de dentelles, de rubans, de ſoie, d'or & d'argent, de ſuperbes tapiſſeries & tapis de ſoie & de laine, de draps fins, communs & groſſiers, de toiles de toute eſpèce. L'on ne peut pas dire que le ciel de Ruſſie ſoit par-tout également rigoureux & ſa terre par-tout également dure & rebelle; les Provinces méridionales de l'Empire ſont fertiles, & leur climat beau & tempéré. D'ailleurs, ſi la beauté du climat & les jouiſſances de l'Empire Ottoman ſont aſſez attrayantes pour armer la cupidité des Ruſſes, & les porter à une formidable attaque, ne le ſont-elles pas aſſez pour porter les Turcs, qui en connoiſſent le prix, à une vigoureuſe dé-

ſenſe ? Si les uns ont un deſir ardent de les acquérir, les autres ont le plus grand intérêt à les conſerver.

Page 42. « Quels avantages d'une » part ! (s'écrie M. de Volney) de l'au- » tre, quelles privations ! & quels mo- » biles puiſſans pour la cupidité armée, » que cette foule de jouiſſances offertes » à tous les ſens ! En vain une morale » miſanthropique s'eſt efforcée d'en » rompre le charme : les jouiſſances des » ſens ont gouverné & gouverneront » toujours les hommes. C'eſt pour les » vins de l'Italie que les Gaulois fran- » chirent trois fois les Alpes ; c'eſt pour » la table des Romains que les Barba- » res accoururent du Nord ; c'eſt pour » les vêtemens de ſoie & les femmes des » Grecs, que les Arabes ſortirent de » leurs déſerts. Et n'eſt-ce pas pour le » poivre & le café que les Européens » traverſent l'Océan & ſe font des guer- » res ſanglantes ? Ce ſera pour tous ces

» objets réunis que les Ruſſes envahi-
» ront l'Aſie ».

M. de Volney prétend-il mettre les privations des Ruſſes au pair de celles des Gaulois, des Goths, des Vandales, des Huns, & des autres Barbares qui ont envahi l'Europe ? C'eſt une comparaiſon offenſante pour un *Empire policé*. Croit-il que l'appas des jouiſſances matérielles ait toujours été l'unique aiguillon des peuples conquérans ? que l'amour du vin, des tables, des femmes & des vêtemens, ait été l'unique objet de toutes les invaſions ? Des motifs plus nobles & plus élevés, l'amour de la gloire & de la domination, ne peuvent-ils pas leur avoir donné la ſoif des conquêtes ? Etoit-ce pour ſe procurer des jouiſſances que les Romains conquéroient les déſerts des Gaules, les forêts de la Germanie & les marais Belgiques ? Etoit-ce l'amorce des plaiſirs des ſens qui les portoit à aller attaquer les Cimbres &

les Teutons ? Tout le monde ne sait-il pas que le fanatisme du peuple Arabe & l'ambition de ses Khalifes, les a rendus conquérans ? Le desir d'étendre leur domination a animé les Chefs ; celui de propager l'Islamisme a été le mobile de la multitude. Et quoiqu'il soit fort agréable de pouvoir mettre du poivre sur les huitres & dans les ragoûts, & de pouvoir prendre du café pour aider l'estomac à digérer un ample repas, j'ai peine à croire avec M. de Volney, que ces deux petites douceurs soient le seul objet des guerres sanglantes que se font les Européens ; je pense que le desir de conserver leurs colonies, de protéger leur navigation & d'étendre leur commerce, y entre pour quelque chose. Voyons d'ailleurs, quelles sont les jouissances des Turcs, qui peuvent manquer aux Russes.

Ibidem. « Que l'on juge (ajoute M. » de Volney) de la sensation qu'ont dû » éprouver, dans la dernière guerre, les

» armées Ruſſes, tranſportées dans la » Moldavie, l'Archipel & la Grèce ».

Oui, dans ces pays qu'il nous a peints, peu de pages auparavant, comme ſauvages, ravagés & déſerts.

Page 43. « Quel raviſſement pour » leurs Officiers & leurs ſoldats de boire » les vins de Ténédos, de Chio, de » Morée » ! Mais ils en boivent chez eux tant qu'ils veulent, & la plus grande partie des vins Grecs eſt tranſportée en Ruſſie. « De piller ſur les champs » de bataille & dans les camps forcés » des taffetans de ſoie, brodés d'argent » & d'or, des châles de kachemire, » des ceintures de mouſſelines, des poi- » gnards damaſquinés, des peliſſes & des » pipes ».

Mais leurs manufactures leurs donnent des habits de ſoie & des broderies plus riches & de meilleur goût que celles de Conſtantinople. Ils ſont plus voiſins que les Turcs des châles de kachemire, & plus à portée de s'en procurer. C'eſt de chez

chez eux-mêmes que les Turcs tirent leurs pelisses, & l'Angleterre & la France leur fournissent des épées d'acier infiniment plus belles que les poignards damasquinées de Turquie. D'ailleurs, ces attraits peuvent tenter tout au plus les Généraux & les Officiers, car les malheureux soldats, qui sont l'ordre le plus nombreux, ne sont pas susceptibles de cette cupidité, ne peuvent pas être animés par le même motif, parce qu'ils seroient forcés de se faire tuer dans un pays où l'on ne boiroit que de l'eau, tout comme dans celui où l'on boit les meilleurs vins de la Grèce, & qu'ils pilleroient tous les caffetans de l'Empire Ottoman, qu'ils ne seroient jamais vêtus que de leur grossier uniforme.

M. de Volney donne enfin aux Russes des sentimens plus nobles & plus élevés.

Page 44. « Et quel projet, en effet, » (dit-il) plus capable d'enflammer l'i- » magination, que celui de reconquérir

» la Grèce & l'Aſie, de chaſſer de ces » belles contrées des Barbares conqué- » rans, d'indignes maîtres ! d'établir » le ſiége d'un Empire nouveau dans le » plus heureux ſite de la terre! de compter » parmi ſes domaines les pays les plus » célèbres, & de règner, à la fois, ſur » Byzance & ſur Babylone, ſur Athè- » nes & ſur Ecbatanes, ſur Jeruſalem, » & ſur Tyr & Palmyre » !

La marche rapide que M. de Volney fait faire aux Ruſſes dans ce paragraphe, me fait reſſouvenir d'une anecdote du Cardinal de Richelieu. Ce Miniſtre montroit un jour à un Officier Général le plan de campagne d'une expédition qu'il vouloit lui confier; il lui indiquoit avec le doigt ſur la carte, les places qu'il falloit prendre. « Nous prendrons, lui » diſoit-il, cette ville, puis celle-ci, » puis celle-là, puis cette autre. » » Tout ira bien, lui répondit l'Officier- » Général, ſi nous prenons ſur le terrein, » les villes auſſi facilement que votre

» Eminence les prend ſur la carte avec » le bout du doigt ».

Ibidem. » Quelle plus noble ambition » que celle d'affranchir des peuples nom- » breux du joug du fanatiſme & de la » tyrannie ! de rappeler les Sciences & » les Arts dans leur ſerre natale ! d'ou- » vrir une nouvelle carrière à la légiſla- » tion, au commerce, à l'induſtrie ! & » d'effacer, s'il eſt poſſible, la gloire de » l'ancien Orient, par la gloire de l'O- » rient reſſuſcité ! & peut-être n'eſt-ce » pas ſuppoſer des vues étrangères au » Gouvernement Ruſſe ? Plus on rap- » proche les faits & les circonſtances, » plus l'on apperçoit les traces d'un plan » formé avec réflexion & ſuivi avec conſ- » tance, ſur-tout depuis la dernière » guerre. »

Perſonne ne peut douter du projet que la Ruſſie a formé de chaſſer les Turcs de l'Europe ; elle l'a trop bien manifeſté. Mais doit-on en regarder l'exécution comme prochaine & aſſurée ?

Page 45. « D'abord (dit M. de Vol-» ney) on a demandé la mer Noire, » puis l'entrée de la Méditerranée ».

La guerre actuelle & la ſupériorité des forces navales des Ottomans, interdit l'un & l'autre.

« L'on a exigé l'abandon des Tar-» tares ».

La Porte vient de leur rendre ouvertement toute ſa protection, & ils ſe ſont de nouveau réunis à elle.

« L'on s'eſt emparé de la Crimée ».

Pourra-t-on la conſerver ? Il faut ſavoir quel ſera le réſultat de l'expédition du Capitan Pacha.

« L'on protége aujourd'hui les Géor-» giens & les Moldaves ; le premier » traité les ſouſtraira à la Porte ».

J'ignore ce que font dans ce moment-ci les Géorgiens, mais je vois les Moldaves armés, marcher contre les Ruſſes ſous les ordres de leur Hoſpodar, & c'eſt le ſort douteux de la guerre, qui

déterminera les conditions du traité de paix, qui leur ſeront relatives.

» L'on attire des Grecs à Pétersbourg, » & on leur fonde des collèges : on im- » poſe des noms Grecs aux enfans du » grand Duc, nés tous depuis la guerre ; » on leur enſeigne la langue grecque ».

Malgré toutes ces careſſes, on voit les Grecs aller en foule s'établir dans les Etats de l'Empereur, & très-peu paſſer en Ruſſie : on voit ce que ſont les Moldaves ; eſt-on bien aſſuré que leur exemple ne ſera pas ſuivi ? eſt-on bien aſſuré que le Gouvernement Ottoman, éclairé par l'expérience, ne donnera pas des encouragemens à ſes ſujets chrétiens, & n'en tirera pas meilleur parti qu'il n'a fait juſqu'aujourd'hui ? eſt-on bien aſſuré que les Grecs de Morée oublieront les procédés qui ont été la récompenſe & de leur ſoulèvement & de leurs ſervices dans la dernière guerre ? que les Grecs Albanois oublieront la manière dont on les a ſacrifiés à Négrepont ? que les Inſulaires

oublieront ce qu'ils ont éprouvé pendant le séjour de la flotte Russe dans l'Archipel ? est-on bien assuré enfin que les Grecs ne craignent pas, en devenant sujets de la Russie, de se voir imposer le joug commun de l'esclavage, de devenir serfs comme les autres peuples de ce vaste Empire, & de perdre sous la domination de ces nouveaux maîtres, la liberté que les Turcs leur ont conservée en les conquérant ?

« L'Impératrice fait des traités avec » l'Empereur ».

Il faut en attendre l'effet avant de prononcer.

« Un voyage jusqu'à la mer Noire ».

On n'en a vu jusqu'ici d'autre résultat qu'une énorme dépense.

« L'on grave sur un arc à Cherson, » *c'est ici le chemin qui conduit à Byzance* ».

C'est peut-être une jactance prématurée.

Ibidem. « Oui, tout annonce (pour-

» ſuit M. de Volney) le projet formé » de marcher à la Capitale, & tout pré- » ſage une heureuſe iſſue à ce projet : » tout, dans la balance des intérêts & » des moyens, eſt à l'avantage des Ruſ- » ſes contre les Turcs, &c. On ſuppoſe » à la Turquie des armées de trois & » quatre cens mille hommes ; mais d'a- » bord ces aſſertions populaires ſe ſou- » tiennent mal ; témoins ces corps de » cent & cent ſoixante mille hommes, » que les gazettes, pendant tout le cours » de novembre, ont établis ſur le Da- » nube & près d'Okzakour, & qui ſe » ſont trouvés être de dix à douze » mille ».

Des gens qui ont intérêt d'être bien inſtruits, pourroient prouver à M. de Volney, par les avis les plus récens & les plus certains, que les différens corps d'armée que la Porte a actuellement dans ſes Etats d'Europe, forment un total de quatre cens mille hommes.

Page 46. « D'ailleurs (ajoute-t-il),

» quelle force réelle auroient même » cinq cens mille hommes, ſi cette mul- » titude eſt mal armée, & fait la guerre » ſans art, ſans ordre & ſans diſcipline ? » Nous croirions-nous bien en ſûreté » ſi, à cent mille ſoldats de l'Empereur, » nous oppoſions un demi-million de » payſans & d'artiſans enrôlés à la hâte ? » Tels ſont cependant les ſoldats » Turcs ».

Les Turcs ſe ſont montrés, à l'ouverture de la campagne, de manière à faire croire qu'ils ont fait quelques progrès dans l'art militaire, & quelques réformes dans leur tactique & leur diſcipline; je ne puis que renvoyer M. de Volney à la gazette Angloiſe dont je viens de donner l'extrait; la campagne n'eſt pas encore aſſez avancée pour que l'on puiſſe prononcer avec autant d'aſſurance, & tout jugement rendu à préſent me ſemble précipité. J'ai déjà dit dans mon obſervation ſur le paſſage de la *page* 14, qui a trait à la compoſition

des armées Turques, qu'elles ſont formées, comme par-tout, de payſans, d'artiſans, de vagabonds, dont l'occaſion, l'exemple & le courage font des ſoldats. Combien de fois n'avons-nous pas vu des corps de milices toutes neuves, faire des prodiges & acquérir la plus grande gloire dans leurs coups d'eſſai ?

Ibidem « La Ruſſie, au contraire, a, » dans le moindre calcul, cent ſoixante » mille hommes de troupes régulières, » égales à celles de Pruſſe, & au moins » cent mille hommes de troupes lé- » gères ».

L'Etat connu des forces de la Ruſſie monte beaucoup plus haut. Mais je crois qu'il faut être profondément verſé dans l'art militaire pour décider ſi les troupes de cette puiſſance ſont égales à celles de Pruſſe, s'il n'y a entre elles aucune nuance, ou pour déterminer celle qui peut les diſtinguer.

Page 47 « La plupart des ſoldats

» Turcs n'ont jamais vu le feu ; le » grand nombre des ſoldats Ruſſes a fait » pluſieurs campagnes ».

Si les Ruſſes qui ont ſervi dans la dernière guerre ſont vivans, je ne vois pas de raiſon pour que les Turcs ſoient morts.

» L'Infanterie Turque eſt abſolument » nulle ; l'Infanterie Ruſſe eſt la première » de l'Europe ».

Peut-on avec impartialité mettre ſans rémiſſion au néant l'Infanterie d'une Nation qui a conquis depuis Babylone juſques à Belgrade, depuis Chozim juſques à Baſſora, & depuis Perſcop juſques à Babelmandel ? Je laiſſe aux Officiers François le ſoin de diſputer à M. de Volney la prééminence qu'il aſſigne à l'infanterie Ruſſe ſur toutes celles de l'Europe.

Ibibem. « La cavalerie Turque eſt ex- » cellente ; mais ſeulement pour l'eſcar- » mouche ; la cavalerie Ruſſe, par ſa tac- » tique, conſerve la ſupériorité ».

L'expérience a prouvé le contraire, & dans la dernière guerre même, où les Turcs ont éprouvé tant de revers, les combats de cavalerie ont toujours été à leur avantage.

Ibidem. « Les Turcs ont une attaque » impétueuſe ; mais une fois rebutés, ils » ne ſe rallient plus. Les Ruſſes ont la » défenſe la plus opiniâtre, & conſervent » leur ordre même dans leur défaite ».

Il n'y a qu'à lire l'Hiſtoire Ottomane pour voir s'il eſt vrai que les Turcs ne ſe rallient jamais.

Ibidem. « Le ſoldat Turc eſt fanatique ; » mais le Ruſſe l'eſt auſſi ».

Le ſoldat Turc eſt fanatique, parce qu'il eſt libre, & qu'il a une liberté & une volonté bien prononcées. Le ſoldat Ruſſe eſt un être paſſif né ſerf, dévoué au malheur, égalant en valeur le Turc, parce que ſon reſpect, ſon obéiſſance aveugle à la volonté du Souverain, équivalent au fanatiſme religieux de l'autre, recevant ſans murmure les coups quand on

lui en donne, ſans murmure ſe paſſant de pain quand on ne lui en donne pas, & ne reculant jamais dans les combats, parce qu'il eſt aſſuré que s'il tentoit de ſe dérober par la fuite au feu ou au fer de l'ennemi, il iroit expirer ſous la verge de la diſcipline.

Ibidem. « L'Officier Ruſſe eſt médiocre ; » mais l'Officier Turc eſt entièrement nul ».

Quand M. de Volney regarde comme nuls les Officiers des troupes Ottomanes, deſquelles il a prononcé la nullité, il eſt d'accord avec lui-même ; mais quand il déclare médiocres les Officiers des troupes Ruſſes, qu'il a décidé être les meilleures de l'Europe, il me ſemble que ſon raiſonnement n'eſt point conſéquent, parce que les Officiers ſont l'ame d'une troupe. Il ſait bien d'ailleurs que la plûpart des Officiers de l'armée Ruſſe ſont Allemands, & que les Officiers Allemands n'ont pas cette réputation de médiocrité.

Ibidem. « Le Grand-Viſir, Général » actuel, ci-devant Marchand de riz en

» Egypte, élevé par le crédit du Capitan » Pacha, n'a jamais conduit d'armée; la » plûpart des Généraux Ruſſes ont gagné » des batailles ».

On ignore l'origine du Grand-Viſir; mais quand même elle ſeroit prouvée, un Marchand de riz, s'il a du mérite & des talens militaires, ne vaut-il pas mieux qu'un Général qui n'en a pas? & ne doit-on pas rendre hommage au choix que ſon maître a fait de lui? Une foule d'idées ſe préſentent ici ſur l'abus déſaſtreux pour les peuples, des grandes places arrachées par le préjugé de la naiſſance, ou l'effort de la cabale ou de l'intrigue. Haïvas Mehemet Pacha, qui avoit paſſé toute ſa vie dans les douanes de Turquie, devenu Grand-Viſir & Généraliſſime, battit le Général Wallis à Groſca, prit Belgrade, & fit avec les deux Empires alliés comme aujourd'hui, une paix glorieuſe, dans laquelle les avantages des Ruſſes furent compenſés par les pertes des Autrichiens.

Ibidem. « En marine, les Turcs ont

» l'avantage du nombre ſur la mer Noire ; » mais quoique les Ruſſes ſoient de foi- » bles marins, ils ont un avantage im- » menſe par l'art ».

La marine des Turcs, non-ſeulement dans la mer Noire, mais priſe en maſſe, eſt ſupérieure en nombre ; pour pouvoir bien juger de la ſupériorité des Ruſſes ſur les Turcs, dans l'art de la navigation & de la tactique navale, il auroit fallu qu'à Tchechemé, dans la ſeule occaſion où les flottes des deux nations aient été aux priſes, les Ruſſes n'euſſent pas eu le ſecours des lumières des Anglois.

Page 48. « La Turquie ne ſoutiendra » la guerre qu'en épuiſant ſes Provinces » d'hommes & d'argent. L'Impératrice, » après l'avoir faite cinq années, a aboli » à la paix un grand nombre d'anciens » impôts ».

Mais je demanderai à M. de Volney, s'il y a quelque nation au monde qui ait le ſecret de faire la guerre ſans qu'il lui en coûte des hommes & de l'argent ? Et

s'il penſe que la Ruſſie la fera gratis ? L'Impératrice a perdu beaucoup des uns & dépenſé beaucoup de l'autre dans la dernière guerre. A l'ouverture de la première campagne de celle-ci, les gazettes retentiſſent déjà des emprunts qu'elle négocie auprès des Républiques pécunieuſes. L'Empire Ottoman n'emprunte jamais ni au-dehors, ni au-dedans ; il n'y a jamais d'effets publics ſur la place, & l'impôt n'y eſt pas connu. Le Sultan ne donne le nom d'emprunt qu'à l'application qu'il fait quelquefois des deniers de la Mecque aux beſoins de l'Etat, quand la néceſſité l'exige.

Ibidem. « Le Divan n'a que de la préſomption & de la morgue. Depuis vingt » ans, le cabinet de Saint-Pétersbourg » paſſe pour un des plus déliés de l'Eu» rope ».

C'eſt ordinairement dans les actes publics qu'éclatent la préſomption & la morgue des Cours : les manifeſtes que la

Porte a publiés à l'ouverture de la dernière guerre & de la guerre actuelle, ſont conçus dans des termes de ſageſſe, de modeſtie, de modération & de dignité, auxquels M. de Volney lui-même accorderoit peut-être ſes éloges, s'il prenoit la peine de les lire; & l'on ne peut certainement à cet égard faire aucun reproche juſte au Miniſtère Ottoman.

Ibidem. « Enfin, les Ruſſes font la » guerre pour acquerir, les Turcs pour » ne pas perdre : ſi ceux-ci ſont vain- » queurs, ils n'iront pas à Moſcou : ſi » ceux-là gagnent deux batailles, ils iront » à Conſtantinople, & les Turcs ſeront » chaſſés d'Europe ».

Mais M. de Volney penſe-t-il que les Turcs fuſſent fâchés de ravoir la Crimée & le Couban ? de recouvrer ce qu'ils ont poſſédé autrefois dans la Tranſilvanie & la Hongrie ? & même, ſi le ſort des armes les favoriſoit, d'acquerir de nouveaux domaines ? Qui lui a dit que, s'ils étoient vainqueurs

vainqueurs, ils n'iroient point à préſent à Moſcou, comme ils ſont allés à Vienne dans le ſiècle paſſé !

Ibidem. « A ces idées de la puiſſance » de la Ruſſie (s'objecte à lui même M. » de Volney), l'on oppoſe que ſon » Gouvernement deſpotique, comme » celui des Turcs, eſt encore mal af- » fermi; que le peuple toujours ſerf, » reſte engourdi dans une barbarie pro- » fonde; que dans les claſſes libres, il » y a peu de lumières & point de mo- » ralité; que, malgré les ſoins que » l'Impératrice s'eſt donné pour la » confection d'un code, pour la réforme » des loix, pour l'adminiſtration de la » juſtice, pour l'éducation & l'inſtitu- » tion publiques; que, malgré ces ſoins, » dis-je, la civiliſation eſt peu avancée; » que la Nation même ſe refuſe à y faire » des progrès, & que l'on ne peut at- » tendre d'un tel pays ni énergie réelle, » ni conſtance dans l'entrepriſe dont il » s'agit, &c. »

Le Gouvernement de Ruſſie eſt deſpotique, mais non comme celui de Turquie, il l'eſt bien davantage.

La Nation Ottomane eſt gouvernée par un code de loix théocratiques, appelé *Multéka*, ouvrage des Docteurs du premier ſiècle du mahométiſme, fondé ſur les préceptes du Coran & ſur les loix orales du Prophète, ſur ſes conſeils, ſur ſes pratiques, ſur les opinions & les déciſions de ſes principaux diſciples, & de ſes premiers Khalifes, ſucceſſeurs à ſa puiſſance ſpirituelle & temporelle. Ce code eſt un recueil général de toutes les loix religieuſes, civiles, criminelles, politiques & militaires. Toutes ces loix également reſpectées, comme théocratiques & canoniques, ſont par-là immuables, irrévocables, & par conſéquent au-deſſus de l'autorité du deſpote lui-même. Le Sultan en ſa qualité de Khalife & d'Iman ſuprême, eſt cenſé le dépoſitaire & le premier exécuteur de ces loix ſacrées; elles ne ſont miſes en ac-

tion qu'en ſon nom & ſous ſon autorité par ſes vicaires & ſes repréſentans. Les premiers & les principaux de ſes vicaires ſont d'un côté pour l'autorité ſacerdotale, le Mulphti, Chef à la fois des Miniſtres de la loi, de la religion & de la juſtice; & de l'autre, pour l'autorité temporelle, le Grand-Viſir, qui eſt à la tête de toute l'Adminiſtration politique. L'un & l'autre de ces vicaires ont toujours en main, pour timon & pour bouſſole, la loi ſacrée; il ne leur eſt pas permis de s'en écarter, non plus qu'au Sultan lui-même. Le deſpotiſme du ſouverain n'a de reſſort que ſur les matières omiſes dans ce code ſacré, ou ſur celles relativement auxquelles ce même code lui donne droit de prononcer, non pas ſuivant ſa volonté & ſon caprice, mais ſuivant les temps, les circonſtances & l'exigence publique de l'intérêt de l'Etat & de la gloire de la religion. Ses prononcés ſur ces ſeules matières, ſes *Khatti Chérifs*, ſes *Canoun Namés*, en

forme d'Edits, d'Arrêts, d'Ordonnances, de Réglemens, font cette partie des loix humaines, ſuſceptibles de changemens & même d'abolition; ces loix qui n'ont ainſi de force & de vigueur, qu'autant qu'il plaît à lui & à ſes ſucceſſeurs, de les maintenir & de les reſpecter; ſeule partie ſur laquelle roule l'autorité deſpotique. On peut conſulter ſur tous ces points l'ouvrage de M. le Chevalier M. d'Ohſon, qui ne laiſſe plus rien à dire à perſonne ſur cette matière.

Voilà le Gouvernement Ottoman tel qu'il eſt ſuivant ſes conſtitutions fondamentales, qui n'offrent nullement le tableau de ce pouvoir énorme & ſans limites, de cet arbitraire abſolu & ſans bornes, que préſente le Gouvernement de Ruſſie, où l'autorité ſuprême & abſolue réſide dans la perſonne du Souverain, où les loix ne peuvent avoir la même force parce qu'il n'y eſt point ſoumis lui-même, & que ſa volonté peut les abroger, où enfin par la loi conſtitutive,

promulguée par Pierre-le-Grand, l'ordre de ſucceſſion même eſt ſubordonné à la volonté du deſpote, qui a le droit de nommer ſon ſucceſſeur, ſans être même aſtreint à le choiſir dans ſa famille.

Les gens éclairés ne reprochent certainement pas aux Ruſſes, de n'avoir marché qu'à pas lents vers la civiliſation ; ils ſont étonnés, au contraire, de les avoir vus, malgré l'eſclavage & la nature de leur Gouvernement, faire des progrès auſſi rapides.

Page 49. " Nous avons ſi peu de „ bonnes obſervations (pourſuit M. de „ Volney) ſur l'Etat politique & civil „ de la Ruſſie, qu'il eſt difficile de „ déterminer juſqu'à quel point ces re„ proches ſont fondés ; mais de peur de „ tomber dans l'inconvénient de la par„ tialité, admettons-les tels qu'ils ſe pré„ ſentent ; accordons que les Ruſſes ſont, „ comme l'on dit, des *Barbares* ; mais „ ce ſont préciſément les barbares qui

» t-elle dû affranchir ceux qui ne dépen-
» doient point d'elle »?

Monſieur de Volney a dit à la fin de la page précédente, « qu'en effet (en » Ruſſie) le Souverain par ſon autorité » abſolue, diſpoſant de toute la nation, » il peut en employer toutes les forces » de la manière la plus convenable ».

Si, comme il eſt très-vrai, le Souverain en Ruſſie diſpoſe arbitrairement de toute la nation, ne peut-il pas pour faire à cette même nation un bien inſigne, uſer de cette plénitude de pouvoir, & rendre la liberté générale. Les Seigneurs dont il affranchiroit les ſerfs, oſeroient-ils murmurer quand lui-même a donné le premier exemple, en affranchiſſant ceux de ſes domaines? Louis XVI a rendu libres les ſerfs qu'il y avoit encore dans ſes Etats; les maîtres auroient rougi de s'en plaindre, la nation entière a applaudi, & a béni le Monarque.

Ibidem. « Cet affranchiſſement même, » s'il étoit ſubit, ſeroit-il ſans inconvé-

Page 52. « D'autre part (pourſuit » M. de Volney) à titre de ſerf, le peu» ple (Ruſſe) élevé dans la misère & la » ſoumiſſion, a les deux premières qua» lités de l'excellent ſoldat, la frugalité » & l'obéiſſance. Il y joint une induſ» trie précieuſe à la guerre ; celle de » pourvoir à tous les beſoins de ſa ſub» ſiſtance, de ſon vêtement, de ſon lo» gement ; car le ſoldat Ruſſe eſt à la fois » boulanger, tailleur, charpentier ».

L'induſtrie du ſoldat, n'eſt point un avantage excluſif chez les Ruſſes ; dans toutes les armées d'Europe il y a des ſoldats ouvriers, & les armées Turques même abondent d'artiſans, dans tous les genres.

Ibidem. « On reproche au Gouverne» ment (Ruſſe) de n'avoir pas aboli le » ſervage : mais peut-être ne connoît-on » pas aſſez en théorie toute la difficulté » d'une telle opération dans la pratique ? » L'Impératrice a affranchi tous les ſerfs » de ſes domaines ; mais a-t-elle pu, a-

parer à la liberté un peuple que l'on veut affranchir ; la liberté eſt le vœu de la nature, elle n'a pas beſoin d'apprentiſſage.

Le réſumé des conſidérations de M. de Volney, ſur la première queſtion eſt, (*ibidem*) » que tout concourt à pouſſer l'Empire Ruſſe dans la carrière que nous » lui appercevons, & que tout lui permet des accroiſſemens auſſi aſſurés que » tranquilles ». Il entrevoit pourtant un obſtacle, c'eſt celui qu'oppoſeroient les Etats de l'Europe à l'invaſion de la Turquie ; mais de ce côté même, dit-il, les probabilités « ſont favorables, car » en calculant l'action de ces Etats ſur la » combinaiſon de leurs intérêts, de leurs » moyens, & du caractère de leurs Gouvernemens, la balance ſe préſente à l'avantage de la Ruſſie ; en effet, qu'importe aux Etats éloignés une révolution qui ne menace ni leur ſûreté politique, ni leur commerce » ?

En partant de ce principe, M. de

Volney, règle les intérêts des diverſes Puiſſances de l'Europe, & la conduite que ces intérêts leur preſcrivent dans les circonſtances actuelles.

Page 55. « Qu'importe, par exemple, „ dit-il, à l'Eſpagne, que le Trône de „ Byzance ſoit occupé par un Ottoman „ ou par un Ruſſe „ ?

Il lui importe de ne pas laiſſer anéantir une Puiſſance avec laquelle elle a cimenté des liaiſons ; il lui importe de ne pas laiſſer élever ſur ſes débris deux maſſes énormes de Puiſſance, parce que les trop grandes maſſes ne peuvent ſe former ſans peſer ſur les autres, & les gêner ſous pluſieurs rapports.

Ibidem. « Il eſt vrai, objecte-t-il, que „ la Cour de Madrid a manifeſté des in„ tentions hoſtiles à la Ruſſie, en s'en„ gageant par un traité récent avec la „ Porte, à interdire le paſſage de Gi„ braltar à toute flotte armée contre la „ Turquie ; mais il eſt à croire que ces „ diſpoſitions ſuggérées par une Cour

„ étrangère, resteront sans effet „.

Depuis la publication de l'Ouvrage de M. de Volney, j'ai lu très-attentivement le traité entre l'Espagne & la Porte, mais malgré tout l'intérêt qu'a l'Espagne d'empêcher la ruine de la Turquie, cette clause ne s'y trouve pas. Et M. de Volney avant d'avancer un fait de cette importance, auroit, ce me semble dû s'en assurer. Si cette convention existoit même, & qu'elle eût sur-tout été suggérée à l'Espagne par la Cour étrangère qu'il désigne, quel motif raisonnable pourroit-il avoir de croire qu'elle resteroit sans effets ?

Il n'a certainement pas vu dans le traité une condition qui n'y est point, mais peut-être a-t-il annoncé prophétiquement ce que l'Espagne fera, ou ce qu'elle devroit faire ; & peut-être la Cour étrangère qu'il veut indiquer, éclairée sur ses véritables intérêts & sur ceux de son alliée, prendroit-elle le parti de s'unir avec elle pour ôter aux Russes & aux

Autrichiens les moyens de mettre des grandes forces navales dans la Méditerranée. Mais juſqu'ici il ne ſe paſſe rien encore qui puiſſe donner lieu à de pareilles conjectures.

Ibidem. « Il ſeroit imprudent, dit-il, „ à l'Eſpagne, qui n'a aucun commerce „ à conſerver, de prendre fait & cauſe „ pour celui d'une autre Puiſſance „.

L'Eſpagne en faiſant un traité avec la Porte, & négociant avec tant d'empreſſement ſa paix avec la Régence d'Alger, a manifeſté les vues qu'elle a d'établir dans le Levant un grand commerce, que l'abondance & la multiplicité des objets d'échange qu'elle poſsède, peuvent alimenter, & pour lequel elle ne trouveroit pas avec les Ruſſes & les Autrichiens les mêmes facilités.

Ibidem. « Sur-tout, ajoute-t-il, quand „ elle (l'Eſpagne) a de juſtes ſujets de „ ſe plaindre de la jalouſie de cette même „ Puiſſance „.

Je ſerois en meſure de diſcuter pro-

fondement ce paſſage qui paroît tendre à ſouffler la diſcorde entre deux nations qui doivent ſous tous les rapports, être à jamais amies & alliées, & tenir l'une à l'autre par des liens que leurs Gouvernemens reſpectifs ne ſauroient trop reſſerrer. Mais je dois m'abſtenir de dévoiler l'objet de ce paragraphe, & je me contenterai d'en tirer un puiſſant argument contre M. de Volney : c'eſt que s'il exiſte, comme il dit, des mouvemens de jalouſie chez l'une des deux nations, ils ne peuvent porter que ſur les grandes vues de commerce que l'Eſpagne a développées, & que le même intérêt qui a fait deſirer à cette Puiſſance d'étendre le ſien, & d'en ouvrir une nouvelle branche en Turquie, doit lui faire deſirer de la conſerver.

Page 55 & 56. « On peut, pourſuit-» il, en dire autant de l'Angleterre; » malgré l'envie qu'elle porte à l'accroiſ-» ſement de tout Etat, les progrès de » la Ruſſie ne lui cauſent pas aſſez d'om-

» brage

» brages pour y oppoſer une réſiſtance » efficace ».

L'Angleterre a le même intérêt que toutes les autres nations de l'Europe, à empêcher la formation des trop grandes maſſes, dont la prépondérance ne laiſſeroit plus aucun eſpoir de rétablir l'équilibre; ſi à ce motif commun ſe joint encore l'envie particulière qu'elle porte à l'accroiſſement de tout Etat, à quel point ce ſentiment ne doit-il pas être excité par la perſpective de l'effrayante augmentation de puiſſance, qui donneroit aux deux Empires alliés la conquête & le partage des poſſeſſions Ottomanes?

Ibidem. « Peut-être même que l'An-
„ gleterre a plus d'une raiſon d'être in-
„ différente à la chûte de la Turquie;
„ car déſormais qu'elle n'y conſerve preſ-
„ que plus de comptoirs, elle doit at-
„ tendre d'une révolution plus d'avan-
„ tage que de perte; & c'en ſeroit déjà

» un pour elle d'y trouver la perte de » notre commerce ».

L'Angleterre qui, ſuivant M. de Volney, ne conſerve preſque plus de comptoirs en Turquie, a cependant une Compagnie du Levant, des Conſuls & des établiſſemens dans toutes les échelles, & elle eſt, après la France, celle de toutes les Puiſſances de l'Europe, qui fait dans l'Empire Ottoman le plus grand commerce. Ses ſeuls châlons qui ont porté le coup le plus terrible à notre draperie de Languedoc, ſont un objet de dix à douze millions chaque année. M. de Volney penſe-t-il que l'Angleterre perdroit ſans regret cette importante branche de commerce ? Penſe-t-il qu'elle pourroit voir d'un œil indifférent ſe former dans la Méditerranée deux grandes Puiſſances maritimes, dont les forces navales pourroient, quand cela leur conviendroit, lui en interdire l'entrée, l'empêcher de faire directement

ſon commerce dans le Levant, & la réduire à la condition dure & humiliante de ne pouvoir plus ſe procurer que de la ſeconde main, les objets d'échange dont elle a beſoin pour ſon uſage, ou pour l'aliment de ſes manufactures : & ſi M. de Volney penſe enfin que la ruine de notre commerce du Levant, qu'il regarde ici comme une ſuite néceſſaire de la conquête de la Turquie, par les Autrichiens & les Ruſſes, dédommageroit l'Angleterre de la perte du ſien ; & que cet avantage particulier ſeroit aſſez important pour balancer toutes les raiſons générales qu'elle a de craindre l'agrandiſſement exorbitant de la Ruſſie & de la Maiſon d'Autriche, ne doit-il pas avouer qu'un danger auſſi grand, eſt fait pour réveiller le cabinet de Verſailles. Sait-on, d'ailleurs, ſi l'Angleterre dont la conſtante ambition eſt de dominer ſur toutes les mers, & de jouir excluſivement de tous les commerces, ne nourrit pas toujours l'eſpoir ſecret d'obtenir

des Turcs quelque port dans l'Archipel, qui la mettroit en poſſeſſion de tout le commerce du Levant ? La défenſe que le Miniſtre Anglois a faite le 25 Mars dernier à M. Thornton, d'armer les quinze ou dix-huit vaiſſeaux de quatre cens tonneaux, qu'il avoit engagés & équipoit en diligence pour les envoyer ſe joindre à la flotte Ruſſe qui doit entrer ce printems dans la Méditerranée; la teneur de la lettre du Secrétaire d'Etat à ce Négociant, où il eſt dit en termes très-exprès, que des navires ni des matelots Anglois, ne peuvent être employés à ce ſervice. Le ſoin qu'a pris le Miniſtère Britannique de faire publier par toutes les gazettes un avis capable de détourner tous les matelots Anglois de s'enrôler clandeſtinement au ſervice de la Ruſſie, prouveroit au moins que la Cour de Londres n'eſt nullement portée à aider les Ruſſes dans la guerre actuelle : tous les papiers publics d'Angleterre annoncent de la part même de la

nation, des diſpoſitions, ſi ce n'eſt hoſtiles, du moins peu favorables à la Ruſſie ; & dans ce pays-là les diſpoſitions nationales ſont quelque choſe.

Ibidem. « La France ſeule (continue » M. de Volney) à raiſon de ſon com- » merce & de ſes liaiſons politiques avec » la Turquie, a de grands motifs de » s'intéreſſer à ſa deſtinée : mais dans la » révolution ſuppoſée, ſes intérêts ſe- » roient-ils auſſi léſés qu'on le penſe ? » Peut-il lui convenir dans des circonſ- » tances où elle ſe trouve, de ſe mêler » de cette querelle ? ne pouvant agir » que par mer, aura-t-elle une action » efficace dans une guerre dont l'effort » ſe fera ſur le continent » ?

Les deux premières phraſes de ce paragraphe, ſont la matière de la ſeconde queſtion & de la dernière diviſion de l'ouvrage que j'examine ; il n'eſt pas encore temps d'y répondre. Dans la troiſième phraſe, M. de Volney paroît oublier que la France entretient plus de

deux cens mille hommes en temps de paix, qu'elle peut en avoir trois, & même quatre cens mille, en temps de guerre, que ſes forces de terre ſont encore plus reſpectables que celles de mer; qu'elle peut faire ſur le continent les plus redoutables diverſions, & par elle-même, & par les alliés qu'elle ſe procureroit aiſément, ſi des circonſtances, qu'il n'eſt pas difficile de prévoir, la forçoient à changer de ſyſtême. Il paroît même ne pas trop préſumer de ce qu'elle pourroit opérer ſur mer; il a l'air de ne pas voir que réunie à l'Eſpagne, & laiſſant à cette Puiſſance le ſoin d'empêcher l'entrée des Ruſſes dans la Méditerranée, elle pourroit de concert avec les Turcs, faire paſſer une flotte dans la mer Noire, & arrêter par ce ſeul mouvement les efforts combinés des deux Empires alliés. Peut-être que ſi dans ſa dernière guerre avec l'Angleterre, au lieu de tenir ſon eſcadre oiſive devant Gibraltar, elle l'avoit envoyée, même ſans aucun acte

d'hoſtilité, dans la mer Noire, cette ſeule démonſtration auroit empêché l'invaſion de la Crimée & du Couban, rompu les projets de la Ruſſie & de l'Empereur, & ſoutenu l'équilibre de l'Europe.

Ibidem. « Les Etats du Nord, pour-» ſuit-il, c'eſt-à-dire la Suède, le Da-» nemarck, la Pologne, à raiſon de leur » voiſinage, & de l'intérêt de leur ſûreté, » ont plus de droit de s'allarmer. Mais » quelle réſiſtance peuvent-ils oppo-» ſer » ?

Les forces navales réunies de la Suède & du Danemarck, ſeroient bien ſupérieures à celles de la Ruſſie, & une puiſſante confédération des patriotes Polonois, qui ſe formeroit dans ce moment-ci pourroit, peut-être, retarder les progrès des deux alliés contre les Turcs, en les obligeant de diviſer leurs forces & d'en employer une partie contre les confédérés.

Page 57. « Que peut même la Pruſſe,

» ajoute M. de Volney, ſans le concours » de l'Autriche » ?

La Pruſſe qui peut mettre au beſoin 250, & même 300 mille excellens ſoldats ſur pied, peut aſſurément quelque choſe par elle-même, ſans le concours d'aucun allié ; & s'il ſurvenoit quelque changement dans le ſyſtême politique actuel, M. de Volney penſe-t-il qu'elle ne put rien contre l'Empereur.

Ibidem. « Diſons-le, pourſuit-il, » c'eſt là qu'eſt le nœud de toute cette » affaire. L'Empereur y eſt arbitre, & par » malheur pour les Turcs, il ſe trouve » partie ; car en même temps que les intérêts & les habitudes de ſa nation le » rendent l'ennemi de la Porte, ſes projets » perſonnels le rendent l'allié de la Ruſſie. » Cette alliance lui eſt ſi importante, qu'il » fera même des ſacrifices pour la conſerver : ſans elle il ſeroit inférieur à ſes » ennemis naturels, la Suède, la Pruſſe, » la Ligue Germanique & la France ; par

» elle il prend ſur ſes rivaux un tel aſcen-
» dant, qu'il n'en peut rien redouter ».

C'eſt la France & la Pruſſe qui ſont les arbitres de cette affaire, & non pas l'Empereur; ce n'eſt que ſur le rôle actif ou paſſif qu'y joueront ces deux puiſſances, que l'on peut fonder l'eſpoir ou la crainte du réſultat; pour aſſeoir non pas un jugement auſſi prématuré, mais ſeulement des conjectures raiſonnables, il faudroit être complettement initié dans les myſtères des cabinets, connoître à fond les propoſitions, les promeſſes, les offres que l'Empereur & l'Impératrice peuvent avoir faites aux deux Cours de Verſailles & de Berlin, & ſavoir ſi elles ſont aſſez éblouiſſantes pour acheter l'inaction de l'une & de l'autre, & les rendre ſpectatrices tranquilles de cette grande ſcène. M. de Volney s'efforce ici de prouver (*pages* 57 & 58) ce que tout le monde ſait. Perſonne en Europe ne doute que l'alliance étroite avec la Ruſſie ne ſoit indiſpenſablement néceſſaire à l'Empereur pour ſe venger

des pertes de Charles VI, acquérir de nouveaux domaines, occuper les poſſeſſions Ottomanes qui étendroient ſa domination juſques aux rives de la Méditerranée, ouvrir de nouveaux débouchés à la culture, au commerce, à l'induſtrie de ſes Etats, & ſatisfaire le vœu qu'il n'a ceſſé de manifeſter de pouvoir s'élever au niveau des grandes Puiſſances maritimes. Mais la démonſtration de tous ces avantages, qui ſont l'objet de l'ambition de l'Empereur, eſt-elle une raiſon péremptoire pour qu'on doive le laiſſer faire; & ſi l'union de la Suède, de la Pruſſe, de la Ligue Germanique, & de la France, de laquelle parle M. de Volney dans le dernier paragraphe, venoit à s'effectuer, peut-il croire avec tant d'aſſurance qu'elle ſeroit décidément inſuffiſante? que les forces navales combinées de la France, de l'Eſpagne & de la Suède, & celles que pourroient développer ſur terre la France, la Pruſſe & la Confédération Germanique, ne mettroient pas le

moindre obſtacle à l'exécution des vaſtes projets des deux Empires alliés ? Ne ſe contredit-il pas, lorſqu'après avoir dit, *page* 57, « que l'alliance de la Ruſſie eſt » tellement néceſſaire à l'Empereur, que » ſans elle il ſeroit inférieur à ſes ennemis » naturels, la Suède, la Pruſſe, la Ligue » Germanique & la France ; & que par » elle il prend ſur ſes rivaux un tel aſcen- » dant, qu'il n'en peut rien redouter. A la » *page* 58, il s'exprime en ces termes : » l'alliance de ces deux Cours livre avec » d'autant plus de certitude la Turquie à » leur diſcrétion, que déſormais elles » n'ont plus à craindre la ſeule Ligue qui » pût les arrêter, celle de la Pruſſe avec » la France ». S'il convient que la Ligue de ces deux ſeules Puiſſances eſt capable d'arrêter les deux alliés, comment ſe peut-il qu'ils n'euſſent rien à redouter de leur union, ſi elle étoit encore renforcée par l'acceſſion de la Suède & de la Confédération Germanique ?

Page 58. « Il eſt très-probable, ajoute-

» t-il, que du vivant du feu Roi (de » Pruſſe), cette Ligue eût eu lieu; car » Frédéric ſentoit depuis long-temps que » nous étions ſes alliés naturels, comme » il devoit être le nôtre; mais le Prince » régnant a embraſſé un ſyſtême contraire, » & l'affaire de Hollande & ſon union » avec l'Angleterre, ont élevé entre lui » & nous, des barrières que l'honneur » même nous défend de franchir ».

Il faut avoir une connoiſſance bien exacte des projets que le Roi de Pruſſe médite dans ſa ſageſſe, pour prononcer auſſi affirmativement ſur le parti auquel il pourra ſe décider. Son union avec l'Angleterre eſt encore un de ces faits que M. de Volney n'auroit pas avancé, s'il avoit été bien inſtruit, s'il avoit ſu qu'au moment où il écrivoit, il n'y avoit aucun traité d'alliance ſigné entre ce Monarque & la Cour de Londres; à l'inſtant même où j'écris, il n'y en a point encore; & il n'exiſte que des conventions particulières de chacune de ces deux Puiſſances, avec

les Etats-Généraux. C'eſt ſur cette union, pourtant, qu'il élève la barrière *que notre honneur nous défend de franchir ;* mais le cours des évènemens nous apprend tous les jours que cet honneur des Etats eſt un mot qui ſert quelquefois de prétexte à une rupture, & n'empêche jamais une pacification ; les Négociateurs ſavent trouver les moyens de le ſauver. Si quelque changement dans le ſyſtême politique exige que les deux Puiſſances les plus brouillées ſe raccommodent, l'honneur n'empêche pas l'offenſé & l'agreſſeur de ſe lier intimement, de contracter une étroite alliance, de ſe jurer une foi mutuelle, en ſe réſervant adroitement dans le traité des prétextes de la violer au beſoin : les ſentimens, les procédés rapprochent ou éloignent les individus ; la néceſſité, les convenances uniſſent ou diviſent les Etats. Les hommes en détail ont des paſſions, les hommes en maſſe n'ont que des intérêts.

Ibidem. « D'ailleurs, conclut M. de

„ trouver, par le raiſonnement, que ce „ prétendu axiome n'étoit pas moins „ contraire à la politique qu'à la mo- „ rale „.

Il eſt bien étonnant que, depuis l'époque où François Ier envoya le premier Ambaſſadeur à Conſtantinople, depuis ſon alliance avec Soliman le Grand contre Charles-Quint, aucun Théologien, aucun Moraliſte, aucun Philoſophe François n'ait défendu la cauſe de l'humanité, ne ſe ſoit élevé, n'ait tonné contre nos liaiſons avec les Turcs. M. de Volney a ſans doute puiſé ce zèle dans le Coran, où lui ſeul a trouvé le précepte qui défend de faire alliance avec les infidèles (*page* 18).

« Nos liaiſons avec la Turquie, » pourſuit-il, ont deux objets d'intérêt; » par l'un nous procurons à nos marchan- » diſes une conſommation avantageuſe, » & c'eſt un intérêt de commerce ».

Sans doute; & ce commerce eſt ſi précieux, qu'il eſt l'objet de la jalouſie & de

de l'envie de tous les peuples commerçans ; qu'il enrichit la Provence, le Languedoc, le Lyonnois, la Normandie, qu'il emploie les bras, & ſoutient la population & l'induſtrie de ces quatre Provinces.

Ibidem. « Par l'autre nous prétendons » nous donner un appui contre un en- » nemi commun ; & c'eſt un interêt » de sûreté ».

Sans doute ; & l'Empire Ottoman tel qu'il eſt, préſente encore une maſſe de puiſſance aſſez impoſante, pour faire un poids dans le côté de la balance où il voudra ſe placer.

Ibidem. « La chûte de l'Empire Turc, » dit-on, porteroit une atteinte funeſte » à ces deux intérêts : nous perdrions » notre commerce du Levant, & la » balance politique ſeroit rompue à » notre déſavantage ; je crois l'une & » l'autre aſſertion en erreur : examinons » d'abord l'intérêt politique ».

M. de Volney, après avoir établi les

des lumières, & que le ſecours des Officiers François lui a fait faire quelques progrès dans la connoiſſance de l'art militaire.

Ibidem. « On voit toujours les Turcs, » pourſuit M. de Volney, comme au » temps de Kiouperlé & de Barberouſſe; » & parce qu'alors ils avoient un vrai » poids dans la balance, on s'opiniâtre » à croire qu'ils le conſervent toujours ».

M de Volney qui, à la *page* 36, a rangé l'Empire Turc dans la claſſe des Empires *purement Aſiatiques*, & mis ſon exiſtence au niveau de celle de l'Indoſtan, convient pourtant ici qu'il a eu dans les derniers ſiècles une véritable influence ſur les affaires de l'Europe. C'eſt toujours quelque choſe.

Ibidem. « Mais, pour abréger les » diſputes, continue-t-il, ſuppoſons, à » notre tour, que l'Empire Turc n'ait » point changé relativement à lui-même; du moins eſt-il certain qu'il a » changé relativement aux autres Etats.

» Depuis le commencement du ſiècle, » le ſyſtême de l'Europe a ſubi une ré- » volution complète; l'Eſpagne, jadis » ennemie de la France, eſt devenue » ſon alliée: la Suéde qui, ſous Guſ- » tave Adolphe & Charles XII, avoit » dans le Nord une ſi grande influence, » l'a perdue. La Ruſſie qui n'en avoit » point, en a pris une prépondérante: » la Pruſſe, qui n'exiſtoit pas, eſt deve- » nue un Royaume: enfin, les maiſons » de France & d'Autriche, ſi long-temps » rivales, ſe ſont rapprochées par les liens » du ſang. Delà une combinaiſon de » rapports toute différente de l'an- » cienne ».

Ce n'eſt point le changement des intérêts reſpectifs des divers Etats de l'Europe qui peut en déranger l'équilibre, ce n'eſt que lorſqu'il ſe forme des maſſes immodérées de puiſſance, toujours redoutables à toutes les autres, que l'on doit craindre de grandes révolutions, & que cet équilibre peut être complètement

renverſé ; quoique les intérêts reſpectifs des Puiſſances Européennes aient éprouvé de grandes variations depuis le commencement de ce ſiècle, l'Europe eſt à-peu-près dans les mêmes proportions où elle étoit à cette époque. Le Royaume d'Eſpagne a paſſé de la maiſon d'Autriche à celle de France ; la maiſon de Bourbon eſt devenue auſſi redoutable que l'étoit autrefois celle d'Autriche par cette réunion. Ce n'eſt qu'une maſſe de puiſſance à-peu-près égale, ſous une autre domination. L'affoibliſſement de la Suède eſt compenſé par l'augmentation des forces de la Pruſſe ; & Frédéric a eu en Europe la même prépondérance que Guſtave Adolphe & Charles XII. L'Autriche a gagné ſur la Pologne l'équivalent de ce qu'elle a perdu contre la Pruſſe ; & la part que la Ruſſie a eue dans le partage des poſſeſſions Polonoiſes, balance la perte que l'Angleterre a éprouvée par la défection de ſes colonies. Les liens du ſang, formés déjà

depuis long-temps entre les maiſons de France & d'Autriche, par les mariages de Louis XIII & de Louis XIV, n'avoient nullement éteint leur rivalité. Ce n'eſt pas non plus le renouvellement de ces liens qui a amené leur union actuelle, puiſque le traité de Vienne, qui en eſt la baſe, a été ſigné en 1756, & a précédé de quatorze ans le mariage de Louis XVI. La conſanguinité des Souverains ne change point les intérêts naturels des Empires; d'ailleurs, la France ne peut conſerver l'alliance de l'Autriche qu'en renonçant à celle de la Pruſſe. Ainſi, l'on voit que tout eſt à-peu-près compenſé, & que ſi l'on pouvoit avoir un dinamomètre de l'Europe, on reconnoîtroit que les différentes maſſes qui ſe ſont formées, conſervent toutes, à-peu-près, les mêmes proportions, il n'y a eu que des déplacemens. L'Empire Ottoman n'a donc changé ni relativement à lui-même, ni relativement aux autres Etats. Les variations momentanées

qu'ont éprouvé les intérêts reſpectifs des autres Puiſſances, n'ont point encore influé ſur les ſiens; il n'a changé ni d'amis ni d'ennemis; il n'a & ne peut avoir qu'un ſyſtême; c'eſt de repouſſer vigoureuſement les attaques de la Ruſſie & de l'Autriche réunis pour ſa deſtruction; & de tâcher d'obtenir des ſecours de la France & de la Suède, qui peuvent lui en fournir, & ont toujours le même intérêt à maintenir ſon exiſtence. Ce n'eſt point en un mot, je le répète, l'Empire Ottoman qui a changé envers les autres Etats, & ſi les autres Etats ont changé envers lui, ce ne peut être que par les progrès qu'ils ont faits dans l'art militaire, tandis qu'il eſt demeuré au même point où il étoit au commencement du ſiècle paſſé. Si cette ſeule ſupériorité de tactique & de diſcipline pouvoit prévaloir ſur celle que les Turcs ont ſous tous les rapports, ſi elle pouvoit opérer la révolution, & les chaſſer de l'Europe; ce ſeroit alors que l'équili-

bre ſeroit complètement renverſé par l'agrandiſſement immodéré de la Ruſſie & de l'Autriche, duquel la ſeule perſpective doit donner l'alarme & l'éveil à tous les autres Etats.

Page 62. « Ce n'eſt plus, continue „ M. de Volney, une balance ſimple „ comme au temps de Charles-Quint & „ de Louis XIV, où toute l'Europe „ étoit partagée en deux grandes fac- „ tions, & où la France tenoit l'Al- „ lemagne en échec par la Suède & „ la Turquie, pendant qu'elle-même „ combattoit à force égale l'Eſpagne, „ l'Angleterre & la Hollande. Aujour- „ d'hui l'Europe eſt diviſée en trois ou „ quatre grands partis, dont les inté- „ rêts ſont tellement compliqués, qu'il „ eſt preſqu'impoſſible d'établir un équi- „ libre : d'abord à l'Occident, les af- „ faires d'Amérique occaſionnent deux „ factions, où l'on voit d'un côté, l'Eſ- „ pagne & la France ; de l'autre, l'An- „ gleterre qui s'efforce d'attirer à elle

„ la Hollande. L'Allemagne & le Nord, „ étrangers à ce débat, reſtent ſpecta- „ teurs neutres, comme l'a prouvé la „ dernière guerre. D'autre part l'Alle- „ magne & le Nord forment auſſi deux „ ligues ; l'une compoſée de la Pruſſe „ & de divers Etats Germaniques, pour „ s'oppoſer aux accroiſſemens de l'Em- „ pereur & de l'Impératrice de Ruſſie, „ qui, par leur alliance, obtiennent, „ l'un la défenſive de la première ligue, „ & tous les deux, l'offenſive de la Tur- „ quie „.

Il ſeroit ſuperflu de retracer ici les divers tableaux que l'Europe a pu offrir aux obſervateurs politiques, dans le cours des deux ſiècles paſſés, ils ſont étrangers à la queſtion du moment. Exa- minons l'ordonnance de celui de l'Eu- rope actuelle, que nous préſente M. de Volney. Les affaires d'Amérique ſont terminées, la révolution eſt conſommée ; les Colonies Angloiſes ſont affranchies à jamais du joug de la Métropole, il

n'y a plus de faction pour cet objet ; & l'Angleterre ne fera probablement pas une guerre pour faire rentrer ſous ſa domination les Etat-Unis. Deux grands intérêts fixent ſeuls aujourd'hui l'attention de toutes les Puiſſances de l'Europe, & tiennent comme en ſuſpens les réſolutions de tous les cabinets. L'un eſt celui de la Turquie, l'autre celui de la Hollande. On ne ſait pas d'un côté quelle ſeroit à l'avenir la meſure de l'agrandiſſement de la Ruſſie & de l'Autriche, ſi le réſultat de l'alliance de ces deux Empires, étoit auſſi heureux qu'ils ſemblent ſe le promettre. On ne ſait pas de l'autre quel ſeroit le terme de l'accroiſſement du commerce de l'Angleterre, ſi elle réuniſſoit à tous les avantages qu'elle a déjà dans l'Inde, la poſſeſſion, le partage, ou ſeulement la faculté de diſpoſer au beſoin des établiſſemens Hollandois. On ne voit d'un côté qu'une guerre malheureuſe, qui eſt dans l'ordre des poſſibilités, où ſûrement

deux campagnes infructueuſes pourroient épuiſer les deux Empires alliés, d'hommes & d'argent, & leur ôter pour long-temps les moyens de rien entreprendre ; que leurs revers pourroient maintenir l'équilibre de l'Europe, dont leurs ſuccès pouſſés trop loin, devroient faire craindre le renverſement : on voit de l'autre qu'il peut naître des circonſtances dans leſquelles l'Angleterre, qui ne s'eſt unie à la Hollande que pour enlever à la France une alliée qui lui a tant coûté ; aſſujettir à ſon commerce celui d'Amſterdam, tirer du deſpotiſme Stathouderien qu'elle veut établir, des ſecours de force contre ſa rivale, & donner à jamais à celle-ci dans la Maiſon d'Orange, une irréconciliable ennemie ; on voit, dis-je, qu'il peut naître des circonſtances dans leſquelles l'union de la Hollande pourra être à l'Angleterre plus onéreuſe qu'utile, ou la néceſſiter de défendre cette alliée, & la forcer à des ſacrifices que les avantages de cette

alliance ne pourront pas racheter ; la France & la Pruſſe ſont les ſeuls arbitres de ces deux grands intérêts. Celui de la Turquie eſt actuellement le plus important & le plus prochain. Toutes les Puiſſances de l'Europe ſemblent ſe tenir ſur l'expectative, & attendre pour ſe décider les mouvemens que feront ces deux arbitres. La France eſt peut-être arrêtée par quelque conſidération momentanée ; la Pruſſe attend, peut-être, l'inſtant favorable pour conſommer le partage de la Pologne. C'eſt du parti que prendront ces deux Cours, que dépendra le changement de tout le ſyſtême politique de l'Europe, qui n'eſt pas encore fixé ; & le maintien ou le renverſement de ſon équilibre, qui n'a encore éprouvé aucun ſenſible ébranlement. La Suède & le Danemarck, ſans être indifférens à ce qui ce paſſe, attendent les évènemens pour ſe jetter dans le côté de la balance, où ils pourront faire un contre-poids ; la prévoyance & la pru-

dence ont formé une ligue dans l'Allemagne, pour aſſurer la liberté du Corps Germanique, à laquelle la ligue de l'Empereur & de la Ruſſie pourroit attenter. Voilà, je penſe, le véritable tableau des intérêts actuels de l'Europe, qui ne ſont ni auſſi compliqués, ni auſſi inextricables que M. de Volney a voulu le ſuppoſer.

Page 63. « L'Eſpagne & l'Angleterre, „ pourſuit-il, ſont, comme je l'ai déjà „ dit, preſqu'étrangères à ces deux der- „ nières ligues. La France ſeule peut „ s'y croire intéreſſée : mais dans le cas „ où elle s'en mêleroit, à quoi lui ſer- „ viroit la Turquie, en ſuppoſant que „ malgré la conſanguinité des Maiſons „ de Bourbon & d'Autriche, malgré „ nos griefs contre la Pruſſe, nous ac- „ cédaſſions à la ligne Germanique, la „ Turquie reſteroit nulle, parce que la „ Ruſſie la tiendroit en échec, & pour- „ roit encore contenir la Suède, & in- „ quiéter la Pruſſe.

„ D'ailleurs, en pareil cas, l'on ne „ ſauroit ſuppoſer que l'Angleterre ne „ ſaisît l'occaſion de ſe venger du coup „ que nous lui avons porté en Améri- „ que „.

L'Eſpagne & l'Angleterre, bien loin d'être étrangères à ces deux ligues, ont intérêt à favoriſer la première, qui peut concourir à ôter à la ſeconde les moyens de former par la conquête des poſſeſſions Ottomanes, deux grandes Puiſſances maritimes, qui pourroient gêner l'Eſpagne dans la Méditerranée, interdire à l'Angleterre l'entrée de cette mer, & l'empêcher, peut-être, de règner excluſivement dans l'Inde, & de prédominer, comme elle y prétend, ſur l'Océan ; qui pourroient faire évanouir l'eſpoir qu'a l'une d'établir un grand commerce en Turquie, & faire perdre à l'autre celui dont elle eſt depuis long-temps en poſſeſſion. La France non-ſeulement peut *ſe croire intéreſſée* à ces deux ligues, mais l'eſt infiniment ſous tous les rap-

ports : & dans le cas où cet intérêt la forceroit à abandonner l'alliance de l'Autriche, pour en cimenter une avec la Pruſſe, la Turquie lui ſerviroit à tenir elle-même la Ruſſie en échec, à occuper la plus grande partie de ſes forces, à épuiſer tous ſes moyens, & à la mettre hors d'état de pouvoir agir efficacement contre ſes autres alliés.

Page 64. « Il faut le reconnoître, & „ il eſt dangereux de ſe le diſſimuler, „ il n'y a plus d'équilibre en Europe; „ à dater ſeulement de vingt ans, il s'eſt „ opéré dans l'intérieur de pluſieurs „ Etats, des révolutions qui ont changé „ leurs rapports externes. Quelques-uns „ qui étoient foibles, ont pris de la vi- „ gueur ; d'autres qui étoient forts, ſont „ devenus languiſſans. Prétendre rétablir „ l'ancienne balance, eſt un projet auſſi „ peu ſenſé que le fut celui de la fixer „.

Je ne puis répondre une ſeconde fois à ce que M. de Volney a déjà dit, ſans me répéter moi-même. J'ai déjà démontré

tré que l'équilibre exiſte encore en Europe, parce qu'il ne s'y eſt point encore formé de plus grandes maſſes de puiſſance, & qu'il n'y a eu que des mutations. M. de Volney qui avance au commencement de ce paragraphe, *qu'il n'y a plus d'équilibre en Europe*, détruit lui-même cette propoſition, & confirme la mienne, en diſant que des Etats foibles ont pris de la vigueur, & des Etats forts, ſont devenus languiſſans. Or, il eſt clair que ſi les foibles ont gagné ce que les forts ont perdu, l'équilibre a dû ſe maintenir; rien n'a pu faire pencher la balance, qui ne trébuchera complètement, que lorſque les forts ajouteront à leur force primitive un nouvel accroiſſement de puiſſance, ſans éprouver aucune perte qui puiſſe faire le contre-poids dans la balance générale. Vouloir fixer l'Equilibre de l'Europe juſqu'à la fin des ſiècles, ſeroit certainement une chimère & un projet inſenſé; mais

il n'y auroit aucune impoſſibilité à le ſoutenir pendant très-long-temps.

Ibidem. « C'eſt un principe trivial, „ mais d'une pratique importante : pour „ les Empires comme pour les individus, „ rien ne perſiſte au même état „.

Il eſt très-certain que les Empires naiſſent, s'accroiſſent, déclinent & périſſent comme les hommes ; mais il n'eſt pas moins vrai qu'un bon régime, & une conduite ſage, peuvent prolonger infiniment la durée des Monarchies, comme la vie des individus. Mais l'affoibliſſement de quelques Puiſſances en Europe, ne détruit point l'équilibre, quand il eſt compenſé par un accroiſſement de forces chez quelqu'autres. L'équilibre de l'Europe eſt comme la population d'un Etat, les morts ne l'empêchent pas de ſe ſoutenir, parce qu'elles ſont remplacées par les naiſſances.

Ibidem. « L'art de gouverner, n'eſt » donc pas, dit M. de Volney, de ſuivre

» toujours une même ligne, mais de va-
» rier ſa marche ſuivant les circonſtan-
» ces ».

Il eſt un autre principe également trivial, & dont la pratique n'eſt pas moins utile ; c'eſt qu'un état doit avoir un ſyſtême, & ſes Miniſtres le ſuivre conſtamment, tant que la choſe publique n'en ſouffre point ; parce qu'en ſuivant un même ſyſtême avec perſévérance, on parvient quelquefois à maîtriſer les évènemens. Ce n'eſt que parce qu'une ſeule des grandes Puiſſances de l'Europe s'eſt écartée de ſon ſyſtême, que nous avons vu depuis vingt ans, dans cette partie du monde, de ſi fréquentes variations.

« Or, puiſque dans l'état préſent nous
» ne pouvons défendre la Turquie, la
» prudence nous conſeille de céder au
» tems, & de nous former un autre
» ſyſtême, & il y a long-temps que l'on
» eût dû y ſonger ».

Mais, quel eſt donc ce tems ſi dé-

ſaſtreux, auquel la prudence de notre Gouvernement doit lui conſeiller de céder ? Quelles ſont ces circonſtances impérieuſes qui peuvent le forcer de changer ſon ſyſtême ? Il croit devoir y perſiſter. Un dérangement momentané dans les finances, qui, peut être rétabli en peu de tems, a-t-il anéanti les inépuiſables reſſources de la France, dirigées par une adminiſtration plus éclairée ? Ne ſont-elles pas toujours ſuffiſantes pour ſoutenir la préeminence dont elle jouit depuis ſi long-tems ? A-t-elle congédié ſon armée ? Ses flottes ont-elles pourri dans ſes ports ? Ne peut-elle plus faire aucun contre-poids dans la balance ? Aucune diverſion ni par terre ni par mer ? M. de Volney a dit, plus haut, *p.* 64, que ſi la France vouloit ſe mêler des affaires de la Turquie, l'Angleterre ſaiſiroit cette occaſion de ſe venger du coup qu'elle lui a porté en Amérique. Mais eſt-ce à l'Angleterre, dont la France vient d'affranchir les Colonies ;

Eſt-ce à l'Angleterre, qui n'a qu'un tiers de la population de la France; qui doit plus que ne vaut ſon ſol; qui préſente pour hypothèque des intérêts de cette énorme dette, non une étendue de terre vaſte, fertile & abondante comme la France, mais un commerce que des viciſſitudes peuvent lui enlever; qui fait circuler un papier-monnoie, dont un numéraire ſuffiſant ne repréſente point la valeur; qui ne ſe ſoutient que par un crédit illuſoire, prêt à être détruit par le premier évènement qui diſſipera cette illuſion; qui gémit enfin ſous le poids accablant des impôts, & la tirannie de la preſſe; eſt-ce, dis-je, à l'Angleterre à croire à la ruine de la France, & à la regarder comme une amie impuiſſante & nulle, de laquelle ſes alliés ne doivent eſpérer aucun ſecours? La France bien gouvernée ſe mêlera toujours de tout ce dont elle voudra ſe mêler, & ne ceſſera d'être, par ſa poſition & ſa conſiſtance réelle,

l'arbitre de tous les intérêts & de tous les démêlés de l'Europe. Si *quelque choſe* pouvoit lui faire perdre ſa prépondérance & ſa conſidération, ce ſeroit de ſe croire étrangère à *quelque choſe*; de ſe défier de ſes avantages, de méconnoître ſa puiſſance, & de diminuer l'opinion qu'elle doit avoir de ſes forces & de ſes richeſſes.

Page 65. « Du moment que la Ruſſie » commença de s'élever, nous euſſions » dû y voir notre alliée naturelle ».

Je répondrai à ce paragraphe dans mes obſervations ſur la page 70.

Ibidem. « Sa religion & ſes mœurs » nous préſentoient des rapports bien » plus voiſins que l'eſprit fanatique & » haineux de la Porte »

Eſt-ce à la Religion & aux mœurs de former les liens politiques des Etats? Ces fondemens ſacrés & reſpectables de l'ordre & du bonheur de toutes les ſociétés, ces baſes auſſi utiles que ſaintes de leur régime intérieur, influent peu ſur

les rapports externes des Empires ; & le Gouvernement Ottoman même, le plus religieux ſans contredit de tous ceux de l'Europe, malgré ſon fanatiſme & tout l'éloignement que ſa Religion peut lui inſpirer pour les Chrétiens, ne laiſſe pas de cimenter des alliances & des traités avec les ennemis de ſa foi, quand il les croit avantageux à ſes intérêts politiques.

Ibidem. « Et comment, hors le cas » d'une extrême néceſſité, a-t-on jamais » pu s'adreſſer à un peuple barbare, pour » qui tout étranger eſt un objet impur, » d'averſion & de mépris » ?

Tout comme ce même peuple s'adreſſe à ces objets *impurs* de ſon *averſion* & de ſon *mépris*, par néceſſité ou par intérêt.

Ibidem. « Comment, a-t-on pu con-
„ ſentir aux humiliations dont on achète
„ tous les jours ſon alliance ? Vaine-
„ ment on exalte notre crédit à la Porte ;
„ ce crédit ne ſouſtrait ni notre Ambaſ-
„ ſadeur, ni nos nationaux à l'inſolence
„ Ottomane. Les exemples en ſont habi-

„ trels, & quoique paſſés en pratique,
„ ils n'en ſont pas moins honteux. Si
„ l'Ambaſſadeur marche dans les rues de
„ Conſtantinople, le moindre Janiſſaire
„ s'arroge le pas ſur lui, comme pour
„ lui ſignifier que le dernier des Mu-
„ ſulmans vaut mieux que le premier
„ des Infidèles. Les gardes mêmes qu'il
„ entretient à ſa porte reſtent fièrement
„ aſſis quand il paſſe, & jamais on n'a
„ pu abolir cet indécent uſage. Il a fallu
„ les plus longues diſputes pour ſauver
„ un pareil affront dans les audiences
„ du Viſir. Enfin, l'on régla qu'il en-
„ treroit en même-temps que l'Ambaſſa-
„ deur; mais quand celui-ci ſort il ne
„ ſe lève point, & l'on n'imagine pas
„ toutes les ruſes que celui-là emploie
„ pour l'humilier „.

Malgré les intrigues & les manœuvres des puiſſances rivales, la France n'a ceſſé d'avoir, & conſervera toujours le plus grand crédit à la Porte; c'eſt inconteſtablement ſa condeſcendance au deſir de

notre Cour, ſa déférence à ſes inſinuations & à ſes conſeils, qui l'ont engagée dans la dernière guerre où elle a éprouvé tant de revers. Et ſi je me permettois de tout dire, ſi j'oſois dévoiler la cauſe, les détails, les particularités de l'expédition du Capitan Pacha en Egypte, il me ſeroit facile de démontrer clairement que le Divan conſerve toujours pour la France, comme un homme conſerve pour une maitreſſe avec laquelle il vit depuis long-temps, cet attachement, ces complaiſances, cette tolérance inſéparable des liens d'une longue habitude, qui obtient ſouvent le pardon de quelques infidélités.

L'Empereur Turc traite certainement avec plus de ſplendeur & de magnificence qu'aucun autre Souverain, les Ambaſſadeurs extraordinaires. Les Miniſtres étrangers, qui réſident auprès de lui, y reçoivent journellement les plus grandes marques d'égards & de conſidération. Lorſqu'un Miniſtre va aux audiences pu-

bliques du Sultan & du Viſir, il marche avec la plus éclatante pompe, & perſonne certainement dans les rues, ne lui diſpute le pas. Le même Viſir qui ne ſe lève point quand il ſort, parce que ſa religion le lui défend, lui dira les choſes les plus honnêtes & les plus affectueuſes dans le cours de ſon entretien, lui accordera des demandes qu'il pourroit faire, ou pour les intérêts de ſa Cour, ou même pour ſon agrément perſonnel. Le même Janiſſaire qui, pour obéir à ſa religion, tâchera de prendre le pas ſur lui dans la rue, s'il le rencontre dépouillé des marques éclatantes de ſon caractère, lui préſentera une fleur ou un fruit qu'il aura à ſa main. Le même Janiſſaire qu'il entretient à ſa porte, qui eſt commis à ſa garde, & qui demeure aſſis quand il paſſe, parce que ſa religion le lui ordonne, verſera ſon ſang, expoſera ſa vie pour le défendre, & remplir le devoir qui l'attache à ſa perſonne. Toutes les fois que la néceſſité, l'intérêt ou la

convenance, exigent que l'on forme des liens politiques avec une Puiſſance, il n'y a aucune humiliation à ſe prêter à une étiquette qui a ſa ſource dans les préceptes de ſa loi, & dans ſes opinions religieuſes, auxquelles, chez les Ottomans, tout autre motif doit céder.

Page 66. « Paſſons ſur les dégoûts de » la vie priſonnière que les Ambaſſadeurs » mènent à Conſtantinople ».

Si M. de Volney n'avoit pas dit lui-même qu'il n'y a jamais été, on le devineroit tout d'un coup à ce paragraphe. S'il avoit fait le voyage de cette Capitale, il y auroit vu les Miniſtres étrangers aller librement, de nuit & de jour, les uns chez les autres, & par-tout où il leur plaît, donner dans leurs Palais des fêtes publiques, auxquelles même des Turcs de diſtinction & de marque ſont aſſez ſouvent invités, poſſeder des maiſons de plaiſance dans toutes les campagnes des environs; aller à celles qui ſont dans les terres à cheval ou en

voitures magnifiques ; à celles qui bordent le Boſphore, en gondoles à ſept paires de rames élégantes & bien décorées, avec de nombreux cortèges, quelquefois même avec des Dames ; jouir, en un mot, de tous les plaiſirs dont le pays eſt ſuſceptible. Il auroit vu, lorſque les Miniſtres étrangers deſirent viſiter les moſquées, les édifices publics, les maiſons de plaiſance du Sultan, voir les cérémonies & tous les objets, en un mot, qui peuvent piquer leur curioſité, le Miniſtre Ottoman s'empreſſer de leur en accorder la permiſſion, & de donner des ordres pour leur y faire trouver tous les agrémens qu'ils ont pu ſe promettre.

Ibidem. « Si du moins, ajoute M. „ de Volney, leur perſonne étoit en sû- „ reté ! Mais les Turcs ne connoiſſent „ point le droit des gens, & ils l'ont „ ſouvent violé ; témoin l'Ambaſſadeur „ de France, M. de Sanci, qui, ſur „ le ſoupçon d'avoir connivé à l'évaſion

„ d'un priſonnier, fut lui-même mis en „ priſon, & y reſta quatre mois : té- „ moin M. de la Haie qui, portant la „ parole pour ſon père Ambaſſadeur de „ Louis X I V, fut, par ordre du Viſir, „ frappé ſi violemment au viſage, qu'il „ en perdit deux dents : l'outrage ne ſe „ borna pas là ; *on le jeta dans une pri- „ ſon ſi infecte*, dit l'Hiſtorien qui cite „ ces faits, *que ſouvent les mauvaiſes va- „ peurs en éteignoient la chandelle. On „ ſaiſit auſſi l'Ambaſſadeur même, & on „ le tint également priſonnier pendant deux „ mois, au bout deſquels il n'obtint la li- „ berté qu'avec des préſens & de l'argent.* „ Si ces excès n'ont pas ménagé des „ têtes auſſi reſpectables, que l'on juge „ des traitemens auxquels ſont expoſés „ les ſubalternes „.

M. de Volney, pour pouvoir plus légitimement inculper les Turcs, paſſe ſous ſilence, dans le récit de ces faits, les circonſtances & les particularités qui peuvent contribuer à les rendre moins

inſinuoit aux Vénitiens, dans toutes ſes dépêches, de ne point acquieſcer aux prétentions exagérées du Divan, leur faiſoit eſpérer la protection de Louis XIV, & les aſſuroit que ſon maître n'interpoſeroit jamais ſa médiation pour une paix déſavantageuſe à une Puiſſance chrétienne. Un paquet fut intercepté; le Grand-Viſir en ayant trouvé les dépêches chiffrées, expédia un courier à M. de la Haye, pour le faire venir à Andrinople où étoit la Cour. Cet Ambaſſadeur, malade de la goutte, & ne pouvant s'y tranſporter, y envoya M. de Vantelet ſon fils, accompagné de ſon Secrétaire d'Ambaſſade. Le Grand-Viſir ordonna au premier de déchiffrer la dépêche; M. de Vantelet répondit avec fierté qu'il n'avoit point d'ordre à recevoir du premier Miniſtre de la Porte, & que les ſecrets du Roi de France devoient être gardés. Keupurli, irrité, répliqua que tous ceux qui avoient des intelligences avec les ennemis de ſon maître,

maître, ſeroient traités comme ennemis; & donna le même ordre au Secrétaire d'Ambaſſade, auquel M. de Vantelet défendit de l'exécuter. Le premier Miniſtre, tranſporté de colère, fit ſaiſir M. de Vantelet par ſes gens, qui le frappèrent au viſage, lui firent tomber une dent, & le traînèrent dans un cachot. Le Secrétaire promit alors de déchiffrer la dépêche; on la lui livra; il écrivit ce qu'il voulut dans les interlignes, & en altéra les chiffres de manière à la rendre à l'avenir indéchiffrable. Le Grand-Viſir, que ce trait pouſſa au dernier excès d'emportement, fit conduire le Secrétaire dans un autre cachot, & envoya ordre au Kaïmakam à Conſtantinople, de faire bloquer dans ſon Palais l'Ambaſſadeur lui-même. On peut voir les détails les plus circonſtanciés & les ſuites de ces deux événemens dans l'Hiſtoire de l'Empire Ottoman, de M. l'Abbé Mignot, qui eſt, ſans contredit, la plus fidelle, parce qu'elle eſt faite d'a-

près les pièces gardées au dépôt des affaires étrangères, deſquelles on lui a donné communication.

Dans le premier de ces deux faits, un Ambaſſadeur de France ou ſon Secrétaire d'Ambaſſade, des actions duquel il doit répondre, font évader un priſonnier intéreſſant pour la Porte, & en ſont convaincus par les lettres trouvées dans la priſon. Le Grand-Viſir s'écarte à leur égard des principes du droit des gens, mais l'Ambaſſadeur ne s'eſt-il pas compromis ? ou ne l'a-t-il pas été par ſon Secrétaire ?

Dans le ſecond, un Ambaſſadeur de France, médiateur entre l'Empire Ottoman & la République de Veniſe, dans une guerre infiniment heureuſe pour le premier, inſinue à l'autre de ne point conclure la paix qu'il eſt chargé de négocier, & lui fait eſpérer la protection de ſon maître, pour l'engager à rejeter les propoſitions trop dures du Sultan victorieux. Des dépêches en chiffres ſont

interceptées ; le Grand-Viſir veut en connoître le contenu ; on ſe conduit de manière à le convaincre d'une colluſion avec les ennemis de l'Etat. Keupurli, Miniſtre abſolu, revêtu du pouvoir ſuprême, gouvernant ſeul un Empire, dont un enfant de quatorze ans, qui n'a que le nom d'Empereur, lui a confié les rênes, ivre de la gloire du nom Ottoman & de ſa propre grandeur, accoutumé à n'éprouver jamais aucune réſiſtance, croyant les intérêts de ſon maître trahis par le Miniſtre d'une Puiſſance amie & médiatrice, ſe porte à un excès blâmable, à une violation du droit des gens, donne, envers un Gentilhomme François qui, à la vérité, n'avoit point de caractère direct de ſa Cour, & ne ſe préſentoit qu'avec celui qu'il tenoit de ſon père, au nom duquel il portoit la parole, donne, dis-je, un ordre inconſidéré, exécuté avec trop de brutalité par ſes gens ; tout cela eſt, ſans doute, infiniment condamnable. Mais un média-

teur doit-il être partie ? Doit-il laiſſer échapper les ſecrets reſpectifs des puiſſances belligérantes ? Doit-il par un acte de partialité, faire naître lui-même des obſtacles à la négociation dont il eſt chargé ? Si le droit des gens impoſe aux Souverains le devoir ſacré de reſpecter les Ambaſſadeurs, eſt-il bien décidé que ce même droit n'impoſe pas à ces Miniſtres le devoir que la juſtice rend également ſacré, de ne pas contrarier les intérêts de la Puiſſance auprès de laquelle il réſide ? ou du moins de le faire avec aſſez d'adreſſe & de précautions pour qu'on n'en puiſſe jamais fournir des preuves ? Faut-il d'ailleurs, mettre ſur le compte d'un peuple entier, ſur le compte même du Gouvernement, les torts d'un Miniſtre violent & inconſidéré, emporté par ſon zèle pour les intérêts de ſon maître, au-delà des bornes preſcrites par le droit des gens, qui doit lier toutes les nations ?

M. de Volney cite encore trois faits

plus récens : « auſſi, dit-t-il, (*Ibidem*) » a-t-on vu en 1769 deux de nos inter- » prêtes à Séyde, recevoir une baſton- » nade de cinq cens coups, pour la- » quelle on paie encore à l'un d'eux » une penſion de 500 liv. En 1777, » M. Boriés, Conſul d'Alexandrie, » fut tué d'un coup de piſtolet dans le » dos ; & peu auparavant un inter- » prête de cette même Echelle, avoit » été conduit à Conſtantinople, où, » malgré les réclamations de l'Ambaſſa- » deur, il fut ſecrètement étranglé ». Voilà trois faits nuds & dépouillés des circonſtances, qui peuvent les rendre moins odieux. Il eſt néceſſaire de les raconter avec quelque détail.

1°. Un bateau Turc, chargé de marchandiſes pour le compte des François, & affrété pour les porter de Séyde à Caïfe, fut pris à la vue de Séyde par un corſaire Maltois. Le Conſul de cette Echelle envoya, à bord de ce corſaire, M. Adanſon, ſecond Drogman, qui

rapporta les marchandiſes françoiſes, ne réclama point le bateau, & laiſſa emmener eſclaves les Turcs, qui en compoſoient l'équipage. Cet événement cauſa une émeute violente à Séyde; le peuple vouloit maſſacrer tous les François qui y étoient établis. Méhémet Pacha, Adm Oglou, de l'illuſtre maiſon des Princes de Damas, jugea devoir faire appliquer la baſtonnade aux deux Drogmans de France, pour ſauver la Nation entiere, en donnant au peuple ce genre de ſatisfaction.

2° M. Roboly, Drogman à Alexandrie, étoit parvenu, par ſes intelligences avec les Puiſſances & les marchands d'Egypte, à faire préférer, pour le cabotage, les vaiſſeaux François aux Alexandrins. Les manœuvres qu'il avoit exercées pour arriver à ce but, lui firent de nombreux ennemis, qui intriguèrent à Conſtantinople pour le perdre, & l'accusèrent d'avoir fait paſſer du riz à Malte, tandis que la Capitale étoit en

diſette de cette denrée. Cet interprête fut arrêté à Alexandrie, conduit à Conſtantinople, & enfermé au Bagne. Il n'y fut point étranglé ſecrètement, comme l'aſſure, à tort, M. de Volney; mais âgé & infirme, il y mourut de maladie avant d'avoir pu ſe juſtifier.

3°. Un Perruquier Italien, établi à Alexandrie, ſous la protection de France, étant à la chaſſe, entra dans le jardin d'un Arabe, y fit du dégât, ſe prit de querelle avec lui, & le tua d'un coup de fuſil. Le Perruquier fut ſaiſi, & pendu; mais cet aſſaſſinat d'un Mahométan, cauſa quelque fermentation dans la populace, & le Gouvernement fit conſeiller aux Européens de s'abſtenir de ſortir de chez eux juſqu'à ce qu'elle fût fût entièrement calmée. M. Boriés, Conſul de France, au mépris de cet avis, eut l'imprudence d'aller ſe promener à la campagne; il rencontra malheureuſement le frère du Mahométan aſſaſſiné, qui avoit juré de venger le ſang de ſon frère ſur le

premier Européen qui ſe préſenteroit à lui. Cet Arabe, pour remplir ſon ſerment, tira ſur le Conſul un coup de piſtolet qui lui perça les reins, & duquel il mourut peu de jours après.

Page 68. « A notre honte, s'écrie » M. de Volney, ces outrages & beau» coup d'autres, ſont reſtés ſans ven» geance. On les a diſſimulés par un » ſyſtême qui prouve que l'on ne con» noît point le caractère des Turcs, on » a cru par ces ménagemens les ren» dre plus traitables ; mais la modéra» tion, qui, avec les hommes polis, a de » bons effets, n'en a que de fâcheux avec » les barbares : accoutumés à devoir tout » à la violence, ils regardent la douceur » comme un ſigne de foibleſſe, & ne » rendent à la complaiſance que du » mépris ».

Il n'y a qu'à lire l'hiſtoire Ottomane, pour ſe convaincre que M. de Volney, ou ne ſavoit rien de ce qui s'eſt paſſé, ou veut cacher ce qu'il en ſait. Les ou-

trages faits aux Ambaſſadeurs de France à Conſtantinople, furent ſi peu diſſimulés par notre Cour, qu'elle en demanda hautement raiſon à la Porte, & en obtint des réparations que nos Rois jugèrent ſuffiſantes. Le Baron de Sancy, reçut l'affront en 1618, ſous le premier Règne de Muſtapha I. La même année, Louis XIII envoya à Oſman II, qui dans l'intervalle étoit monté ſur le trône, un Ambaſſadeur extraordinaire, pour ſe plaindre de l'injure faite à la nation Françoiſe, dans la perſonne de ſon Miniſtre. Le même Grand-Viſir qui gouvernoit encore, rejetta ſur ſon ancien Maître la faute dont lui ſeul étoit coupable ; Oſman II envoya un Ambaſſadeur extraordinaire à Louis XIII, pour la déſavouer, lui en faire une réparation authentique, & lui proteſter qu'il obſerveroit religieuſement les traités faits avec ſes prédéceſſeurs, & que les Ambaſſadeurs de France ſeroient, comme auparavant, honorés & reſpectés

à la Porte. Ce fut en 1658, ſous le Règne de Mahomet IV, que M. de la Haye & M. de Vantelet ſon fils, furent ſi maltraités par le Grand-Viſir Keupurli. Louis XIV envoya d'abord M. Blondel, ſon Miniſtre à Berlin, avec la même qualité à la Porte, pour en demander ſatisfaction. M. Blondel alla inutilement à Andrinople, ne put pas voir le Sultan, ni lui remettre ſes lettres de créance, parce qu'il n'étoit point revêtu du caractère d'Ambaſſadeur, & il s'en retourna ſans avoir rien obtenu, parce qu'il ne pouvoit demander juſtice de Keupurli, qu'à Keupurli lui-même, & qu'il ne voulut point lui remettre la lettre que le Roi écrivoit au Sultan, dans laquelle il lui demandoit en réparation, non-ſeulement la dépoſition, mais la mort de ce premier Miniſtre. La Cour de France prit le parti d'ordonner à M. de la Haye de revenir, & de laiſſer la geſtion de l'Ambaſſade à un Négociant de la nation, ſans aucun caractère; cet or-

dre fit une impreſſion à Keupurli, qui ne vouloit point que la France ceſſât d'avoir un Ambaſſadeur à la Porte, & qui craignoit une rupture avec une Puiſſance dont il jugeoit l'alliance néceſſaire à l'Empire Ottoman, contre la Maiſon d'Autriche ; ce Grand-Viſir réſolut de donner à la France une ſatisfaction : le Sultan envoya en France un Tchaouche, avec le même caractère de Miniſtre, dont M. Blondel étoit revêtu. Ce Tchaouche étoit porteur de lettres de l'Empereur & de ſon Viſir, pour réclamer l'ancienne alliance des deux Cours, témoigner le deſir conſtant que le Sultan avoit de vivre en bonne intelligence avec l'Empereur de France, renouveller les plaintes contre M. de la Haye & M. de Vantelet, ſon fils, & demander un autre Ambaſſadeur. Louis XIV, qui, foncièrement, trouvoit M. de la Haye coupable, conſentit à le rappeller, mais laiſſa à ſa place M. de Vantelet, ſon fils, qui étoit ſi odieux au Grand-Viſir Keu-

purli, mais que ce premier Miniſtre fut cependant forcé d'agréer.

Ces faits hiſtoriques ſuffiſent pour prouver à M. de Volney, que nos Rois Louis XIII & Louis XIV ne diſſimulèrent point les injures qu'ils avoient reçues dans la perſonne de leurs Ambaſſadeurs, & en firent au contraire éclater leur juſte reſſentiment; mais l'un & l'autre jugèrent ſuffiſantes les réparations qu'ils en obtinrent, parce que le premier avoit beſoin de l'alliance des Turcs contre l'Empereur, & que le ſecond joignoit au même intérêt de ſe ménager cette puiſſante diverſion contre la Maiſon d'Autriche, la crainte de porter coup par une rupture avec la Porte, au commerce de ſes Sujets dans le Levant. Ces ſages Monarques ne crurent point devoir expoſer l'intérêt de tout leur peuple, pour venger les querelles de deux Ambaſſadeurs qui avoient eux-mêmes renoncé à leur caractère, en s'écartant des termes de leur miſſion, violant les premiers le droit des gens, &

invitant, par leur exemple, les Viſirs à ne pas l'obſerver à leur égard. Paſſons aux faits plus récens que rapporte M. de Volney, & voyons s'ils ont été diſſimulés & ſont reſtés ſans réparation.

La Porte, ſur les plaintes portées par l'Ambaſſadeur de France, deſtitua du Gouvernement de Seyde & envoya à Marache, le Pacha Mehemet Adm Oglou, qui avoit fait donner la baſtonnade aux Drogmans François.

Les Beis du Caire, après avoir fait inutilement chercher l'aſſaſſin fugitif de M. Boriés, envoyèrent à Alexandrie un Kiaſchef, avec cinquante Mamelouks, firent arrêter, mettre en priſon, dépouiller complètement toute la famille du meurtrier, qu'il fut impoſſible de trouver, & impoſèrent à la ville, pour l'avoir laiſſé s'évader, une amende de dix mille paraques, qui ſont environ ſoixante mille frans de notre monnoie.

L'Ambaſſadeur de France réclama fortement M. Roboly, détenu priſonnier

au Bagne ; mais la Porte s'obſtina à ne point le rendre, parce qu'elle prétendit devoir regarder comme ſon Sujet, ce Drogman, né à Conſtantinople d'une famille qui y étoit établie depuis pluſieurs générations, & que nos capitulations n'ont pas ſtatué juſqu'à quel degré la poſtérité des François établis dans l'Empire Ottoman doit y jouir de la protection du Roi.

Tous ces faits, que M. de Volney a mis à la charge des Turcs, ſont à préſent, je penſe, ſuffiſamment éclaircis. S'il a ignoré les particularités deſquelles je viens de rendre compte, il a eu tort d'avancer des choſes dont il étoit mal inſtruit ; s'il en a eu connoiſſance, il n'a pas dû les taire. Dans une cauſe de cette importance, il n'eſt pas permis au Rapporteur de ſouſtraire des pièces.

Ibidem. « Les Européens qui vont en » Turquie, ajoute-t-il, ne tardent pas de » s'appercevoir que cet air affable, ces » manières prévenantes qui, parmi nous, » excitent la bienveillance, n'obtiennent

» des Turcs que plus de hauteur; on ne » leur en impoſe que par une contenance » ſévère, qui annonce un ſentiment de » force & de ſupériorité ».

C'eſt bien mal connoître les Turcs, que d'en porter un pareil jugement; & leur conduite actuelle prouve bien qu'on ne leur impoſe pas par la menace. L'audace, la morgue, le ton dur, l'air avantageux, la contenance inſolente, ne font qu'offenſer, aigrir, courroucer les Turcs comme tous les autres hommes; & lorſque ces dehors repouſſans ne ſont que l'annonce de la préſomption, & la trompeuſe & menſongere apparence d'une force & d'une ſupériorité imaginaires, ils n'obtiennent que le ridicule & le mépris.

Page 69. « C'eſt ſur ce principe que » notre Gouvernement eût dû règler ſa » conduite avec les Turcs, & il devoit » y apporter d'autant plus de rigueur, » que jamais leur alliance avec nous ne » fut fondée ſur une amitié ſincère, mais

» bien ſur cette politique perfide dont » ils ont uſé de tous les temps : par- » tout, pour détruire leurs ennemis, ils » ont commencé par les déſunir, & par » s'en allier quelques-uns, pour avoir » moins de forces à combattre ».

Notre Gouvernement eſt trop ſage pour prendre, ſans de preſſans motifs, un parti violent, ſouvent funeſte, & toujours dangereux; & pour briſer bruſquement & ſans néceſſité les liens de l'alliance ancienne, conſtante & utile, d'une grande Puiſſance, qui a ſouvent ſervi nos vues politiques, & envers laquelle nos intérêts de commerce exigent encore les plus grands ménagemens. Sur quels fondemens, d'ailleurs, M. de Volney avance-t-il que ſon alliance avec la France, *n'a jamais été fondée ſur une amitié ſincère?* Il n'a qu'à lire les hiſtoires, qu'à compulſer le dépôt des affaires étrangères, qu'à parcourir les innombrables commandemens gardés dans les Chancelleries de l'Ambaſſade de Conſtantinople,

tantinople, & de tous nos Conſulats; il ſe convaincra que la Porte a preſque toujours choiſi la France pour médiatrice de ſes démêlés avec les autres Puiſſances, & lui a preſque toujours accordé ce qu'elle a demandé en politique & en commerce. Si le Divan a adopté le principe de déſunir ſes ennemis pour les maitriſer; s'il a conſtamment ſuivi le grand axiome *divide & impera*; cela prouve au moins qu'il a quelqu'idée de la politique Européenne, celle des Puiſſances Chrétiennes, eſt-elle autre choſe?

Ibidem. « S'ils euſſent ſubjugué l'Au» triche, nous euſſions vu à quoi eût » abouti notre alliance ».

Il eſt certain que ſi les Turcs avoient pris Vienne, lorſqu'ils l'aſſiégèrent en 1529 & en 1683, ils auroient pu aller beaucoup plus loin: la crainte qu'a eue l'Europe à ces deux époques, ſeroit peut-être une raiſon de ne pas les réveiller injuſtement, de ne pas leur inſ-

pirer un déſeſpoir qui les faſſe arriver au niveau de nos connoiſſances dans l'art militaire, & réaliſer les diſpoſitions qu'on leur ſuppoſe.

Ibidem. « Le Viſir Keupurli, qui » aſſiégea Vienne, le fit aſſez entendre » à M. de la Haye. Cet Ambaſſadeur » lui ayant fait part des ſuccès de Louis » XIV, contre les Eſpagnols, dans la » guerre de Flandres : *qu'importe*, reprit » fièrement le Viſir, *que le chien mange* » *le porc, ou que le porc mange le chien,* » *pourvu que les affaires de mon Maître* » *proſpèrent* ».

Il y a dans ce paragraphe de grandes erreurs à relever. Jamais aucun Keupurli n'a aſſiégé Vienne ; cette Capitale l'a été deux fois, la première en 1529, par l'Empereur Soliman-le-Grand, en perſonne, & la ſeconde en 1683, par le Viſir Cara Mouſtapha, ſous le Règne de Mahomet IV, qui le fit étrangler la même année, pour avoir manqué la

priſe de cette place. Le Keupurli, dont parle ici M. de Volney, celui qui eut une ſi vive querelle avec MM. de la Haye, en 1658, eſt Achmet Keupurli, élevé au Viſiriat en 1650, mort en 1661, & qui certainement n'a pas pu aſſiéger Vienne en 1683. Si M. de Volney s'étoit donné la peine de conſulter l'hiſtoire & la chronologie, il n'auroit pas confondu comme il le fait ici les choſes & les perſonnes. Quant au propos vil, bas & indécent, qu'il fait tenir à M. de la Haye, par le Viſir Keupurli, je ne ſais chez quel Hiſtorien il peut l'avoir trouvé, il n'en cite aucun. Mais j'oſerois aſſurer que jamais homme d'Etat chez les Ottomans, n'a pu s'oublier à ce point, en parlant aux Ambaſſadeurs d'une Puiſſance étrangère. Il n'y a qu'à lire les traités, les manifeſtes, & toutes les pièces diplomatiques qui ſortent du Divan, pour juger s'il eſt poſſible, qu'aucun Miniſtre de la

Porte ait jamais été capable d'une pareille groſſièreté, qu'un Bedouin de Syrie oſeroit à peine ſe permettre. C'eſt, ſans doute, ſur la foi du même Hiſtorien, que M. de Volney a enrichi ce fait de la note ſuivante.

Ibidem, en note. « Mahomet (diſent » les Muſulmans) a reçu de Dieu l'Em» pire de la terre, & quiconque n'eſt » pas ſon diſciple, doit être ſon eſclave. » Quand les Turcs veulent louer le Roi » de France, ils diſent que c'eſt un *Sujet* » *ſoumis*, & il n'y pas trois ans que le » ſtyle de la Chancellerie de Maroc, » étoit, *à l'infidele qui gouverne la France* ».

Il ſuffit, pour répondre à cette note, de rapporter les titres que les Empereurs Turcs donnent au Roi de France dans leurs lettres, leurs traités & tous les actes publics. Ils ſont extraits de la traduction de nos capitulations, par feu M. Deval, la meilleure qui ait encore été faite.

La gloire des grands Princes de la croyance de Jéſus ; l'élite des grands & magnifiques de la religion du Meſſie ; l'arbitre & le médiateur des affaires des nations chrétiennes, revêtu des marques d'honneur & de dignité, rempli de grandeur, de gloire & de majeſté, l'Empereur de France, & d'autres vaſtes Royaumes qui en dépendent, notre très-magnifique, très-honoré, ſincère & ancien ami, Louis, &c.

Je demande s'il y a là quelque terme qui reſſemble à celui de *ſujet ſoumis*, dont M. de Volney prétend que les Turcs ſe ſervent, quand ils veulent louer le Roi de France ? L'Empereur de Maroc employoit envers le Roi le titre de *Taga*, qui, dans ſa véritable acception, ſignifie tyran : il imitoit les Romains qui donnoient cette qualification à tous les Monarques. Mais depuis quelques années, notre miniſtère s'eſt raviſé, & a prié Sa Majeſté Maroquine de châtier ſon ſtyle. Le Roi de France

a exigé de lui le titre de *Sultan*. C'eſt bien le moins, puiſque le Grand-Seigneur le traite au pair, & lui donne le titre de *Padichah* ou Empereur, qui eſt celui qu'il prend lui-même. Au reſte, pourroit-on mettre ſérieuſement la Chancellerie de Maroc à côté du Divan de Conſtantinople ?

Page 70. « D'après ces diſpoſitions, » nous euſſions dû, à notre tour, dé- » daigner une ſemblable alliance, & lui » en ſubſtituer une plus conforme à nos » mœurs. La Ruſſie, comme je l'ai dit, » réuniſſoit pour nous toutes les con- » venances : par ſa poſition, elle rempliſ- » ſoit le même objet que la Turquie, » & le rempliſſoit bien plus efficacement » par ſa puiſſance. Nous y trouvions » une Cour polie, paſſionnée pour nos » uſages & notre langue, & nous pou- » vions compter ſur une conſidération » diſtinguée & ſolide ».

Je ſuis auſſi perſuadé que peut l'être

M. de Volney, que la poſition & les rapports de la France & de la Ruſſie les invitent à ſe lier étroitement. Je l'ai dit avant lui dans le premier volume de mon Traité ſur le commerce de la mer Noire, & je rapporte ici le paſſage, pour éviter au Lecteur la peine de chercher le livre (1). J'ai fait plus; l'an

(1) Dans le nombre des étrangers que la Ruſſie invite à venir commercer dans ſes ports de la mer Noire, les François ſont ſans contredit ceux qu'elle a le plus d'intérêt d'y attirer, parce que ce ſont ceux qui peuvent lui offrir les avantages les plus nombreux & les plus ſolides, & qu'aucun autre peuple de l'Europe ne peut entrer pour cet objet en concurrence avec eux. Le Gouvernement Ruſſe ne devroit pas oublier que le Czar Pierre Premier, en jetant ſur l'Europe ſon coup d'œil pénétrant & ſûr, n'y vit que la France avec laquelle il lui convenoit de ſe lier étroitement, & que ce grand Prince rédigea de ſa propre main la minute d'un traité dont ſa mort arrêta la ſignature, & dont la concluſion a rencontré juſqu'aujourd'hui des difficultés ſans nombre qui ont toujours leur ſource dans les principes différens inſpirés à ſes ſucceſſeurs. En effet, la France & la Ruſſie ſont les deux Puiſſances qui tirent le plus l'une de

1781, j'ai eu l'honneur de préſenter à notre Miniſtère un Mémoire, pour démontrer la néceſſité d'un traité d'alliance & de commerce avec cette Puiſſance, la néceſſité, dis-je, de réaliſer un projet dont Pierre-le-Grand avoit lui-même dreſſé le premier apperçu pendant ſon ſéjour à Paris, & dont la mort de ce

---

l'autre, & qui ont le plus de beſoins mutuels. La nature de ces beſoins leur dicte les clauſes du traité de commerce qui peut leur en faciliter l'échange, & qu'elles auroient dû cimenter depuis long-temps, d'autant mieux que, d'un autre côté, leur poſition géographique dicte celles d'un traité d'alliance qui feroit peut-être le bonheur de l'Europe. Trop éloignées l'une de l'autre pour pouvoir jamais ſe nuire juſqu'à un certain point; placées aux deux extrémités de cette partie du monde, aſſiſes, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, dans les deux baſſins de la balance, leur intelligence pourroit en maintenir l'équilibre, pourroit rendre moins fréquentes les guerres, toujours funeſtes, même aux peuples vainqueurs, & dans leſquelles une nation, quelque puiſſante qu'elle ſoit, n'acquiert jamais une grande gloire qu'aux dépens de ſa proſpérité; mais ce dernier point exigeroit une diſcuſſion politique qui s'écarteroit de mon objet, & ſeroit hors de place dans un ouvrage de commerce.

Prince, & les intrigues conſtantes des Anglois à la Cour de Pétersbourg, avoient empêché l'exécution. Mais ce n'étoit pas pour troubler l'Europe, ce n'étoit pas pour détruire l'Empire Ottoman, que je conſeillois cette union, c'étoit, au contraire, pour aſſurer l'équilibre & la tranquillité de l'une, & conſolider l'exiſtence de l'autre qui nous eſt ſi néceſſaire; c'étoit pour empêcher les Anglois & les Hollandois d'écrémer, ſans ceſſe le commerce reſpectif de la France & de la Ruſſie, de faire tourner ce commerce au profit de leur navigation, de continuer enfin d'en être les entremetteurs, & de tirer l'argent des cartes; c'étoit pour que la France, en établiſſant avec les Ruſſes un commerce plus prompt, plus commode & plus actif par la mer Noire, pût offrir une voie plus courte & moins pénible que celle des mers du Nord, à ſes navigateurs, qui ont une répugnance in-

peut-être, ou du moins ſuſpendre pour long-temps, les projets de conquête. Telles étoient les vues de mon Mémoire, bien différentes de celles de M. de Volney.

Ibidem. « Nous avons, dit-il, négligé » ces avantages, mais il eſt encore temps » de les recouvrer; la prudence nous le » conſeille; les circonſtances même nous » en font la loi ».

Notre Gouvernement n'a rien négligé. J'ai été aſſez heureux pour que mes idées ſe ſoient trouvées conformes à celles des Miniſtres du Roi, au jugement deſquels je crus devoir les ſoumettre. M. le Marquis, à préſent Maréchal de Caſtries, accorda, l'année ſuivante, des primes à nos Capitaines marchands, pour les encourager à la navigation des mers du Nord. M. le Comte de Vergennes conclut le traité de commerce avec la Ruſſie. L'objet ne fut pas, à la vérité, complètement

rempli ; mais nous avons obtenu de la Cour de Pétersbourg l'abolition de pluſieurs loix prohibitives, & la modération des droits. Si cette première négociation n'a pas rempli complètement les vues de notre Miniſtère, il peut naître des circonſtances dans leſquelles une ſeconde tentative ait un plein & entier ſuccès.

Ibidem. « Puiſqu'il eſt vrai que l'ancien » équilibre eſt détruit, il faut tendre à » en former un nouveau ; & j'oſe l'aſ- » ſurer, celui qui ſe prépare, nous eſt » favorable. En effet, dans le partage » éventuel de la Turquie, entre l'Em- » pereur & l'Impératrice, il ne faut pas » s'en laiſſer impoſer par l'accroiſſement » qu'en recevront leurs Etats, ni meſu- » rer la force politique qu'ils en retire- » ront par l'étendue de leur acquiſition. » L'on peut s'aſſurer, au contraire, que, » dans l'origine, la conquête leur ſera » onéreuſe, parce que le pays qu'ils

» prendront exigera des avances ; ce » ne ſera que par la ſuite des temps » qu'il produira ſes avantages, & ce » temps amenera d'autres rapports, & » du moment que la Ruſſie & l'Autriche » ſe trouveront limitrophes, l'intérêt qui » les a unies les diviſera, & leur jalouſie » réciproque rendra l'équilibre à l'Eu- » rope ».

M. de Volney ſuppoſe toujours l'ancien équilibre détruit ; mais il ne l'eſt point encore ; & ſi quelque choſe peut le renverſer à jamais, c'eſt préciſément ce qui ſe prépare. Il ne veut point que nous meſurions l'agrandiſſement des deux Empires alliés, par l'étendue de leurs conquêtes, comme s'il s'agiſſoit des ſables de l'Afrique, ou des forêts de la Sibérie, de pays ſtériles & déſerts, auxquels il fallut donner, à grands frais, des habitans & des productions. Mais les domaines qu'ils paroiſſent vouloir envahir, ſont les plus beaux pays de la

terre, des pays tout faits, des pays peuplés, productifs, riches, abondans, & dont la jouiſſance ſuivroit immédiatement l'acquiſition. M. de Volney, qui prêche avec tant de zèle la cauſe de l'humanité, ſait-il quelle ſeroit la deſtinée de tant de nations ? Peut-il jeter un coup-d'œil ſur l'avenir ſans être effrayé des fleuves de ſang que feroient couler des guerres longues & déſaſtreuſes, que toutes ces nations ſeroient peut-être obligées de ſoutenir, avant de pouvoir fixer l'équilibre qui doit, ſuivant lui, réſulter de la jalouſie & de la méſintelligence des deux conquérans ? Que pouvons-nous eſpérer de mieux dans ſon hypothèſe, que de redevenir ce que nous ſommes ? Convient-il à l'Europe de laiſſer anéantir ſon équilibre actuel, dans le ſeul eſpoir de le recouvrer après pluſieurs ſiècles & pluſieurs guerres ?

Page 71. « Déjà même l'on ſuppoſe » que le partage pourra la faire naître

» (la jalouſie) au ſujet de Conſtanti-
» nople. Il eſt certain que la poſſeſſion
» de cette ville, entraîne de tels avan-
» tages, que le parti, qui l'obtiendra
» aura une prérogative marquée : ſi
» l'Empereur la cède, il peut ſe croire
» léſé : ſi l'Impératrice ne l'obtient, la
» conquête eſt inutile. Le canal de
» Conſtantinople étant la ſeule iſſue de
» la mer Noire vers la Méditerranée,
» ſa poſſeſſion eſt indiſpenſable à la Ruſ-
» ſie, dont les plus belles provinces dé-
» bouchent dans la mer Noire par le
» Don & le Nieper. D'autre part, les
» Etats de l'Empereur ont auſſi leur
» iſſue naturelle ſur cette mer ; car le
» Danube qui, par lui-même ou par les
» rivières qu'il reçoit, eſt la grande
» artère de la Hongrie & de l'Autriche,
» le Danube, dis-je, y prend également
» ſon embouchure : il ſemble donc que
» l'Empereur ait le même intérêt d'oc-
» cuper le Boſphore ».

Il n'eſt pas douteux que, ſi le projet d'envahir l'Empire Ottoman, étoit couronné par le ſuccès, celui des deux conquérans, qui s'empareroit de Conſtantinople, auroit ſur l'autre un ſi immenſe avantage, qu'aucun autre lot, dans le partage, ne pourroit le compenſer. La première des deux Aigles, qui iroit ſe poſer ſur les murs de cette Capitale, ſeroit certainement la prédominante : l'Aigle de l'Empire d'Orient pourroit, delà, prendre un vol ſi élevé, que celle d'Occident ne pourroit plus l'atteindre. Cette importante conſidération auroit peut-être dû empêcher celle-ci de laiſſer l'autre devenir ſi robuſte, en dévorant ſeule une proie qui la rapproche de l'objet eſſentiel de la rivalité. Ce nœud difficile à réſoudre, ſembloit devoir concourir en quelque choſe, à la ſûreté des Turcs. Mais M. de Volney le tranche par l'arrangement qu'il propoſe & qu'il regarde comme facile.

Ecoutons ce qu'il dit à la page 72.

Page 72. « Cependant, cette difficulté » peut ſe réſoudre par une conſidération » importante, qui eſt que la Méditer- » ranée étant le théâtre de commerce le » plus riche & le plus avantageux, les » Etats de l'Empereur doivent s'y por- » ter par la voie la plus courte & la » moins diſpendieuſe : or, le circuit de » la mer Noire ne remplit point cette » double condition ; & il eſt facile de » l'obtenir, en joignant les eaux du » Danube à celles de la Méditerranée, » par un ou pluſieurs canaux, que l'on » pratiqueroit entre leurs rivières reſ- » pectives, par exemple, entre le *Drino* » & le *Drin*, ou la *Morava*. A ce » moyen, la Hongrie & l'Autriche » communiqueroient immédiatement à » la Méditerranée, & l'Empereur pour- » roit abandonner, ſans regret, la na- » vigation dangereuſe & ſauvage de la » mer Noire ».

Il n'y a qu'un obſtacle à l'arrangement que propoſe M. de Volney. Depuis la mort de l'Impératrice, Marie Thérèſe, l'Empereur n'a ceſſé de ſe faire préſenter des plans pour la communication du Danube à la Méditerranée ; il en auroit certainement exécuté quelqu'un, s'ils n'avoient tous été reconnus abſolument impraticables. Toutes ces rivières intermédiaires n'ont pas aſſez d'eau, & ne ſont navigables ni dans tout leur cours, ni dans toutes les ſaiſons. D'ailleurs, de pareils travaux entraîneroient des dépenſes énormes, que l'avantage qu'on en retireroit ne pourroit peut-être pas balancer.

M. de Volney a applani leſtement, comme on l'a vu, la première difficulté, mais une ſeconde l'embarraſſe : il ne ſait pas à qui pourront échoir, pour lot, la Grèce proprement dite, la Morée & l'Archipel. Il eſt bien perſuadé que le génie de Joſeph II, & celui de Ca-

thetine II, ſont aſſez fertiles en reſſources pour imaginer un moyen de s'arranger. Il ne laiſſe pas cependant d'en propoſer un, qui lui paroît le plus raiſonnable, & auquel il trouve que toute l'Europe auroit tort de ne pas ſe prêter. Il donne 1° à l'Empereur toutes les provinces Ottomanes qui bordent le golfe Adriatique, c'eſt-à-dire, la Servie, la Boſnie, l'Albanie, &, ſans doute, la Croatie. Il foule aux pieds, dans ſa courſe rapide, l'Etat de Raguze, & donne encore à ce Prince le petit domaine, les Iſles, le port & les cent quatre-vingt vaiſſeaux marchands de cette petite mais eſtimable République, dont les Turcs mêmes ont toujours reſpecté la liberté & les privilèges, qu'elle conſerve intacts depuis une longue ſuite de ſiècles. Il y ajoute encore les poſſeſſions de la République de Veniſe, à laquelle il promet un dédommagement, ſans doute, parce que celle-ci, jouant un plus grand

rôle dans le monde politique, mérite plus d'égards & de conſidération ; mais il ne nous dit pas où il prendra ce dédommagement ; s'il ſera aux dépens du Duc de Parme, du Roi de Sardaigne ou du Corps Helvétique. Il eſpère que l'Empereur voudra bien ſe contenter de cet agrandiſſement, parce qu'il fera moins d'attention au nombre & à l'étendue de ces nouveaux domaines, qu'aux avantages qu'il doit s'en promettre ; & que, d'ailleurs, pour balancer encore mieux le partage, on lui garantira l'acquiſition de la Bavière *qu'il ne perd pas de vue.* Je ne ſais pas comment, dans ce moment-ci, M. de Volney a pu ſe permettre ce paragraphe ; pour moi, je crois devoir m'en interdire la diſcuſſion. 2°. Il forme de la Moldavie, la Walaquie, la Bulgarie & la Romelie, la portion de l'Impératrice de Ruſſie ; mais comme il trouve que, ſi elle règnoit en même-temps ſur Pétersbourg

& Conſtantinople, elle ſeroit trop avantagée, il juge que l'Empereur doit la reconnoître Impératrice d'Orient, & reſtauratrice de l'Empire Grec, parce que, dit-il, *le pays qu'elle poſſédera eſt peuplé de Grecs qui, par affinité de culte & de mœurs, ont autant d'inclination pour les Ruſſes qu'ils ont d'averſion pour les Allemands.* (Il eſt bon d'obſerver que les Grecs courent en foule s'établir dans les Etats d'Autriche, que l'Empereur en a acquis plus de cent mille depuis la publication de ſon Edit de tolérance, & qu'il n'en eſt paſſé en Ruſſie qu'un très-petit nombre). Il juge, dis-je, que Catherine II doit ſe contenter de ce double titre, & que, pour concourir à la formation du nouvel équilibre, elle doit donner l'Empire de Conſtantinople à ſon petit-fils Conſtantin. Il nous aſſure enfin, que ce plan lumineux eſt, de toutes les combinaiſons poſſibles, la plus deſirable, & nous exhorte à la favori-

ſer ; mais j'aime autant cette politique-là, que celle d'un homme qui conſeilleroit aux Puiſſances de l'Europe de laiſſer Louis XVI s'emparer de l'Allemagne, & qui enſuite, pour maintenir entr'elles l'équilibre & les proportions politiques, imagineroit l'expédient de la donner à M. le Duc de Normandie.

M. de Volney, pour nous inviter à acquieſcer à cet arrangement, veut nous convaincre que, par lui, notre intérêt ſeroit d'accord avec celui de l'humanité ; &, à cet effet, il s'élève avec chaleur contre la formation des grands Etats ; donne à ſon éloquence tout ſon eſſor, & lance contre eux la plus véhémente diatribe ; nous les repréſente comme également dangereux, ſous le rapport de la politique & ſous celui de la morale, comme les deſtructeurs de la vertu, des mœurs, de la liberté des peuples, les ſources du deſpotiſme, & les fléaux de l'humanité Il nous trace un apperçu

de la puiſſance & de la ſplendeur de la Grèce & de l'Aſie, avant la naiſſance de l'Empire de Macédoine, & leur décadence rapide depuis cette époque : il nous dit (ce qui eſt vraiment admirable) *que dans la ſeule petite province de Syrie, on put compter juſques à dix Etats, qui avoient plus de force réelle que n'en a tout l'Empire Turc.* C'eſt cependant pour nous engager à favoriſer l'énorme agrandiſſement de la Ruſſie, à laiſſer former la plus exorbitante maſſe de puiſſance qu'on auroit peut-être encore vue ſur la terre, qu'il nous dit toutes ces choſes, qu'il fait cette vigoureuſe ſortie contre les grands Etats, & qu'il oublie qu'à la *page* 44, il a contemplé avec raviſſement & enthouſiaſme le projet de la Ruſſie, qu'il lui a préſenté le tableau d'ambition le plus ſéduiſant, pour l'encourager « à re-» conquérir la Grèce & l'Aſie, à chaſſer » de ces belles contrées des Barbares con-» quérans, d'indignes maîtres ! d'établir

» le ſiège d'un Empire nouveau dans le » plus heureux ſite de la terre ! à compter » parmi ſes domaines les pays les plus » célèbres, & règner à la fois ſur Byzance » & ſur Babylone, ſur Athènes & ſur » Ecbatanes, ſur Jéruſalem, ſur Tyr & » Palmire ». Puiſqu'il regarde la formation des grands Etats comme ſi dangereuſe, ſi menaçante, ſi nuiſible à l'eſpèce humaine, au lieu d'avoir l'air de s'enivrer de l'eſpoir du ſuccès de cette brillante entrepriſe, c'étoit à la Ruſſie & non pas à nous, qu'il devoit conſeiller de reſpecter les droits de l'humanité, & de ſe contenter de ce qu'elle poſsède.

Pour achever enfin de nous décider à donner les mains à l'agrandiſſement des deux Empires alliés, il nous aſſure que nous pouvons être tranquilles ſur cet évènement, parce que (dit-il)

Page 78. « Les grands Empires, ſi » impoſans par leurs dehors giganteſ- » ques, ne ſont, en effet, que des

» maſſes ſans vigueur, parce qu'il n'y a
» plus de proportion entre la machine
» & le reſſort. C'eſt d'après ce principe
» qu'il faut évaluer l'agrandiſſement de
» la Ruſſie & de l'Autriche ; plus leur
» domination s'étendra, plus elle per-
» dra de ſon activité, ou, ſi elle en
» conſerve encore, la diviſion de ſes
» parties en ſera plus prochaine ».

Mais quand les Ruſſes poſſéderont en ſus de ce qu'ils ont déjà, *Byzance & Babylone, Athènes & Ecbatanes, Jéruſalem, Tyr & Palmire*, ils auront certainement un des plus grands Empires qui fut jamais, & ils deviendront, comme M. de Volney vient de le dire à la *page* 75, dangereux ſous tous les rapports de la politique & de la morale, deſtructeurs des vertus, des mœurs & de la liberté des peuples; ils prendront tous les vices qu'il attribue aux grands Etats, & feront à l'eſpèce humaine tous les maux dont il nous donne, dans cette *page* & dans

les deux ſuivantes, la pompeuſe énumération ; &, en chaſſant de la Grèce & de l'Aſie *des barbares conquérans, d'indignes maîtres*, en ſeroient-ils des maîtres plus dignes, *& affranchiroient-ils des peuples nombreux du joug du fanatiſme & de la tyrannie*, comme il l'aſſure à la *page* 44 ? Si, au contraire, ainſi qu'il vient de le dire, en étendant leur domination, ils doivent perdre leur force, leur vigueur & leur activité, comment pourront-ils *rappeller les Sciences & les Arts dans leur terre natale, ouvrir une nouvelle carrière à la légiſlation, au commerce, à l'induſtrie, & effacer la gloire de l'ancien Orient par la gloire de l'Orient reſſuſcité ?*

Page 79. « Il arrivera, pourſuit-il, » de deux choſes l'une ; ou ces Puiſſan» ces ſuivront, dans leur régime, un » ſyſtême de tyrannie, & par-là même, » elles ſeront foibles ; ou elles ſuivront » un ſyſtême favorable à l'eſpèce hu-

» maine & nous n'aurons point à redou-
» ter leur force ».

Premièrement, ou les principes que M. de Volney a établis, ſont faux, ou les vices qu'il a dit être inhérens à la nature des grands Etats, doivent empêcher la Puiſſance Ruſſe, qui deviendroit énorme dans l'hypothèſe de la révolution, de prendre un ſyſtême favorable à l'humanité. Secondement, en tout état de cauſe, peut - il convenir à la France, peut-il convenir à l'Europe, de donner au haſard leur sûreté, leur liberté actuelles, pour les faire dépendre du régime doux ou violent qu'adopteront les Puiſſances alliées, & les attendre, dans les ſiècles à venir, de la bénignité des conquérans ?

Ibidem. « Dans tous les cas, conclut-
» il, c'eſt de notre intérieur bien plus
» que de celui des Puiſſances étrangères,
» que nous devons tirer nos moyens de sû-
» reté ; & ce ſeroit bien plus la honte

» du Gouvernement, que celle de la » nation, ſi jamais nous avions à re- » douter les Autrichiens ou les Ruſſes ».

Je diſcuterai cette queſtion, en répondant au contenu des *pages* 131, & des quatre ſuivantes, dans leſquelles M. de Volney a donné plus de développement à ſon idée. Ici finiſſent ſes conſidérations ſur les intérêts de la France, relativement à la politique: il va les examiner, à préſent, ſous les rapports de commerce. Voyons s'il raiſonne avec plus de juſteſſe & de juſtice ſur l'un que ſur l'autre.

Ibidem. « Mais, diſent nos Politiques, » nous devons nous oppoſer à l'inva- » ſion de la Turquie, parce qu'il con- » vient à notre commerce que cet Em- » pire ſubſiſte dans ſon état actuel, & » que, ſi l'Empereur & l'Impératrice s'y » établiſſent, ils y introduiront des arts » & une induſtrie, qui rendront les nôtres » inutiles ».

faſſions le cabotage de ſon propre commerce, ſans exiger aucun droit ſur notre navigation. Dans les naufrages de nos bâtimens ſur les côtes de ſon empire, il permet que le recouvrement ſoit fait par les Officiers du Roi, ordonne rigoureuſement aux ſiens d'empêcher les déprédations, & de ne s'en mêler que pour fournir aux nôtres tous les ſecours néceſſaires pour le ſauvetage. Il nous permet l'exercice public de notre religion, accorde avec complaiſance les ordres dont nous avons beſoin pour la reſtauration ou la reconſtruction de nos Egliſes & de nos Couvens; il ordonne que nos Evêques, nos Prêtres & nos Religieux Miſſionnaires ne ſoient ni inquiétés ni troublés dans leurs fonctions; il ſouffre que nous tenions les ſaints lieux en communauté avec les Grecs, ſes propres ſujets, & ne ceſſe de donner des commandemens, pour en aſſurer l'entrée & la viſite paiſible à tous les pélerins de Jéruſalem,

Jéruſalem, qui jouiſſent de la protection du Roi. Si ſes Officiers tranſgreſſent les clauſes contenues dans le traité, il les punit & en fait juſtice. Je demande s'il y a quelque Puiſſance ſur le globe, de laquelle nous puiſſions nous flatter d'obtenir les mêmes avantages & les mêmes facilités ; & je perſiſte dans l'opinion que nous devons préférer les Ottomans à toute autre nation, qui pourroit occuper les pays qu'ils poſsèdent.

Page 80. « Après le commerce de la „ Chine & du Japon, il n'en eſt point „ qui ſoit embarraſſé de plus d'entraves, „ & ſoumis à plus d'inconvéniens, que „ le commerce des Européens en général, „ & des François en particulier, dans „ la Turquie. D'abord, par une ſorte „ de privilége excluſif, il eſt tout entier „ concentré dans la ville de Marſeille : „ toutes les marchandiſes d'envoi & de „ retour ſont obligées de ſe rendre à „ cette place, quelle que puiſſe être leur „ deſtination. Ce n'eſt pas qu'il ſoit dé-

» fendu aux autres ports de la Méditer-
» ranée, & même de l'Océan, d'expé-
» dier directement en Levant; mais l'o-
» bligation impoſée à leurs vaiſſeaux de
» venir relâcher, & faire quarantaine à
» Marſeille, détruit l'effet de cette per-
» miſſion. De toutes les raiſons dont on
» étaye ce privilège, la meilleure eſt la
» néceſſité de ſe précautionner contre la
» peſte ».

Ce n'eſt pas la meilleure raiſon, c'eſt la ſeule; c'eſt une raiſon à laquelle il n'y a rien à oppoſer. Les précautions que notre Gouvernement prend, pour préſerver le Royaume des ravages de ce terrible fléau, ne ſont point dictées par un danger chimérique; ce danger eſt réel, & ſe renouvelle très-ſouvent. Dans les quatre dernières années, la peſte s'eſt manifeſtée deux ou trois fois dans l'enclos des infirmeries. Les ſages meſures que prend notre Miniſtère pour l'étouffer dans l'enceinte du Lazaret, ne ſauroient être trop rigides;

trop minutieuſes, & il n'y a dans le monde aucun motif ſi grave, qui ne doive céder au devoir que le ſalut commun lui impoſe de ne jamais s'en relâcher.

Ibidem. « Ce fléau, devenu endémique » dans les pays Muſulmans, a contraint » les Etats chrétiens adjacens à la Mé» diterranée, de ſoumettre leur naviga» tion à des Réglemens fâcheux pour le » commerce, mais indiſpenſables à la » ſûreté des peuples ».

On ne peut appeler *fâcheux* ſous aucun rapport, des Réglemens précieux pour la ſanté publique, des Réglemens ſaints, que tout le monde révère; on ne peut, dis-je, les appeler *fâcheux*, même pour le commerce, puiſqu'aucun négociant ne voudroit certainement s'expoſer à recevoir ſa marchandiſe, avant qu'une adminiſtration paternelle eût pris le ſoin de la lui purger.

Après quelques détails ſur la quarantaine, les Lazarets & les règles qu'on y

obſerve, M. de Volney dit, *page* 82; « que les Etats de Languedoc ont ſou-» vent propoſé d'en établir un à *Cette*, » mais que Marſeille a ſi bien fait va-» loir l'exactitude & l'intelligence de » ſon Lazaret, ſi bien fait redouter l'ex-» périence d'un nouveau, que l'on n'a » rien oſé entreprendre ».

Ce ne ſont point les repréſentations de la ville de Marſeille, qui ont empêché notre Gouvernement de permettre l'établiſſement d'un Lazaret à *Cette*; ſon refus a eu ſa ſource dans des réflexions infiniment ſages & judicieuſes.

1°. Qu'il ne faut pas, ſans une néceſſité extrême, multiplier les dépôts de la contagion.

2°. Que la ville de *Cette*, étant infiniment voiſine de Marſeille, n'avoit pas abſolument beſoin d'un Lazaret particulier, parce que les marchandiſes deſtinées pour ſon port, après avoir été déſinfectées à Marſeille, pouvoient y être tranſportées promptement, commodé-

ment & à peu de frais par les tartanes.

3°. Parce que, ſi la ville de *Cette* avoit même obtenu la permiſſion de bâtir un Lazaret, la même conſidération l'auroit empêchée d'en faire la dépenſe.

4°. Parce qu'enfin, l'atterrage de *Cette* eſt expoſé aux tempêtes fréquentes dans le golfe de Lyon, & que le naufrage d'un navire du Levant ſur cette côte, expoſeroit tout le Royaume.

Ibidem. « Sans doute, pourſuit-il, le « motif de ce refus eſt louable, mais la » choſe n'en eſt pas moins fâcheuſe ; » c'eſt un grave inconvénient que ce » ſequeſtre, qui conſume en frais le » négociant, & perd un temps précieux » pour la marchandiſe. C'eſt une pré- » caution odieuſe, que celle qui inter- » dit à l'homme depuis long-temps ab- » ſent, à l'homme fatigué de la mer » & des pays barbares ; qui lui interdit » ſa terre natale & ſa maiſon, qui le » confine dans une priſon ſévère, où, » à la vérité, on ne lui refuſe pas la

rivée, le venin de la peſte, dont ſa perſonne ou ſes vêtemens auroient été infectés ; de l'avoir porté au ſein de ſa famille ; d'en avoir vu expirer, entre ſes bras, ſa femme, ſes enfans & tous ſes proches ; d'avoir été le meurtrier de ſes concitoyens ; d'avoir ſemé le ravage, la déſolation & le trépas dans ſa patrie, peut-être dans toute l'Europe, & de laiſſer après lui une mémoire en exécration à la poſtérité. M. de Volney ſait-il ce que c'eſt que la peſte ? Sait-il que les précautions négligées ou mal ordonnées ont cauſé la perte de cent mille hommes à Marſeille en 1720, & en ont fait périr quarante mille à Meſſine en 1742 ? Sait-il de quelles horreurs ce fléau, déjà ſi terrible par lui-même, eſt encore accompagné ? A-t-il l'idée des tableaux qu'ont préſenté ces deux villes aux yeux de l'Europe épouvantée ? le viol, le meurtre, le pillage, tous les crimes accumulés ; des ſcélérats, ſe livrant à une licence qui n'avoit plus de frein, forçant

les maiſons, égorgeant les malades pour faire ceſſer leurs cris & les dépouiller plus aiſément, aſſouviſſant leur brutalité ſur les femmes agoniſantes; que dis-je? même ſur leurs cadavres. Ecartons ces horribles images, & béniſſons les ſoins vigilans qui nous préſervent de ces affreuſes calamités.

Page 83. « Et d'où viennent tant » d'entraves, pourſuit M. de Volney, » ſinon de cet Empire que l'on veut » conſerver? Qui jamais, avant les Ot» tomans, avoit oui parler de Lazarets » & de peſte? C'eſt avec ces barbares que » ſont venus ces fléaux; ce ſont eux qui » par leur ſtupide fanatiſme, perpétuent » la contagion, en renouvellant ſes ger» mes: ah! ne fût-ce que par ce motif, » puiſſent périr leurs Gouvernemens! » Puiſſent, à leur place, s'établir d'autres » peuples, & que la terre & la mer ſoient » affranchis de leur eſclavage »!

Comment M. de Volney a-t-il pu avancer que la peſte n'étoit pas connue

avant l'invaſion des Ottomans ? qu'avant eux, on n'en avoit jamais oui parler, & que ce ſont *ces barbares* qui ont apporté ce fléau ? La peſte a, de tous les temps, fait des ravages dans la Grèce, la Syrie & l'Egypte ; ne la trouvons-nous pas, dans l'ancien Teſtament du temps de David ? Héſiode ne l'a-t-il pas nommée ? N'a-t-elle pas affligé Thèbes, & inſpiré à Sophocle l'éloquente prière qu'il met dans la bouche d'Œdipe ? Lucrèce ne nous a-t-il pas donné la ſuperbe deſcription de celle d'Athènes ? Hypocrate n'en a-t-il pas fait un traité ? N'en eſt-il pas fait mention par Pline le Naturaliſte ? N'a-t-elle pas ravagé Conſtantinople, l'an 543, l'an 565 ? Les Turcs exiſtoient-ils alors ? Que M. de Volney ſe donne la peine de lire la quarantième lettre de M. Guys, ſur la Grèce, il y trouvera l'hiſtoire de la peſte ; il ſe convaincra que les Ottomans, bien loin de l'avoir apportée, l'ont trouvée dans les pays qu'ils ont conquis ;

& il reconnoîtra qu'il auroit pu s'épargner ſon injuſte & véhémente imprécation.

Page 84. « C'eſt un eſclavage encore » que l'exiſtence de nos négocians » dans la Turquie. Iſolés dans l'enceinte de leurs kans, chaque inſtant » leur rappelle qu'ils ſont dans une terre » étrangère & chez une nation ennemie. » Marchent-ils dans les rues, ils liſent » ſur les viſages ces ſentimens d'averſion » & de mépris, que nous avons nous-mêmes pour les Juifs. Par le caractère » ſauvage des habitans, les douceurs de » la ſociété leur ſont interdites ; ils ſont » privés même de celles du climat, parce » que le vice du Gouvernement rend » l'habitation de la campagne dangereuſe ».

Ah ! que l'on reconnoît bien ici que M. de Volney n'a jamais été qu'en Syrie & en Egypte ! car il n'y a qu'en Syrie & en Egypte, où nos négocians ſoient logés dans des kans : il auroit parlé bien

différemment s'il avoit été à Conſtantinople, à Smyrne, à Salonique; s'il avoit vu les brillantes aſſemblées des deux ſexes, les feſtins, les concerts, les bals, les fêtes, que les Miniſtres, les Conſuls & les négocians étrangers, donnent, pendant tout l'hiver, en ville, & pendant la belle ſaiſon, dans les maiſons de campagne, qu'ils ont dans les villages d'alentour. S'il avoit vu, à Smyrne, deux troupes d'amateurs, pleins de talent, donner régulièrement Spectacle François & Italien, des tragédies, des comédies & de petits opéra dans les deux langues. S'il avoit vu des Turcs de la plus grande diſtinction à Conſtantinople, venir aſſiſter aux fêtes publiques des Européens, & accepter des dîners & des ſoupers même chez les particuliers; s'il avoit vu, à Smyrne, le Muſſellim, Commandant de la ville, & nombre d'Agas ou Seigneurs du dehors, venir aux aſſemblées, aux bals, aux concerts, aux feſtins, chez les Conſuls & les négocians, & s'y con-

duire, envers les deux ſexes, avec la plus grande décence & la plus grande politeſſe. S'il avoit goûté enfin les agrémens dont jouiſſent les Européens dans la belle partie de la Turquie, il n'auroit pas expoſé ſon hideux tableau, dont la Syrie & l'Egypte lui ont fourni les couleurs; il auroit, je dis plus, compris ce que l'expérience nous montre tous les jours: que les hommes, qui ont vécu long-temps dans le Levant, ont toutes les peines du monde à en partir, quand leurs affaires les appellent ailleurs; qu'ils le quittent avec le plus grand regret, & qu'il n'y a pas un d'eux qui ne deſirât ſincèrement y retourner.

Ibidem. « Ils reſtent donc (les négo-
» cians) dans leurs kans, où ſouvent un
» ſoupçon de peſte, une alarme d'émeute,
» les tiennent clos comme dans une pri-
» ſon, & l'état des choſes qui règne
» dans l'intérieur, n'eſt pas propre à y
» rendre la vie agréable. D'abord, les
» femmes en ſont preſque bannies par

» une loi qui ne permet qu'au ſeul » Conſul d'y avoir la ſienne, & qui » lui enjoint de renvoyer en France, » quiconque ſe marieroit ou ſeroit déjà » marié ».

Il n'y a point de loi qui permette aux Conſuls du Roi d'avoir leurs femmes en Levant ; & il y en a ſi peu que, pour ſe marier, même en France, il leur faut une permiſſion de la Cour, & qu'ils ſont contraints d'en demander une ſeconde, pour mener leurs femmes ou les faire venir dans l'Echelle où ils doivent réſider. Quant aux autres François établis en Turquie, l'article 24 du titre 2 de l'Ordonnance, porte « qu'aucun ſujet du » Roi, de quelque qualité & état qu'il » puiſſe être, ne pourra ſe marier dans » les Echelles du Levant & de Barbarie, » ſans en avoir obtenu préalablement la » permiſſion, qui ne ſera accordée que » ſur la demande de l'Ambaſſadeur du » Roi à Conſtantinople, & par les Con- » ſuls & Vice-Conſuls des autres Echel

» les ; auxquels Sa Majeſté enjoint de » renvoyer inceſſamment tous ceux qui » ſe marieront ſans avoir obtenu ladite » permiſſion ». Les Ambaſſadeurs & les Conſuls répugnent ſi peu à demander, & la Cour à accorder ces ſortes de permiſſions, que, ſi M. de Volney étoit allé dans les Echelles principales, il y auroit vu le plus grand nombre des négocians François mariés, & n'accuſeroit pas injuſtement le Gouvernement d'avoir voulu les condamner au célibat. Sous le régime même de l'ancienne Ordonnance, beaucoup plus rigoureuſe que la nouvelle, la Cour refuſoit rarement à l'Ambaſſadeur & aux Conſuls ces permiſſions de mariage, pour les ſujets du Roi, pourvu qu'elles fuſſent colorées du plus léger motif. Et de tous les temps, il y a eu un très-grand nombre de François mariés dans le Levant ; pluſieurs y ont perpétué leur poſtérité qui, par une complaiſance extrême des Turcs envers la France, y jouit encore, à la quatrième

Conſul que juſtice & protection, & ils ſont tenus envers lui aux égards, à la conſidération & au reſpect dû à l'Officier que le Roi a revêtu de ſon autorité.

Page 87. » Les Interprêtes, faits pour „ ſeconder le Conſul & les Négocians, „ élèvent de leur côté des prétentions „ d'autorité & d'indépendance ».

Les Interprêtes ne ſont point faits pour ſeconder le Conſul, mais pour exécuter ſes ordres, ſous peine de révocation (1). Ils ne peuvent ſeconder les Négocians ſans la permiſſion du Conſul (2). Ils ne prétendent ni à une autorité que le Roi ne leur a pas donnée, ni à une indépendance, qui ſeroit punie ſévèrement (3).

---

(1) Titre I, art. 86 de l'Ordonnance du 3 Mars 1781.

(2) Titre I, art. 88 de la même Ordonnance.

(3) Art. 89 de l'inſtruction relative à l'Ordonnance du 3 Mars 1781.

Les Drogmans appartiennent à l'Adminiſtration, & pour qu'ils puiſſent la ſervir avec utilité, il faut qu'ils ſoient conſidérés. Rien ne ſeroit plus capable de les avilir & de les compromettre, que s'ils ſe mêloient

Ibidem. » De-là des conteſtations & „ des troubles, qui ont éclaté quelque- „ fois d'une manière fâcheuſe. L'Admi- „ niſtration a eſſayé, à diverſes époques, „ d'y porter remède, mais, comme le „ fond eſt vicieux, elle n'a fait que pal- „ lier le mal, en changeant les formes. „ L'Ordonnance, venue à la ſuite de „ l'inſpection de 1777, n'a pas été plus „ heureuſe que les autres; on peut mê- „ me dire qu'à certains égards, elle a „ augmenté les abus ».

---

d'eux-mêmes des affaires des particuliers, & s'ils devenoient leurs ſimples entremetteurs & leurs agens.

Leur miniſtère doit être réſervé pour le ſervice & pour l'intérêt public. Dans cet objet d'intérêt public, ils doivent faire tout ce qui dépend d'eux pour faire obtenir juſtice aux Nationaux, pour défendre leurs privilèges, & pour rendre leur réſidence sûre & utile. Il faut qu'ils ſoient requis avant de faire des démarches, afin qu'ils n'aient aucun prétexte d'intriguer, & qu'on n'en ait aucun de ſe plaindre de leur conduite; il faut qu'ils ſoient autoriſés par les Officiers du Roi, parce qu'ils ne ſont que les inſtrumens de la protection, & parce que c'eſt aux Officiers de Sa Majeſté à la diſtribuer & à juger des circonſtances où elle doit être accordée.

M. de Volney, en cenſurant ſi rigoureuſement le Miniſtère, auroit bien dû citer quelques faits qui vinſſent à l'appui de ſes aſſertions. Il fronde l'Ordonnance de 1781, & prétend qu'elle a augmenté les abus; & c'eſt celle qui les a tous prévus, qui a tranché toutes les difficultés & pourvu à tout; c'eſt celle que quelques légers changemens rendroient la plus parfaite qui eût jamais paru dans ſon genre.

Ibidem. « Ainſi, en autoriſant les Conſuls à empriſonner, à mettre aux fers, » à renvoyer en France tout homme de » la nation, ſans être comptables qu'au » Miniſtre, elle a érigé ces Officiers en » petits deſpotes, & déjà l'on a éprouvé les inconvéniens de ce nouvel » ordre. L'offenſé, a-t-on dit, a le droit » de réclamer; mais comment imaginer » qu'un jeune facteur ſans fortune, ou » qu'un vieux négociant, qui en a acquis avec peine, ſe compromette à » pourſuivre, à huit cens lieues, une

» juſtice toujours lente, toujours mal » vue du Supérieur, dont on inculpe » la créature ».

Qu'auroit donc voulu M. de Volney ? auroit-il deſiré que le Roi, en confiant la diſtribution de la juſtice civile & criminelle & l'Adminiſtration de la police aux Conſuls, ne leur eût pas donné, en même-temps, un pouvoir coactif ? Et comment auroient-ils pu, ſans ce pouvoir, exercer l'une & l'autre ? Il falloit bien, pour que leur autorité & les décrets qui en émanent, ne fuſſent point dériſoires, qu'ils puſſent faire empriſonner le débiteur, pour un engagement portant contrainte par corps, qu'ils puſſent mettre aux fers le criminel, qu'ils puſſent faire repaſſer en France le négociant qui a encouru cette peine par une contravention aux Ordonnances. Si leurs jugemens civils ſont iniques, la partie qui ſe croit léſée, peut recourir à la voie de l'appel au Parlement de Provence.

En matière criminelle, ils ne font qu'inſtruire le procès, & envoyer le criminel en France, où l'Amirauté prononce la ſentence, qui eſt confirmée ou caſſée par le Parlement d'Aix, en cas d'appel. En fait de police, ſi un ſujet du Roi croit avoir été victime d'un abus d'autorité, il a la porte ouverte à la réclamation auprès du Miniſtre. Les articles 114 du titre 1 & 48 du titre 11 de l'Ordonnance de 1781, & ceux qui y ſont relatifs dans l'inſtruction qui l'accompagne, prouvent bien que le Roi a pris toutes les précautions poſſibles, pour que ſes ſujets, en Levant, ne fuſſent, en aucune manière, vexés par les Conſuls, & que Sa Majeſté eſt diſpoſée à exercer la juſtice la plus ſévère, & envers le Magiſtrat qui aura prévariqué, & envers le ſubordonné qui aura porté contre lui des plaintes calomnieuſes.

Page 88. « Et cette Hiérarchie nouvelle » de Conſuls-Généraux, de Conſuls-

» Particuliers, de Vice-Conſuls, d'élèves-
» Vice-Conſuls, quel motif a-t-elle eu
» que de multiplier les emplois pour
» placer plus de perſonnes » ?

Le Roi a daigné rendre compte des motifs qui ont déterminé l'établiſſement de cette Hiérarchie, & a dit dans l'article 2 du titre 1 de l'inſtruction qui accompagne l'Ordonnance, que cet ordre a été jugé indiſpenſable pour exciter l'émulation, pour qu'on ne puiſſe parvenir aux Conſulats les plus importans, qu'après avoir acquis les connoiſſances néceſſaires, & pour qu'il ne puiſſe plus être employé, à l'avenir, que des ſujets éprouvés. M. de Volney n'auroit-il pas tout auſſi bien fait de lire l'Ordonnance & de croire à ces motifs, que d'en imaginer un qui eſt offenſant pour l'Adminiſtration.

Ibidem. « Quelle contradiction, quand
» on parloit d'économie, de ſupprimer
» les réverbères d'un kan, & d'augmen-

» ter le traitement des Conſuls ! Quelle » néceſſité de donner à de ſimples Offi- » ciers de commerce un état qui leur » fait rivaliſer les Commandans du » pays » ?

Les Conſuls, en Levant, ne ſont point de ſimples Officiers de commerce. Les François établis dans les Etats de l'Empereur Turc, ne ſont point, comme en Europe, ſoumis à la Puiſſance territoriale, demeurent ſous la domination de leur Souverain, & forment des eſpèces de colonies qui ne pourroient exiſter ſans un Chef. Le Roi leur a donné pour Chefs les Conſuls, qui ſont des Magiſtrats honorés de ſes proviſions, qui font les fonctions de Gouverneurs, de Juges civils & criminels, de Lieutenans-Généraux de police, de Commiſſaires de la marine & de Commiſſaires des claſſes : ils ne peuvent les exercer avec ſuccès, qu'en jouiſſant de la conſidération des Officiers du Prince territorial,

& tenant un état décent & qui y ſoit analogue. Le Roi leur a toujours accordé, à cet effet, un traitement convenable. Sa Majeſté a jugé équitable de l'augmenter, parce que le prix du marc d'argent étant conſidérablement hauſſé depuis la fixation primitive de ce traitement, il ne ſe trouvoit plus dans ſon ancienne proportion.

M. de Volney ajoute au dernier paſſage la note ſuivante.

Ibidem, en note. « Il y a des Conſuls appointés juſques à 16 & 18 mille » livres, & ils ſe plaignent de n'avoir pas » encore aſſez, parce qu'ils veulent primer ſur les négocians, par la dépenſe comme par le rang ».

Quand on ſe permet une imputation de ce genre contre un Corps d'Officiers du Roi, il faut au moins pouvoir l'appuyer ſur des faits avérés & inconteſtables.

Ibidem. « Et les Interprêtes, n'eſt-ce

» pas une mépriſe encore de les avoir » exclus des places de Conſulat, eux » que la connoiſſance de la langue & » des mœurs, y rendoient bien plus » propres que des hommes tirés, ſans » préparation, des bureaux ou du mili- » taire de France » ?

Le Roi a eu des motifs prépondérans, pour exclure du Conſulat les Interprêtes; mais il a, en même-temps, dédommagé ces utiles Officiers, que leurs fonctions, toujours pénibles & ſouvent dangereuſes, rendent dignes de ſes bontés, par des récompenſes plus analogues à leur ſervice. Si Sa Majeſté avoit voulu rendre publiques les raiſons qui ont déterminé ſa volonté, elle les auroit manifeſtées dans ſon Ordonnance ou dans ſon inſtruction. Ce n'eſt pas à moi qu'il appartient de les publier; je dois reſpecter ſon ſilence. C'eſt préciſément dans la vue d'empêcher que des hommes *ſans préparation* fuſſent placés, par la faveur, dans

les Conſulats du Levant, que Sa Majeſté a établi dans cette partie de l'Adminiſtration, la Hiérarchie actuelle ; c'eſt pour n'avoir que des ſujets éprouvés, qu'elle a inſtitué le grade d'élève, qu'elle a voulu que ce Corps roulât par promotion, que l'on ne pût arriver aux premières places que de grade en grade, que le talent eût ſur l'ancienneté la préférence pour l'avancement, & que le jeune mérite pût laiſſer en arrière la vieille incapacité.

Page 89. « Avec ces acceſſoires, tous » dérivés de la conſtitution de l'Empire » Turc, peut-on ſoutenir que l'exiſtence » de l'Empire ſoit avantageuſe à notre » commerce ? Ne ſeroit-il pas bien plus » deſirable qu'il s'établît, dans le Levant, » une Puiſſance qui rendît inutiles toutes » ces entraves » ?

M. de Volney appelle les loix des entraves : mais imagine-t-il que quelque ſociété puiſſe exiſter ſans elles ? Depuis que les François commercent en Levant, c'eſt-à-dire, depuis François Ier juſques

à Louis XVI, cet ordre a ſubſiſté ſous diverſes modifications ; il a toujours ſoutenu notre commerce ; il a fini par nous donner dans cette partie la ſupériorité ſur nos rivaux. Toutes les nations commerçantes nous ont imité ; les Anglois, les Hollandois, les Vénitiens, les Suédois, les Danois, les Napolitains, &c, ont fait des traités avec les Empereurs Turcs, ont établi, dans les Echelles, des Conſuls, leur ont donné la portion d'autorité que comportoit leur conſtitution. Notre commerce eſt floriſſant, peut le devenir encore plus ; & M. de Volney prétend qu'il nous convient de donner au haſard le bien dont nous jouiſſons, dans l'eſpoir incertain & illuſoire de trouver le mieux.

Ibidem. « D'ailleurs, quand nos Poli-
» tiques diſent *qu'il eſt de notre intérêt*
» *que la Turquie ſubſiſte telle qu'elle eſt,*
» conçoivent-ils bien tous les ſens que
» cette propoſition enveloppe » ?

Et M. de Volney conçoit-il bien lui-

même tout le ſens que les ſiennes ne renferment pas ? Examinons-les attentivement.

Ibidem. « Savent-ils, dit-il, que réduite à l'analyſe, elle veut dire : il eſt » de notre intérêt qu'une grande nation perſiſte dans l'ignorance & la » barbarie, qui rendent nulles ſes facultés morales & phyſiques ».

Peut-on appeller *ignorante & barbare* une Nation qui a ſoutenu ſa gloire & ſa proſpérité pendant tant de ſiècles, qui á, juſques à la dernière guerre, prédominé en Europe, qui oppoſe encore ſes ſeules forces à toutes celles de deux Grands Empires réunis, & qui n'eſt que reculée, relativement à nous, dans les Sciences & les Arts ? N'eſt-ce pas porter l'exagération au dernier excès, de regarder comme nulles ſes facultés morales & phyſiques ?

Ibidem. « Il eſt de notre intérêt que » des peuples nombreux reſtent ſoumis

» à un Gouvernement ennemi de l'eſ-
» pèce humaine. »

Il n'y a peut-être aucun Gouverne-ment au monde plus humain que les Turcs, qui foule moins les peuples, qui exige moins de contribution des ſujets, qui impoſe au commerce des droits plus modérés! Il laiſſe la chaſſe, la pêche, les forêts libres & de droit commun; il n'y a de réſerve de chaſſe que celles du Sultan, & elle eſt circonſcrite dans quelques cantons des environs de Conſtantinople; le gibier ne paie aucun droit à l'entrée des villes; le poiſſon apporté en commerce, ne paie que la douane au receveur de cette partie: il ne fait pendre ni mettre aux galères, pas même en priſon, les contrebandiers: l'homme convaincu d'avoir voulu frauder la douane, en eſt quitte pour la payer double. La tyrannie n'eſt point conſacrée par la loi; elle eſt exercée quelquefois par les hommes en place, qui, en dernier réſultat, finiſſent

finiſſent par en être punis par la mort & la confiſcation de leurs biens. Aucune nation au monde, n'exerce l'humanité, ne pratique l'hoſpitalité plus religieuſement que la nation Ottomane; c'eſt celle de toutes, qui traite les eſclaves avec le plus de douceur; l'aumône eſt un des cinq grands préceptes de ſa religion; l'homme qui poſsède une valeur déterminée, eſt obligé d'en diſtribuer une partie en aumônes. Beaucoup de riches emploient une grande portion de leur bien à des fondations de fontaines & d'oratoires ſur les grands chemins, pour que les voyageurs puiſſent prier & ſe déſaltérer; de Moſquées, d'écoles publiques, & de pluſieurs autres œuvres pies, qui ont pour objet la religion ou l'humanité. La table des Grands & des gens en place, eſt ouverte à tous les gens faits pour s'y préſenter; celle de leurs Officiers & de leurs domeſtiques, à tous ceux des ordres inférieurs; les malheureux, qui manquent de ſubſiſ-

tance, ſont aſſurés de la trouver dans leurs cuiſines, ou de vivre des reſtes de leurs tables, dont les derniers domeſtiques rougiroient de faire commerce. Le payſan le plus indigent, dans le plus miſérable hameau, ouvrira ſa chaumière, donnera l'aſyle au voyageur qui le lui demande, & lui fera un accueil proportionné à ſes moyens. Jamais le propriétaire d'un jardin, d'une vigne ou d'un champ, n'accablera d'injures, ne menacera, ne chaſſera de ſon domaine, un paſſant qui y ſera entré, & qui y aura mangé du fruit ou cueilli des herbages; il lui en offrira, au contraire, lui-même, & le preſſera ſouvent d'en emporter, après l'en avoir raſſaſié. Voilà la nation Ottomane telle qu'elle eſt: voilà cette nation barbare, féroce, inhumaine, exécrable, que M. de Volney accable d'injures & charge d'imprécations.

Ibidem. « Il eſt de notre intérêt que » vingt-cinq ou trente millions d'hom-

„ mes ſoient tourmentés par deux ou „ trois cens mille brigands qui ſe diſent „ leurs maîtres ».

Si je n'avois ce paſſage ſous les yeux, ſi je ne l'avois lu & relu, je ne pourrois jamais me perſuader que M. de Volney eût employé des termes auſſi injurieux, en parlant d'une des premières Puiſſances du monde, d'une Puiſſance ancienne & conſtante amie & alliée de la nôtre, & qui nous a donné, dans tous les temps, les marques d'affection les plus diſtinguées. Une grande nation, qui s'eſt rendue illuſtre par tant d'exploits, qui, pendant pluſieurs ſiècles, a ébloui la terre de l'éclat de ſa gloire, n'eſt qu'un eſſaim de brigands! Un Grand Empereur, iſſu d'une race auguſte fertile en Héros, maître des plus beaux pays du globe, dont la domination embraſſe tant de Royaumes ſi célèbres dans l'antiquité, & auprès duquel notre Souverain & tous les autres Monarques de l'Europe font réſider des Ambaſſadeurs, n'eſt qu'un

Chef de brigands ! C'eſt vis-à-vis d'un Chef de brigands que tous les Princes chrétiens compromettent le caractère ſacré des Miniſtres qui les repréſentent ! Quelles conſéquences ne pourroit-on pas tirer encore de ce paragraphe ! Je me tais.

Page 89. « Il eſt de notre intérêt que „ le plus beau ſol de l'univers continue „ de demeurer en friche ou de ne ren- „ dre que le dixième de ſes produits „ poſſibles „.

C'eſt aux maîtres de ce ſuperbe ſol, & non à nous, à s'occuper des ſoins de le rendre plus productif : ils jugent ſans doute ſa fertilité ſuffiſante, puiſqu'après avoir fourni à tous leurs beſoins, elle leur donne encore un abondant ſuperflu qu'ils ont l'extrême complaiſance de nous vendre, & que d'autres emploieroient, & ne nous vendroient peut-être pas. Profitons des avantages dont ils nous font jouir, & ne riſquons pas de les perdre, en concourant à la ruine

de leur Empire. M. de Volney peut-il lire dans le livre des deſtinées ; apperce-voir à travers les ténèbres de l'avenir quel ſeroit le ſort de nos générations futures, ſi les Turcs ou la nation qui pourra les remplacer dans ces belles poſſeſſions, parvenoit à leur donner toute la popu-lation & la culture qu'ils comporteroient, & à en tirer toutes les forces & les ri-cheſſes qu'ils pourroient offrir à l'ambi-tion d'un conquérant ! Si un Prince, com-me Frédéric II, montoit ſur le Trône Ottoman, on verroit ce qu'il feroit avec les moyens de la Turquie actuelle, & on jugeroit de ce qu'il pourroit faire avec ceux de la Turquie poſſible.

Page 90. « Et peut-être réellement (nos „ Politiques) ne rejettent-ils pas ces „ conſéquences, puiſqu'ils ſont les mê-„ mes qui diſent, il eſt de notre intérêt „ que les Maures de Barbarie reſtent „ pirates, parce que cela favoriſe notre „ navigation : il eſt de notre intérêt que „ les Nègres de Guinée reſtent féroces

„ & ſtupides, parce que cela procure „ des eſclaves à nos Iſles, &c ».

Ces deux propoſitions ſeroient abſurdes dans la bouche d'un Moraliſte, mais ne le ſont point dans celle d'un Politique; & juſqu'à ce que l'on ſoit parvenu à réaliſer la République de l'Abbé de Saint-Pierre, la politique des nations Européennes ſera ſouvent en contradiction avec la morale.

Ibidem. « Ainſi, ce qui eſt crime & „ ſcélérateſſe dans un particulier, ſera „ vertu dans un Gouvernement: ainſi, „ une morale exécrable dans un individu, ſera louée dans une nation; comme ſi les hommes avoient, en maſſe, „ d'autres rapports qu'en détail; comme „ ſi la juſtice de ſociété à ſociété, n'étoit pas la même que d'homme à homme. Mais avec les peuples comme avec „ les particuliers, quand l'intérêt conſeille, c'eſt en vain que l'on invoque „ l'équité & la raiſon, l'intérêt ne ſe „ combat que par ſes propres armes, &

„ l'on ne rend les hommes honnêtes
„ qu'en leur prouvant que leur improbité
„ eſt conſtamment l'effet de leur igno-
„ rance & la punition de leur cupidité ».

C'eſt là certainement de la morale pure & ſainte ; mais M. de Volney, au lieu de la prêcher à nous, qui ſommes tranquilles, qui ne faiſons ni ne diſons rien, ne pouvoit-il pas la prêcher un peu aux Autrichiens & aux Ruſſes ? Il me ſemble que, dans une querelle, c'eſt aux gens qui ſe battent qu'il faut conſeiller la paix & la concorde, & non pas aux ſpectateurs ; d'ailleurs, lui qui nous retrace ici avec tant d'éloquence, les principes de la juſtice & de la morale, ne s'eſt-il pas écrié avec enthouſiaſme à la page 44 : *Et quel projet en effet plus capable d'enflammer l'imagination, que celui de reconquérir la Grèce & l'Aſie, de chaſſer de ces belles contrées de barbares conquérans, d'indignes maîtres !* Comment cette juſtice & cette morale, qui tonnent dans la bouche de M. de Volney, qui impoſent aux hommes en

maſſe les mêmes rapports qu'en détail, qui n'autoriſeroient certainement pas un individu Ruſſe à tuer & à dépouiller un individu Ottoman ; comment, dis-je, cette même juſtice, cette même morale, peuvent-elles permettre aux Ruſſes en maſſe d'exterminer les Turcs & d'envahir leurs poſſeſſions ; comment le Moraliſte lui-même, qui a rappellé le principe, peut-il conſeiller aux Ruſſes de ſuivre ce projet ſi capable *d'enflammer l'imagination*, *de ſe livrer à cette ambition ſi noble*, de chaſſer les Turcs de leurs domaines, de régner ſur *Byzance & ſur Babylone*, *ſur Athènes & ſur Ecbatanes*, *ſur Jéruſalem*, *ſur Tyr & Palmyre*, ſur leſquelles ces mêmes Ruſſes n'ont & n'eurent jamais aucun droit ?

Je l'ai dit, je le répète encore, les hommes en détail ont des paſſions, des ſentimens, des vertus, des vices ; les hommes en maſſe n'ont que des intérêts : les raiſonnemens ne ſauroient détruire ce que l'expérience confirme tous les jours ;

& la différence qu'il y a du Moraliſte au Politique, du Miſſionnaire à l'homme d'Etat, eſt que les uns calculent ſur ce qui devroit être, & les autres ſur ce qui eſt.

Page 91. « Prétendre que l'état actuel » de l'Empire Turc eſt avantageux à » notre commerce, c'eſt ſe propoſer ce » double problême : *Si un Empire peut ſe » dévaſter ſans détruire, & ſi l'on peut faire » long-temps un commerce riche avec un pays » qui ſe ruine ?* Il ne faut qu'un peu d'at- » tention ou de bonne foi, pour voir » qu'entre deux peuples qui traitent en- » ſemble, l'intérêt ſuit les mêmes prin- » cipes qu'entre deux particuliers ; ſi le » débiteur ſe ruine, il eſt impoſſible que » le créancier proſpère.

Les deux propoſitions de M. de Volney ne ſont pas des problêmes, ce ſont des vérités démontrées. Il eſt évident *qu'un Empire ne peut ſe dévaſter ſans détruire, & que l'on ne peut faire long-temps un riche commerce avec un pays qui ſe ruine.* Mais

ce n'étoit pas là les queſtions qu'il falloit propoſer ; c'eſt celle-ci, dont il falloit demander la ſolution. *L'Empire Ottoman ſe dévaſte-t-il, ſe ruine-t-il ?* Ces deux points ne paroiſſent pas problématiques à M. de Volney, puiſqu'il les établit comme les deux données poſitives ſur leſquelles il aſſeoit ſes deux problèmes. Il eſt cependant très-certain que l'Empire Ottoman, depuis le règne de Soliman le Grand, qui a été le plus haut période de ſa ſplendeur juſqu'à l'époque de la dernière guerre, n'eſt point déchu de ſon luſtre & de ſa proſpérité ; il eſt également très-certain qu'il ne s'eſt point dévaſté, puiſqu'il n'a rien détruit, & *qu'un Empire ne peut ſe dévaſter ſans détruire.* Si les vaſtes Etats que les Ottomans poſſèdent ne ſont pas auſſi floriſſans qu'ils l'étoient du temps des Grecs & des Romains, eſt-ce par eux qu'ils ont été ravagés ? Ils l'étoient déjà par les Croiſades, par les guerres des Vénitiens & Génois, qui avoient précédé leur invaſion. Ils les ont au contraire reſ-

taurés, ont augmenté leur industrie & leur commerce, & les ont mis en meilleur état qu'ils ne l'étoient à cette époque. M. de Volney voudroit-il comparer Constantinople tel qu'il étoit quand Mahomet II en a fait la conquête, avec Constantinople tel qu'il est aujourd'hui. Andrinople, Smirne, Salonique, Candie, Alep, Damas, Angora, lorsqu'elles ont passé sous la domination des Turcs, étoient-elles des villes aussi opulentes que nous les voyons de nos jours? Si les monumens de la Grèce ne sont pas dans leur intégrité, est-ce par les Turcs qu'ils ont été détruits? Ces Conquérans n'en ont-ils pas conservé les débris tels que les Croisés, les Vénitiens, les Génois, les Grecs même les leur ont laissés? Ont-ils démoli la superbe Basilique de Sainte-Sophie? Ils en ont fait leur mosquée Impériale; & s'ils en ont arraché les mosaïques, c'est par précepte de leur religion, qui leur défend les images. Ont-ils abattu le temple de Minerve à Athènes?

les reſtes de Palmyre & du temple de Balbeck, & tant d'autres débris des édifices qui ſubſiſtent encore ? Eſt-il juſte de mettre ſur leur compte les ravages du temps, de la guerre, & des peuples qui les ont précédés ? Seroit-il juſte d'accuſer les Italiens d'avoir détruit les monumens de l'ancienne Rome, parce qu'on n'en voit dans Rome moderne que les débris ? Seroit-il juſte d'accuſer les François d'avoir ruiné l'amphithéatre de Niſmes, dont le temps a dévoré la plus grande partie ? Voyons à préſent s'il eſt vrai que l'Empire Turc ſe ruine. Pour pouvoir avancer cette aſſertion, il faudroit prouver la diminution de notre commerce avec lui ; il faudroit qu'il ne pût plus nous vendre ou acheter de nous la même quantité d'objets d'échange. Or, j'ai parcouru tous les états de notre commerce en Levant, depuis le commencement du ſiècle ; je me ſuis aſſuré que dans les temps de paix, il a toujours été en augmentant. Notre exportation de Turquie étoit en 1705,

d'environ 2 millions ; elle étoit de 22 millions en 1750, & de 38 millions 8 cens 50 mille livres en 1786. Il eſt démontré impoſſible *qu'on puiſſe ſoutenir un commerce riche avec un état qui ſe ruine.* Notre commerce avec l'Empire Turc, non-ſeulement ſe ſoutient, mais éprouve preſque chaque année un ſenſible accroiſſement. Il eſt donc également démontré que cet Empire ne ſe ruine point : les raiſonnemens & les ſophiſmes ne ſauroient détruire les calculs.

Ibidem. « Un fait, parmi cent autres, » prouvera combien il nous eſt important » que la Turquie change de ſyſtême avant » la ruine de Daher ; le petit peuple des » Motoualis, qui vivoit en paix ſous la » protection de ce Prince, conſommoit » annuellement ſoixante ballots de nos » draps. Depuis que Diezzar Pacha les a » ſubjugués, cette partie eſt entièrement » éteinte. Il en arrivera de même avec les » Druzes & les Maronites, qui ont con- » ſommé juſqu'à cinquante ballots, & qui

» maintenant ſont réduits à moins de » vingt ».

Je ne ſais pas préciſément quelle eſt la diminution que le débouché de notre draperie peut avoir éprouvé chez les Mutualis, les Druzes & les Maronites, depuis la ruine de Daher; mais je continuerai d'oppoſer aux argumens de M. de Volney, des calculs établis d'après les états de commerce que l'on peut vérifier au dépôt du Gouvernement, & qu'aucun homme inſtruit n'entreprendroit de démentir. Je ſais très-parfaitement, pour avoir dans ce moment-ci tous ces états ſous les yeux, que notre exportation de la Syrie, dans laquelle ces trois petits peuples ſont englobés, montoit en 1750, c'eſt-à-dire, bien antérieurement à cette époque, à 5 millions 8 cens mille livres, & qu'elle eſt à préſent d'environ 6 millions; donc notre commerce, dans cette partie de l'Empire Ottoman, s'eſt ſoutenu au même niveau.

Page 92. « Et ceci prouve en paſſant,

» que notre Gouvernement a bien mal
» entendu ſes intérêts dans tous les der-
» niers troubles d'Egypte & de Syrie.
» Si au lieu de demeurer ſpectateur oiſif
» des débats, il eût adroitement fait récla-
» mer ſa protection par les Princes tribu-
» taires, s'il fût intervenu médiateur dans
» leurs querelles avec les Pachas, s'il ſe
» fût rendu garant de leurs conventions
» auprès de la Porte, il eût acquis le plus
» grand crédit dans les Etats de ces petits
» Princes, & leurs Sujets, devenus riches
» par la paix dont il les eût fait jouir,
» auroient ouvert à notre commerce la
» plus grande carrière ».

M. de Volney fournit ici contre lui-même des armes bien triomphantes. Comment il blâme notre Gouvernement de n'avoir pris aucune part aux troubles d'un petit canton de l'Empire Turc, de n'en avoir pas prévenu les ſuites, qui ne pouvoient influer que ſur une bien petite partie de notre commerce! Et il conſeille à ce même Gouvernement, dans tout le

cours de ſon Ouvrage, de demeurer ſpectateur tranquille de la chûte de l'Empire entier, qui nous en feroit perdre la totalité! S'il eſt vrai que nous euſſions dû faire intervenir notre protection ou notre médiation, pour empêcher la ruine de quelques petites peuplades, que ne devons-nous pas faire pour prévenir celle de la nation entière? Si les raiſons qu'allegue M. de Volney ſont bonnes pour la partie, il eſt évident qu'elles doivent être bien meilleures pour le tout.

Ibidem. « qu'arrive-t-il dans l'état préſent? que, par la tyrannie des Gouverneurs, les campagnes étant dévaſtées & les cultures diminuées, les denrées ſont plus rares, & nos retraits plus difficiles: témoins les pertes de quinze & vingt pour cent, que nous eſſuyons ſur ces retraits ».

L'état préſent de la Turquie eſt tel qu'il a toujours été, & il faut n'avoir qu'une connoiſſance bien vague de ſon commerce, pour imaginer que la rareté des

des denrées & la difficulté des retraits, ont leur ſource dans la tyrannie des Gouverneurs, la dévaſtation des campagnes, & la diminution de la culture. Le fait n'eſt pas plus vrai que ſes cauſes. Il eſt évident & inconteſtable que, ſi les matières premières que nous tirons du Levant, devenoient chaque jour plus rares & plus difficiles à acquérir, notre exportation de Turquie diminueroit en raiſon des obſtacles, & n'iroit pas en augmentant, ainſi que je l'ai mathématiquement démontré par les calculs que je viens de donner, d'après les états conſervés au dépôt du Gouvernement. Les objets de commerce en Turquie, comme par-tout ailleurs, ne peuvent jamais avoir une valeur fixe & invariable: la hauſſe ou la baiſſe du prix des denrées & des matières de fabrication, dépend d'abord des bonnes & des mauvaiſes récoltes, enſuite de la concurrence de l'intérieur & de l'extérieur, & enfin de celle des Européens entr'eux. Les

Turcs ont un nombre prodigieux de manufactures qui emploient la plus grande partie des productions de leur Empire ; ils ne nous vendent que le ſuperflu. Les environs de Smyrne, par exemple, produiſent environ cent mille balles de coton, année commune. Les manufactures des cotons filés de Guzelhiſſar, de Nazli, de Mentéché, de Pamboudjak, d'Akhiſſar, de Bekchechir, celles des bourres de Magnéſie, des toiles de Tyria & de Caſtambol, des Bocaſſins, de Dégnizli, des turbans de Satalie, des coutnis de Brouſſe, en conſomment à-peu-près ſoixante-quinze mille balles ; les François en achètent environ quinze mille, & les dix mille reſtantes ſont partagées entre les autres nations étrangères. Il eſt clair que dans les années où les fabriques Turques ont travaillé plus que de coutume, dans celles où les demandes de coton, dans les divers Etats de l'Europe, ont été plus multipliées, le prix de cette matière doit

augmenter ; ainſi des autres. Mais cette perte ſur les retraits ſe retrouve toujours dans le prix des marchandiſes que nous importons en Turquie, parce que nous l'augmentons en raiſon du prix de celles que nous en exportons. D'ailleurs, cette perte de vingt & vingt-cinq pour cent, dont nous parle M. de Volney, ne vient point du prix de l'achat des retraits, puiſqu'elle a été rachetée par le bénéfice de la vente des envois ; mais elle procède du change des monnoies, attendu qu'en Turquie nous achetons en piaſtres, & qu'en France nous vendons en écus, & que pour réaliſer la piaſtre en écu, on éprouve une perte de vingt à vingt-cinq pour cent, qui tient à la différence du titre des deux monnoies.

Dans l'état préſent, pourſuit-il, il arrive :

Ibidem. « Que par les avaries impoſées
„ ſur les ouvriers, les marchandiſes de-
„ viennent trop chères. Témoins les
„ bourgs d'Alep : que, par la monopole

„ qu'exercent les Pachas, nous ne pou-
„ vons pas même profiter du bon prix
„ de la denrée ; témoins, en Egypte,
„ le riz, le ſéné, le café, dont le prix
„ naturel eſt doublé par des droits arbi-
„ traires : témoins les cotons de Galilée
„ & de la Paleſtine, que Djezzar Pacha
„ qui les accapare, ſurcharge de dix
„ piaſtres par quintal : témoins encore
„ les cendres de gaze, qui pourroient
„ alimenter, à vil prix, les ſavonneries
„ de Marſeille, mais que l'Aga vend
„ trop cher, quoique les Arabes les lui
„ livrent preſque pour rien. Enfin, par
„ l'inſtabilité des fortunes & la ruine
„ ſubite des Naturels, ſouvent les créan-
„ ces de nos Négocians ſont fruſtrées,
„ & toujours leurs recouvremens ſont
„ difficiles ».

M. de Volney auroit bien dû expli-
quer quelles ſont ces avaries que le Gou-
vernement Turc impoſe ſur l'induſtrie
& ſur les ouvriers ; mais s'il étoit vrai
que ces extorſions fiſſent renchérir les

marchandiſes hors de meſure; nos Négocians n'en acheteroient certainement pas, & notre exportation du Levant diminueroit au lieu d'augmenter.

Lorſque les Pachas & les autres Gouverneurs des provinces & des diſtricts de l'Empire Ottoman, exercent le monopole, l'expérience prouve qu'ils vendent toujours à meilleur prix qu'au marché, & c'eſt avec les monopoleurs que les Négocians traitent de préférence.

A l'égard des cotons de Galilée & de Paleſtine, que Djezzar Pacha accapare, & qu'il ſurcharge de dix piaſtres par quintal, il eſt bon de rapporter une petite anecdote, qui expliquera les motifs qui ont porté ce Gouverneur à grever cette marchandiſe d'une ſi forte impoſition. Les Négocians François de Seyde, non contens de n'avoir aucuns concurrens Européens dans l'achat du coton filé, qui eſt le principal article du commerce de cette Echelle, voulurent ôter encore toute concurrence entr'eux. Dans

la chimérique eſpérance de ſe rendre les maîtres du prix que la concurrence ſeule de l'intérieur peut déterminer, ils ſe liguèrent pour acheter cette marchandiſe en commun. Les Négocians d'Acre ſuivirent leur exemple, & firent entr'eux la même ligue pour le coton en laine. Djezzar Pacha, qui pénétra leurs vues, défendit aux Cultivateurs de vendre du coton aux François, ſe chargea ſeul de la récolte, & fit monter le prix de cette matière à un taux ſi exceſſif, que nos Négocians ne purent plus en acheter. Mais comme ils étoient preſſés de remplir les ordres de leurs commettans & de leur faire paſſer les retraits de leurs envois, ils prirent le parti de traiter avec le Pacha qui s'humaniſa enfin, & ſe réduiſit à impoſer ſur cette marchandiſe le droit de dix piaſtres par quintal à ſon profit.

Le renchériſſement des cendres de gaze, ſi néceſſaires à notre fabrication de ſavon, ne procède point de l'avidité

de l'Aga monopoleur de cette ville, mais du nombre prodigieux de nouvelles savonneries, qui ſe ſont établies dans le Royaume de Candie, qui en conſomment une immenſe quantité, & dont la concurrence en fait hauſſer le prix.

On s'apperçoit toujours plus que M. de Volney n'a été qu'en Egypte & en Syrie, car toutes ſes obſervations portent ſur ces deux Provinces, les ſeules qu'il ait vues, & d'après leſquelles il prétend juger tout l'Empire Ottoman. Les fortunes ne ſont point ſtables en Egypte, parce que les maiſons, les clientelles, les partis des vingt-quatre Beys qui compoſent le Gouvernement des Mamelouks, embraſſent toute la ville du Caire, qui eſt celle où ſe conſomment preſque toutes les marchandiſes que nous envoyons en Egypte. La fuite, la mort ou le meurtre de ces Beys, dont le règne n'eſt pas ordinairement de longue durée, entraîne la ruine ſubite & irréparable de tout ce qui a tenu à eux ſous quelque rapport,

& principalement celle de tous les marchands qui faiſoient des fournitures à leurs maiſons, & qui demeurent dans l'impoſſibilité abſolue de remplir leurs obligations envers les Négocians Européens, qui leur ont vendu à crédit. En Syrie, la facilité de trouver, chez les Druſes & les Mutuali, un aſyle impénétrable aux pourſuites juridiques, peuvent favoriſer la mauvaiſe foi. Mais il n'en eſt pas de même dans les autres Echelles de Turquie. Les fortunes des marchands y ſont plus ſtables & plus ſolides, n'y ſont pas expoſées aux mêmes viciſſitudes, & il n'y a point de nation qui ſoit de meilleure foi dans le commerce que les Turcs. Ils ne font jamais banqueroute, parce qu'ils travaillent peu ſur le crédit, qu'ils n'entreprennent qu'en raiſon de leurs moyens, & qu'ils s'arrêtent lorſque les revers du commerce ont abſorbé leurs capitaux.

Il réſulte de ces obſervations, que M. de Volney a choiſi & cite pour exemple les

deux Provinces de l'Empire les moins expoſées à l'invaſion, & ſur leſquelles la révolution, ſi elle avoit lieu, auroit le moins d'influence.

Page 93. « Que ſi, au contraire, la » Turquie étoit bien gouvernée, l'agri- » culture floriſſante, les denrées ſeroient » abondantes, & nous aurions plus d'ob- » jets d'échange. Si les ſujets avoient » une propriété sûre & libre, il y auroit » concurrence à nous vendre, & nous » acheterions à meilleur marché. L'ai- » ſance étant plus générale, la conſom- » mation de nos marchandiſes ſeroit plus » grande: or, puiſque l'eſprit du Gou- » vernement Turc ne permet pas d'eſpé- » rer une pareille révolution, l'on peut » ſoutenir l'inverſe de la propoſition avan- » cée, & dire que l'état actuel de la » Turquie, loin d'être favorable à notre » commerce, lui eſt abſolument con- » traire ».

Pour que M. de Volney pût avancer cette propoſition, pour qu'il pût prou-

& remplacés dans les pays vaſtes, fertiles & abondans qu'ils poſsèdent, par des peuples déja rivaux de notre induſtrie, & qui éleveroient bientôt la leur au même niveau, avec l'abondance, l'exubérance de moyens que leur donneroit la conquête. Il nous arriveroit bientôt avec les conquérans la même choſe qui nous arriveroit, comme je viens de le dire, avec les Turcs mieux gouvernés.

Ibidem. « Pour bien apprécier cette » objection, dit M. de Volney, il faut » remarquer que notre commerce avec » la Turquie, conſiſte en échanges, dans » leſquels tout l'avantage eſt de notre » côté; car, tandis que nous ne portons » aux Turcs que des objets prêts à con- » ſommer, nous retirons d'eux des den- » rées & des matières brutes, qui nous » procurent le nouvel avantage de la » main-d'œuvre & de l'induſtrie: par » exemple, nous leur envoyons des » draps, des bonnets, des étoffes de » ſoie, des galons, du papier, du fer,

» de l'étain, du plomb, du mercure,
» du ſucre, du café, de l'indigo, de la
» cochenille, des bois de teintures, quel-
» ques liqueurs, fruits confits, eau-de-
» vie, merceries & clincailles, tous ob-
» jets qui, à l'exception des teintures
» & des métaux, laiſſent peu d'emploi
» à l'induſtrie. Les Turcs, au contraire,
» nous rendent, dans leurs Provinces
» d'Europe & d'Aſie-Mineure, des co-
» tons en laine ou filés, des laines de
» toute eſpèce, des poils & fils de chè-
» vre ou de chameau, des peaux crues,
» ou préparées, des ſuifs, du cuivre,
» de la cire, quelques tapis, couvertures
» & toiles: dans la Syrie, des cotons
» ſeulement avec des ſoies, quelques
» toiles, de la ſcammonée, des noix de
» galle: dans l'Egypte, des cotons, des
» gommes, du café, de l'encens, de la
» myrrhe, du ſafranon, du ſel ammo-
» niac, du tamarin, du ſéné, du natron,
» des cuirs cruds, quelques plumes d'au-
» truche, & beaucoup de groſſes toiles de

» coton : dans la Barbarie enfin, des » cotons, des laines, des cuirs crus ou » préparés, de la cire, des plumes d'au- » truche, du bled, &c. La majeure partie » de ces objets prête, comme l'on voit, » à une induſtrie ultérieure. Ainſi, les » cotons, les poils, les laines, les ſoies, » tranſportés chez nous, font ſubſiſter » des milliers de familles, employées à » les ouvrer & à en faire ces ſiamoiſes, ces » mouſſelines, ces mouchoirs, ces came- » lots, ces velours, qui verſent tant d'ar- » gent dans la Normandie, la Picardie, » la Provence. Dans nos envois, le ſeul » article de draps forme la moitié des » valeurs ; dans ceux des Turcs, les ob- » jets manufacturés ne vont pas quelque- » fois au vingtième des denrées brutes, » & même ſur ces objets, comme ſur » les toiles d'Egypte, le bénéfice eſt con- » ſidérable, à raiſon du bas prix de la » main-d'œuvre ; car ces toiles ſe ven- » dent avantageuſement dans nos Iſles, » pour le vêtement des Nègres. Si donc

„ les Turcs acquéroient de l'induſtrie,
„ s'ils travailloient eux-mêmes leurs ma-
„ tières, ils pourroient ſe paſſer de nous:
„ nos fabriques ſeroient fruſtrées, &
„ notre commerce ſeroit détruit ».

J'ai été forcé de tranſcrire en entier ce long paragraphe, parce qu'il réunit toutes les raiſons qu'on peut oppoſer au ſyſtême de M. de Volney, parce qu'il y a dit lui-même tout ce qu'on peut dire de plus fort contre ſa propre opinion, parce que je n'aurois pas pu moi-même la combattre par des argumens plus victorieux. S'il eſt vrai, en effet, que dans le commerce immenſe que nous faiſons avec les Turcs, tout l'avantage des échanges eſt de notre côté, s'il eſt vrai que nous ne leur donnons que des marchandiſes ouvrées qui ne préſentent aucun aliment à leur induſtrie, tandis qu'ils ne nous rendent que des denrées brutes qui exercent la nôtre, & nous procurent le bénéfice de la main-d'œuvre ; s'il eſt vrai qu'ils ont

l'extrême bonté de nous vendre des laines, des cotons, des ſoies, des poils, & des fils de chèvre & de chameau, pour racheter de nous ces mêmes matières travaillées en draps, en étoffes de ſoie, en bonnets, en ſiamoiſes, en camelots, ſur-tout, qu'ils ſavent fabriquer beaucoup mieux que nous, & de nous faire jouir du bénéfice de l'induſtrie & de la main-d'œuvre ; s'il eſt vrai, enfin, que l'emploi que nous faiſons de ces matières premières qu'ils ont la complaiſance de nous vendre, au lieu de les ouvrer eux-mêmes, fait ſubſiſter des milliers de familles, donne de l'occupation à des milliers d'ouvriers, & enrichit la Provence, le Languedoc, le Lyonnois, la Normandie, la Picardie ; quel ſera le ſort de ces nombreuſes familles, de ces innombrables ouvriers, de ces cinq Provinces du Royaume, ſi la Turquie illuminée, garde pour elle tous ces avantages qu'elles nous abandonne aujourd'hui ? Comment M. de

Volney

Volney pourra-t-il nous prouver que la nation Ottomane, dans ſon état actuel, n'eſt pas pour nous une amie précieuſe, & que nous ne devons pas employer tous nos moyens pour perpétuer ſon exiſtence ? Comment pourra-t-il nous prouver que nous devons deſirer que l'eſprit de ſon Gouvernement change, & que ſon adminiſtration acquière de nouvelles lumières qui nous feroient perdre des prérogatives ſi importantes pour nous, ſi enviées par les autres nations commerçantes ? Comment pourra-t-il nous prouver que nous devons deſirer que deux Puiſſances déjà rivales de notre induſtrie, exécutent un projet de conquête, qui nous préſente le même réſultat en commerce, & un bien plus dangereux en politique. Voyons Comment M. de Volney va combattre ces formidables objections qu'il s'eſt faites à lui-même.

Page 97. « 1°. Dit-il, il eſt invrai-» ſemblable que l'Empire Turc ſoit tout-

» à-coup envahi en entier : la conquête » ne peut s'étendre d'abord qu'à la portion d'Europe, à l'Archipel, & à quelques rivages adjacens de l'Anadoli. Les » Ottomans repouſſés dans les terres, » conſerveront encore pendant du temps » une grande partie de l'Aſie mineure, » & toute l'Arménie, le Diarbekr, la » Syrie, l'Egypte. Ainſi en admettant » une révolution dans le commerce, elle » ne porteroit pas ſur toute ſa maſſe, » mais ſeulement ſur les Echelles d'Europe, & ſi l'on veut auſſi même ſur » Smirne. Dans l'état préſent ces Echelles » forment un peu plus de la moitié du » commerce total du Levant, comme en » fait foi le tableau ſuivant, qui en eſt » le réſumé ; mais dans le cas de l'invaſion, elles ne la fermeroient plus, » parce que le commerce de l'Aſie mineure & de la Perſe, qui, maintenant » ſe porte à Smirne, paſſeroit à la ville » d'Alep ».

Cet argument eſt ſi étrange, & ſi

extraordinaire, que je ne puis y répondre qu'en disant que M. de Volney raisonne ici comme quelqu'un qui entreprendroit de prouver à un homme qui a cent louis dans sa bourse, que son intérêt exige absolument qu'il en jette cinquante dans la rivière, parce qu'il lui en restera encore cinquante autres.

Page 99. « 2°. Nous conserverons » toujours un grand avantage sur une » Puissance quelconque, établie en Tur- » quie, à raison de nos denrées d'A- » mérique & de nos draps : car si déjà » nous avons anéanti la concurrence des » Anglois, des Hollandois, des Véni- » tiens sur ces articles, qui sont la base » du commerce du Levant, à plus » forte raison, l'emporterons-nous sur » les Autrichiens & les Russes, qui n'ont » point de Colonies, & qui de long- » temps, sur-tout les Russes, n'attein- » dront à la perfection de nos manufac- » tures. Dira-t-on, enfin, qu'ils y par- » viendront ? Je l'accorde ; mais lors

» même qu'ils ne conquerreroient pas la » Turquie, comme ils en ſont plus voi- » ſins que nous, nous ne pourrons ja- » mais éviter qu'ils rivaliſent avec ſuccès » notre commerce ».

Ce ſecond argument eſt auſſi foible que le premier, & porte ſur de fauſſes baſes. Nous n'avons pas un avantage décidé pour les denrées d'Amérique ſur les autres nations commerçantes ; les Anglois, les Hollandois, les Eſpagnols, les Portugais, ont comme nous des Colonies qui donnent, ou peuvent donner les mêmes productions que les nôtres. Si nous leur ſommes ſupérieurs en quelques articles, ils en ont d'autres deſquels nous ſommes entièrement dépourvus. Nous n'avons point de cochenille, qui eſt l'article le plus riche, nous la tirons des Colonies Eſpagnoles, ainſi que le bel indigo guatimala, bien ſupérieur au nôtre ; bien loin d'avoir anéanti la concurrence des Anglois, des Hollandois & des Vénitiens, dans la draperie,

nous lui voyons prendre chaque jour ſur nous de nouveaux avantages ; la fraude exceſſive & conſtante de nos fabricans de Languedoc, dégoûte les Turcs de nos draps, dont les Châlons des Anglois ont infiniment diminué le débit. Leurs draps mêmes, ceux des Hollandois & des Vénitiens ont repris faveur; & les Autrichiens, dont M. de Volney dit, que nous n'aurons pas de longtemps à redouter la rivalité, ſont préciſément ceux qui ont porté le coup le plus terrible à notre draperie, par l'introduction en Turquie, de leurs draps fabriqués en Brabant, & connus ſous le nom de draps de Leipſick, qui ſont aujourd'hui préférés aux nôtres. En un mot, notre draperie, bien loin d'avoir éteint toute rivalité étrangère, a acquis autant de rivales qu'il y a de nations drapières en Europe. Cette branche de notre commerce, eſt diminué de près de moitié, comme on peut s'en aſſurer par les états annuels. Elle n'eſt plus

ſuffiſante pour faire en Levant les fonds des retraits dont nous avons beſoin ; & nous ſommes obligés d'y ajouter des écus de l'Empire, ſur leſquels nous trouvons, à la vérité, un grand bénéfice. Je puis prouver que nous avons fait paſſer l'année dernière en Turquie, la valeur d'environ 16,000,000 liv. en eſpèces. Il n'eſt que trop vrai que les Autrichiens & les Ruſſes égaleront bientôt notre induſtrie, & M. de Volney n'a pas la force de la déſavouer. Il obſerve lui-même que l'Empereur attire dans ſes Etats un grand nombre de nos fabricans. L'Impératrice ne ceſſe de donner des encouragemens aux manufactures de tous genres, qui ſont établies dans diverſes Provinces de ſon Empire. Il n'eſt que trop vrai que les Autrichiens & les Ruſſes, étant plus voiſins que nous de la Turquie, pourront rivaliſer notre commerce. Mais en ſeroient-ils ſi voiſins, ſi nous avions aidé les Turcs dans la dernière guerre ? Si, de-

puis la paix, nous n'étions pas reſtés ſpectateurs tranquilles de l'aſſerviſſement des Tartares, & de l'occupation de la Crimée & du Couban ? Devons-nous perpétuer notre inaction pour en aggraver toujours plus les fâcheux réſultats ? Si ces deux Puiſſances, par leur ſeul voiſinage de la Turquie, nous menacent de la perte de nos avantages, que ſera-ce lorſqu'elles l'auront envahie ? Lorſqu'elles auront joint à l'égalité d'induſtrie, la propriété des matières premières, & la facilité de les répandre, & de les diſtribuer dans tous leurs divers débouchés ?

Page 100. « 3°. Il ne faut pas perdre „ de vue que les pays qu'occuperont „ l'Impératrice & l'Empereur, ſont en „ grande partie déſerts, & qu'ils vont le „ devenir encore davantage ; & l'intérêt „ de tout Gouvernement en pareil cas, „ n'eſt pas tant de favoriſer le commerce & „ les arts, que la culture de la terre, „ parce qu'elle ſeule contient & déve-

„ loppe les élémens de la puiſſance &
„ de la richeſſe d'un Empire : de tous
„ les artiſans, le laboureur ſeul crée les
„ objets de nos beſoins ; les autres ne
„ font que donner des formes, ils con-
„ ſomment ſans rien produire : or, puiſ-
„ que les vraies richeſſes ſont les den-
„ rées qui ſervent à la nourriture, au
„ vêtement, au logement ; puiſque les
„ hommes ne ſe multiplient qu'à raiſon
„ de l'abondance de ces denrées ; puiſ-
„ que la puiſſance d'un Etat ſe meſure
„ ſur le nombre de bras qu'il nourrit,
„ le premier ſoin du Gouvernement doit
„ être tout entier pour l'art qui remplit
„ le mieux ces objets „.

Ce troiſième argument peche comme tous les autres par la majeure. M. de Volney s'obſtine à aſſeoir tous ſes raiſonnemens ſur la baſe erronée, ſur l'idée fauſſe, que la Turquie eſt un déſert ; il en parle conſtamment comme il pourroit parler du Miſſiſſipi ou de la Louiſiane, comme d'un pays où il fau-

droit commencer de tranſplanter des colons, de diſtribuer des terres, de jetter des beſtiaux & des troupeaux ; de donner aux cultivateurs des inſtrumens d'agriculture. Il a une répugnance invincible à ſe perſuader que l'Empire Ottoman eſt un compoſé des plus belles contrées du globe, dont la plupart ſont couvertes de villes, de villages, de beſtiaux, de troupeaux, de gibier de toute eſpèce; que ſa population eſt immenſe, quoique très-inférieure à celle que pourroit comporter l'étendue & la fertilité de ſes terres; qu'en un mot, il y a dans cet Empire beaucoup de choſes à perfectionner, mais rien à créer. Il donne ici l'eſſor à ſon éloquence, rappelle en très-belles phraſes, tous les principes d'économie, qui doivent être mis en pratique, lorſqu'on veut défricher, cultiver, peupler, civiliſer, policer un vaſte déſert que l'on a conquis.

Page 101. « Le Gouvernement, dit-» il dans ſes encouragemens, doit ſuivre

„ l'ordre que la Nature elle-même a mis „ dans l'échelle de nos beſoins : ainſi, „ puiſque le beſoin de la nourriture eſt „ le plus preſſant, il doit s'en occuper „ avant tout autre ».

Mais, la Turquie produit, avec une extrême abondance, tous les grains poſſibles, les vins, les viandes, le gibier, les poiſſons, les fruits, les herbages, les légumes, les huiles, les miels, le ſucre même, qui ſeroit très-abondant en Egypte, ſi l'on le cultivoit avec plus de ſoin. Il y a aſſurément là non-ſeulement de quoi ſe nourrir, mais de quoi faire même excellente chère.

Ibidem. » Viennent enſuite les ſoins du » vêtement ».

Mais l'Empire Ottoman ſurabonde en ſoies, en laines, en cotons, en poils de chèvre, de chameau, en lin, en chanvre, en cuirs, en peaux de toute eſpèce; il a même des fourrures & quelques teintures, comme le vermillon & l'alizari. Il a des manufactures de toutes ſortes de

toiles blanches & peintes, d'étoffes de laine, de ſuperbes tapis, de couvertures de lit & de carreaux, riches, moyennes & communes, d'étoffes de ſoie, d'or & d'argent, de ſatins, de coutnis unis, rayés & fleuris, de taffetas, de croiſés, de bours, d'herbages, de ſirſacas, de camelots les plus beaux du monde, de toiles de coton de toutes qualités, de broderies magnifiques, en laine, en ſoie, en or & en argent, de cuirs, de marroquins. Il foiſonne en habiles tailleurs, en excellens cordonniers. Il y a certainement là, non-ſeulement de quoi ſe vêtir, mais même de quoi ſe parer avec la plus grande recherche.

Ibidem. « Puis les ſoins du loge-» ment ».

Mais les Turcs ont des Architectes, des Maçons, des Forgerons, des Serruriers, des Orfévres, des Peintres, des Doreurs & des ouvriers de tous les genres. Il y a dans toutes leurs grandes villes

des temples, des fontaines, des édifices publics, qui font l'admiration des Européens, desquels ils n'ont certainement pas emprunté les secours pour les élever ; de belles maisons, des palais magnifiques, bâtis, distribués, décorés, meublés avec luxe, des jardins délicieux, des parterres charmans, des jets d'eau, des bassins arrangés suivant leur goût, & conformément à leurs usages. Ils ont des mines riches & abondantes de tous les métaux & de tous les fossiles, des carrières, de beaux marbres & de belles pierres. Pour la guerre, ils fondent très-bien aujourd'hui les pièces d'artillerie, fabriquent les canons de fusils & de pistolets, les plus beaux & les meilleurs qui existent, & les armes blanches les plus parfaites. Pour leur architecture militaire, ils ont les bois, les toiles & les métaux ; aucun camp Européen n'a des tentes aussi belles ni aussi commodes que les leurs. Pour leur architecture navale, ils ont les bois

de conſtruction, les mâtures, les toiles, les chanvres, les goudrons, le bronze, le fer & le ſalpêtre.

Voilà le déſert que M. de Volney donne à défricher à l'induſtrie Ruſſe & Autrichienne; voilà l'Empire qu'il veut mettre à l'alphabet de la civiliſation, & pour la création duquel il déploie toutes ſes connoiſſances économiques. Ce luxe de maximes, qui ſeroit bon à établir, s'il étoit queſtion de fonder un nouvel Empire dans les vaſtes déſerts de l'Afrique ou du Nouveau-Monde, eſt déplacé ici, où il s'agit de la Turquie, d'un Empire immenſe, tout fondé, tout prêt, & qui n'offre que des jouiſſances immédiates, dont un Gouvernement plus éclairé pourroit encore augmenter le prix.

Ibidem. « Ce n'eſt point aſſez de les „ avoir réaliſés (ces ſoins) pour une par- „ tie du pays & des ſujets. L'Empire „ n'étant aux yeux du Légiſlateur qu'un „ même domaine, la nation n'étant „ qu'une même famille, il ne doit ſe

„ départir de ſon ſyſtême qu'après l'a-
„ voir complété pour l'Empire & pour
„ la nation. Tant qu'il reſte des terres
„ incultes, tout bras, employé à d'au-
„ tres travaux, eſt dérobé au plus utile :
„ tant qu'une famille manque du néceſſai-
„ re, nul autre n'a droit d'avoir le ſuperflu.
„ Sans cette égalité générale, un Em-
„ pire, partie en friche & partie cultivé,
„ un peuple, partie riche & partie pau-
„ vre, partie barbare & partie policé,
„ offrent un mêlange choquant de luxe
„ & de misère, & reſſemblent à ces
„ charlatans ridicules, qui portent du
„ galon & des bijoux avec des haillons
„ ſales & des bas percés ».

Mais M. de Volney conçoit-il poſſible l'exiſtence d'un Empire dans lequel il n'y ait pas un arpent de terre inculte, où tous les habitans ſoient également riches, également civiliſés, d'où l'on ait banni les tempêtes, les orages, les grêles, les inondations, les ſéchereſſes, les mauvaiſes récoltes, les débouchés difficiles

& pénibles aux denrées de certaines provinces, les vices du Gouvernement, les écoles de l'adminiſtration, les guerres, les paſſions humaines; où l'ont ait, en un mot, fixé toutes les viciſſitudes qui amènent la pauvreté générale ou partielle de l'Etat, ou celle des individus? Une ſociété pareille pourroit-elle même ſubſiſter? L'Hiſtoire fait-elle mention de quelqu'Etat ancien ou moderne, dans lequel la population & la culture aient été portés à leur plus haut période, où tous les habitans aient joui d'une égale aiſance, où l'on n'ait pas vu ſans ceſſe la misère à côté de l'opulence, & la pénurie la plus affreuſe à côté du plus indécent ſuperflu, où il n'y ait pas eu une partie de la nation condamnée à travailler pour fournir aux beſoins ou au luxe de l'autre? Les Grecs, les Romains, les Perſes, les Macédoniens, les Peuples qui ont eu le plus de puiſſance, de ſplendeur, de gloire & de proſpérité, n'avoient-ils point de terres en friche ni de citoyens pauvres & malheureux? La France

même qui, ſuivant ce que dit M. de Volney, page 135, a un ſixième de ſes terres incultes, & le reſte mal cultivé; la France, dont les Provinces fourmillent de pauvres, où le voyageur à chaque poſte voit ſa voiture entourée de mendians, de cultivateurs miſérables qui lui demandent l'aumône; la France, dont la capitale même, ce réſervoir de l'opulence, dans lequel viennent refluer toutes les richeſſes de l'Etat, ce creuſet dans lequel viennent s'épurer tous les arts & toutes les connoiſſances humaines, voit régner la plus affreuſe misère dans ſes environs, & renferme dans ſon ſein, ſi l'on en croit les renſeignemens de la Police, plus de quarante mille habitans qui ne ſavent chaque jour où ils pourront trouver leur ſubſiſtance; la France, dis-je, n'eſt pas moins malgré tout cela l'Empire le plus peuplé, le plus fertile, le plus policé, le plus éclairé & le plus puiſſant de l'Europe. Parce que Bordeaux eſt entouré de landes incultes, faudroit-il abandonner le commerce

merce de cette floriſſante ville pour aller les cultiver ? Et une politique ſage ne doit-elle pas faire toujours marcher de front l'agriculture & le commerce ?

Page 102. « Ce n'eſt donc que lorſque » la culture a atteint ſon comble, qu'il » eſt permis de détourner les bras ſuper- » flus vers les arts d'agrément & de luxe. » Alors le fonds étant acquis, l'on peut » s'occuper à donner des formes ; alors » auſſi s'opère un changement dans le » goût & les mœurs d'une nation. Juſques- » là, l'on n'aimoit que la quantité, l'on » commence de goûter la qualité : bientôt » la délicateſſe prend la place de l'abon- » dance ; au bœuf entier du repas d'A- » chilles, ſuccèdent les petits plats d'Al- » cibiade ; à la bure peſante & roide, » l'étoffe chaude & légère ; au logis ruſ- » tique, aux meubles groſſiers, une maiſon » élégante & un ameublement recherché ; » alors, par ordre ſucceſſif & par grada- » tion, naiſſent les uns des autres les arts » utiles, les arts agréables, les beaux-arts :

» alors paroîſſent les Fabricans de toute » eſpèce, les Négocians, les Architectes, » les Sculpteurs, les Peintres, les Muſi- » ciens, les Orateurs, les Poëtes ».

Et tels ſont préciſément tous les degrés par leſquels les Turcs ont déjà paſſé, la progreſſion, la marche graduelle qu'ils ont déjà ſuivie; leur culture doit être regardée comme ſuffiſante, puiſqu'après avoir fourni à tous leurs beſoins, elle leur laiſſe encore un grand ſuperflu à mettre en commerce & à vendre aux nations étrangères, & cette abondance a enfanté chez eux tous les arts utiles & agréables. Ils ont une cuiſine peut-être moins délicate, mais auſſi compliquée que la nôtre, des vêtemens plus riches & peut-être auſſi élégans dans leur genre, des maiſons auſſi-bien décorées, auſſi richement meublées, quoique dans un goût différent. Ils ont toutes ſortes de Fabricans, des Négocians opulens, des Architectes, des Sculpteurs & des Peintres, moins habiles que les nôtres,

parce que leur religion leur interdit le portrait, l'hiſtoire, toute repréſentation de figures humaines, & ne leur laiſſe que les fleurs & les ornemens qu'ils emploient ſuivant leur goût dans la décoration des édifices, les broderies, les deſſins des étoffes, & la ciſelure des métaux. Ils ont tous nos inſtrumens de muſique, & aucune connoiſſance de l'harmonie, mais un chant mélodieux & touchant. L'éloquence eſt chez eux un talent naturel. Ils parlent une des plus belles langues du monde, & leurs beaux eſprits ſavent en tirer le plus grand parti, & en faire ſentir toutes les fineſſes. Il n'y a chez aucune nation des proverbes auſſi ſpirituels ni des conteurs auſſi agréables que les leurs. Ils ont des Poëtes très-incorrects, mais dont l'imagination vive & brillante produiroit des chefs-d'œuvre, ſi elle avoit des modèles. Ainſi, quoi qu'en puiſſe dire M. de Volney, il n'y a rien, je le répète, à créer en Turquie; il n'y a qu'à perfectionner. Tous les arts y ſont déjà établis, mais

n'y ont pas atteint encore le degré de perfection où les ont portés les Européens.

Page 103. « Les Rois, ajoute M. de » Volney, ſont trop preſſés de jouir : à » peine le ſol qui les entoure eſt-il dé- » friché, qu'ils veulent avoir un faſte & » une puiſſance, &c. ».

Page 104. « Mais l'Empereur & l'Im- » pératrice ſont trop éclairés ſur les vrais » principes du Gouvernement, pour ſe » livrer à ces illuſions dangereuſes. De- » venus maîtres de contrées célèbres, ils » ne ſe laiſſeront point ſéduire par l'appât » d'une fauſſe gloire ; & parce qu'ils poſ- » ſéderont les champs de la Grèce & de » l'Ionie, ils ne croiront pas pouvoir » tout-à-coup en relever les ruines, ni » reſſuſciter le génie des anciens âges ; ils » ſavent de quelles circonſtances poli- » tiques l'état moral que nous admirons » fut accompagné ; ils ſavent qu'alors que » la Grèce produiſoit les Phidias & les » Praxitèle, les Pindare & les Sophocle,

» les Thucidide & les Platon, alors le » petit territoire de Sparte nourriſſoit » quarante mille familles libres, les arides » côteaux de l'Attique étoient couverts » d'oliviers, les champs de Thèbes, de » moiſſons; en un mot, la terre regor- » geoit de population & de culture ».

Mais de bonne foi, eſt-ce des Ruſſes, auxquels les champs de la Grèce & de l'Ionie écherroient pour lot dans ſon plan de partage de l'Empire Ottoman, eſt-ce des Ruſſes, que M. de Volney oſe attendre l'obſervance des maximes économiques dont il fait un ſi éloquent étalage ? Des Ruſſes qui ſe ſont permis les arts de luxe avant ceux de première néceſſité; des Ruſſes qui, tandis que les deux tiers de leur Empire ſont encore en friche & ne préſentent que d'épaiſſes & noires forêts, habitées par des animaux ſauvages & des bêtes féroces, tandis que le peuple chez eux eſt encore malheureux & ſerf, ont une Capitale & une Cour, qui égalent & effacent peut-être

en faſte, en luxe, en magnificence, toutes celles de l'Europe? des Ruſſes, enfin, qu'il nous a dit, à la *page* 43, être enflammés du deſir de *boire les vins de Ténédos, de Chio, de Morée, de piller les caffetans de ſoie, brodés en or & en argent, les châles de Cachemire, les ceintures de mouſſeline, les poignards damaſquinés, les peliſſes & les pipes des Ottomans.* M. de Volney les verroit, s'ils effectuoient la conquête de l'Empire Turc, ſe hâter de perfectionner tous les arts qu'ils y trouveroient établis, & preſſer toutes leurs jouiſſances. Ils voudroient avoir des Phydias & des Praxitèles, des Pindares & des Sophocles, des Thucidides & des Platons; & les Grecs leur en donneroient.

Page 105. « Pour rallumer le flambeau » du génie & des arts, il faut lui redon- » ner les mêmes alimens. Les arts n'é- » tant que la peinture & l'imitation des » riches ſcènes de l'état ſocial & de la » nature, on ne les excite qu'autant

» qu'on les environne de leurs modèles ».

Le germe du génie & des arts n'eſt point entièrement étouffé chez les Grecs ; il n'eſt pas néceſſaire de leur rendre les riches ſcènes de la nature, ils les ont ſous les yeux dans les plus beaux pays, ſous le plus beau climat de la terre, où la nature ſe montre dans toute ſa pompe & ſon éclat ; il n'eſt pas néceſſaire de leur rendre les riches ſcènes de l'état ſocial, ils les voient tous les jours dans une des plus nombreuſes ſociétés qui exiſtent. Il ne faut que leur rendre les modèles dans tous les genres que leurs ancêtres ont fournis aux ſiècles paſſés, préſens & à venir, & bientôt ils les imiteront.

Ibidem. « Et tous ces élémens du génie » ſont à reproduire dans la Grèce. Il fau- » dra repeupler ſes campagnes déſertes, » rendre l'abondance à ſes villes ruinées, » policer ſon peuple abâtardi, créer en » lui juſqu'au ſentiment ; car le ſentiment » ne naiſſant que de la comparaiſon de

» beaucoup d'objets déjà connus, il eſt » foible ou nul dans les hommes ignorans » & groſſiers ».

M. de Volney eſpère ſincèrement que les Ruſſes apporteront le ſentiment chez les Grecs; que des peuples échappés des glaces du Nord viendront apprendre à ſentir à des peuples échauffés par le ſoleil de l'Orient. Il a oublié, ſans doute, ce qu'a dit Monteſquieu, *qu'il faut écorcher un Ruſſe pour lui donner du ſentiment* (1). Il eſt bien plus naturel de penſer que c'eſt en Grèce où les Ruſſes viendroient chercher le ſentiment, s'ils parvenoient à la conquérir.

Page 106. « Enfin, ajoute-t-il, pour » reſſuſciter les Grecs anciens, il faudra » rendre des mœurs aux Grecs modernes, » devenus la race la plus vile & la plus » corrompue de l'univers ».

Et les Ruſſes ſeront les Apôtres des mœurs chez les Grecs ! Les gens qui ont été, comme moi, témoins de la morale qu'ils ont profeſſée dans l'Archipel quand

(1) Eſprit des Loix.

ils y ſont venus, des mœurs qu'ils y ont développées, & des leçons qu'ils en ont données aux Grecs inſulaires; ces gens-là, dis-je, auront bien de la peine à croire à un pareil miracle.

Ibidem. « La vie agricole ſeule opérera » ce prodige; elle les corrigera de leur » inertie par l'eſprit de propriété, des » vices de leur oiſiveté par des occupa- » tions plus attachantes; de leur bigoterie » par l'éloignement de leurs Prêtres, de » leur lâcheté, par la ceſſation de la ty- » rannie; enfin de leur improbité, par » l'abandon de la vie mercantile, & la » retraite des villes ».

Les Grecs ſont déjà Cultivateurs, Fabricans, Négocians, Navigateurs, Conſtructeurs; il n'y a point de peuple plus actif; ils ont toutes les occupations attachantes qu'on pourroit leur donner. Ils ont la propriété sûre & tranquille de leurs meubles & de leurs immeubles. Leurs Millionnaires jouiſſent paiſiblement de leur fortune. Si les Ruſſes parvenoient à

les conquérir, M. de Volney penſe-t-il que le joug de ces nouveaux maîtres leur paroîtroit moins lourd à porter que celui des Ottomans ? Penſe-t-il que s'ils ſubiſſoient l'eſclavage ſous lequel gémiſſent encore tous les peuples ſoumis à la domination des Ruſſes, ils ne regretteroient pas la liberté & la propriété dont ils jouiſſent ſous celle des Turcs ? Peut-il ſe perſuader que la Ruſſie voudroit commencer de s'aliéner les Grecs, de ſe rendre odieuſe à ſes nouveaux ſujets, de les ſoulever peut-être, en leur ôtant leurs Prêtres, en éloignant d'eux les Miniſtres de la Religion qu'elle profeſſe elle-même ? Peut-il ſe perſuader qu'elle chaſſeroit tous les Grecs des villes pour les rendre à la campagne, qu'elle leur interdiroit toutes les profeſſions pour les employer uniquement à l'agriculture, qu'elle remettroit à la charrue les Négocians de Smirne & de Salonique, les Fabricans de Conſtantinople, de Chio, de Brouſſe & d'Alep, les Patrons de tous les navires, les Arti-

ſans de tous les genres ; Ce régime d'adminiſtration eſt trop étrange pour qu'aucun Gouvernement puiſſe jamais l'adopter.

Page 107. « Ainſi, conclut-il, les véritables intérêts des Puiſſances nouvelles, loin de contrarier notre commerce, lui ſeront favorables. En tournant toute leur activité vers la culture, elles procureront à leurs ſujets plus de moyens d'acheter, à nous plus de moyens de vendre : leurs denrées plus abondantes nous deviendront moins coûteuſes ; nos objets d'induſtrie pour eux-mêmes ſeront à meilleur prix que s'ils les fabriquoient de leurs mains ; car il eſt de fait que des mains exercées travaillent avec plus d'économie de temps & de matières, que des mains novices ».

Si les deux Puiſſances alliées pouvoient effectuer leur projet de conquête, ſi elles établiſſoient dans la Turquie ſoumiſe un Gouvernement plus doux & plus éclairé que celui des Ottomans, il arriveroit ce qui eſt tout ſimple, que les Laboureurs

cultiveroient leurs champs avec plus de ſoin, augmenteroient leurs ſemailles & leurs plantations ; mais que la population croiſſant en raiſon de l'agriculture, la conſommation augmenteroit dans la même proportion, & l'abondance n'en ſeroit pas plus grande ; il arriveroit que les Fabricans d'étoffes de ſoie de Chio voudroient imiter les étoffes de Lyon, que les Fabricans d'Abbas, ou de draps groſſiers de Salonique, eſſayeroient de faire des draps ſemblables à ceux de Languedoc & de Picardie, & y parviendroient à la fin ; que les Conſtructeurs renonceroient à leurs ſaïques, à leurs voliks, à leurs ſacolèves, pour donner au commerce & au cabotage des bâtimens de conſtruction Européenne. Il arriveroit enfin que le Gouvernement, parvenu en peu de temps à pouvoir ſe paſſer de notre commerce & de notre navigation, nous accableroit de loix prohibitives, pour empêcher notre induſtrie de venir dans ſes Etats rivaliſer la ſienne. Ce ſont-là les principes vrais ſur

leſquels il faut aſſeoir les calculs, & non ſur des maximes économiques qui ont en théorie un éclat éblouiſſant que la pratique fait diſparoître.

Page 107. « Mais, pourra-t-on dire, » cela même ſuppoſé, notre commerce » n'en recevra pas moins une atteinte » funeſte, en ce que les nouvelles Puiſ- » ſances ne nous accorderoient point des » privilèges auſſi étendus que la Porte: » elles nous traiteront pour le moins » à l'égal de leurs propres ſujets, & » nous ſerons forcés de partager avec » eux l'exploitation de leur commerce.

„ J'avoue qu'après la Porte, nous ne „ trouverons point de Gouvernment qui „ nous préférant à ſes propres ſujets, ne „ nous impoſe que trois pour cent de „ douanes, pendant qu'il exige d'eux, „ dix pour cent. J'avoue que l'Impéra- „ trice & l'Empereur ne ſouffriront „ point, comme le Sultan, que nous „ aſſujettiſſions, chez nous, leurs ſujets „ au droit extraordinaire de vingt pour

ment puiſé dans une ſource pure, mais il en a troublé le criſtal en aſſociant des erreurs aux vérités limpides qui en découlent. Les conſéquences, en effet, qu'il a tirées de ces vérités immuables, ſont fauſſes & erronées. La pratique de tous les principes développés dans ces onze *pages*, ſeroit utile dans l'hypothèſe de la durée de l'Empire Ottoman, mais deviendroit totalement infructueuſe & peut-être déſaſtreuſe dans celle de ſa deſtruction. Je n'ai point à combattre les axiomes, mais les corollaires. Allons donc vîte à ſa concluſion.

Page 119. « Qu'après cela, dit-il les » Autrichiens & les Ruſſes conquièrent » ou ne conquièrent pas, les deux cas » nous ſont égaux. S'ils s'établiſſent en » Turquie, nous profiterons du bien » qu'ils y feront naître: s'ils ne s'y éta- » bliſſent pas, nous ferons le commerce » avec eux, dans la mer Noire & la » Méditerranée, & nous devons, à cet » égard, ſeconder les efforts de la Ruſ-

ſie,

» ſie, pour rendre le Boſphore libre ; » car il eſt de notre intérêt plus que » d'aucune autre nation de l'Europe, » d'attirer tout le commerce de cet Em- » pire ſur la Méditerranée, puiſque » cette navigation eſt à notre porte, & » que nos rivaux en ſont éloignés ».

C'eſt dans ce paragraphe où eſt l'erreur. Il ne nous eſt nullement égal que les Ruſſes & les Autrichiens conquièrent ou ne conquièrent pas. C'eſt pour nous une différence totale,

S'ils conquièrent la Turquie, s'ils y apportent ſur-tout un Gouvernement plus doux & plus éclairé. 1°. Les avantages énormes que leur donnera la conquête, nous feront perdre les nôtres. Poſſeſſeurs des matières premières, & maîtres d'un peuple ſpirituel, intelligent, imitateur, qui nous égaliſera dans peu, & nous ſurpaſſera peut-être en induſtrie, ils pourront ſe paſſer de tous les produits de la nôtre, & nous perdrons notre commerce. 2°. S'ils ont, comme les Turcs, la bonté

de nous vendre le ſuperflu de leurs denrées brutes, ils ne pouſſeront certainement pas la complaiſance juſques à nous permettre d'aller les chercher ; ils prendront la peine de nous les porter eux-mêmes, & nous perdrons notre marine marchande. 3°. Ils nous permettront bien moins d'être, dans leurs Etats, les voituriers de leur propre commerce intérieur, & nous perdrons notre cabotage. 4°. La perte de cette double navigation entraînera celle de notre marine militaire, en nous ôtant les moyens de former des matelots. 5°. Les Ruſſes & les Autrichiens, bien loin de nous accorder, comme les Turcs, la préférence ſur leurs propres ſujets, relativement aux droits de commerce, ne nous traiteront pas même au pair, nous accableront de loix prohibitives, qui nous empêcheront de profiter, comme le ſuppoſe M. de Volney, du bien qu'ils auront pu faire dans leurs nouvelles poſſeſſions, & nous perdrons les avantages de notre état pré-

lent. 6°. Si leur Gouvernement eſt éclairé, il prendra des meſures certaines pour empêcher les émigrations, dont les Turcs ne s'occupent ſeulement pas. Si leur Gouvernement eſt doux, tolérant & humain, les peuples conquis ne ſeront plus tentés de quitter leur patrie, leurs foyers, les plus beaux pays, le plus heureux climat de la terre, pour aller s'établir ſous un ciel étranger; ils ne voudront plus s'expoſer aux dangers de la fuite, ni aux haſards de la tranſplantation. Et ſi, malgré ces obſtacles, nous parvenions à attirer chez nous des Grecs, des Arméniens & des Juifs, ces tranſfuges devenus nos ſujets, & traités comme nous dans les pays conquis, ne pourront plus donner *à nos ports avec ceux du Levant des liaiſons plus intimes* qu'eux-mêmes ne pourront plus conſerver. 7°. Les Ruſſes & les Autrichiens, poſſeſſeurs d'une infinité de ports dans la mer Noire, l'Archipel, la Méditerranée & l'Adriatique, tous mieux ſitués, & plus voiſins,

que les nôtres de l'Allemagne Orientale, de la Hongrie, de la Bohême, de la Pologne, de l'Italie, porteront le ſuperflu de leurs denrées brutes à tous ces pays-là, deviendront leurs fourniſſeurs directs, & nous enleveront l'avantage de leur vendre, de la ſeconde main, les marchandiſes du Levant. Le port de Marſeille, quand même notre Gouvernement lui accorderoit toute la liberté qu'il peut deſirer, perdra ſa ſupériorité ſur ceux de Gênes, de Livourne, de Naples, de Veniſe, de Trieſte, de Fiume, ſupériorité de laquelle il n'eſt point redevable à ſa poſition, mais à la prééminence de notre commerce en Turquie; & il ne conſervera plus qu'un léger avantage de poſition pour le tranſport des marchandiſes du Levant dans le Danemarck, la Suède & la Pruſſe, qui ſont préciſément de tous les Etats de l'Europe, ceux qui en conſomment le moins.

Si, au contraire, les Ruſſes & les Autrichiens ne conquièrent pas, c'eſt qu'ils

feront une guerre malheureuſe ; s'ils font une guerre malheureuſe, ils perdront la communauté de la navigation de la mer Noire, & du paſſage du Boſphore ; les Ruſſes reſtitueront en particulier la Crimée & le Couban, les choſes ſeront remiſes aux termes du traité de Kaïnardjik, nous conſerverons l'intégrité de nos avantages, & nous ne riſquerons pas de perdre ceux que les uns, par la propriété de ces deux nouvelles poſſeſſions, & tous les deux par l'introduction de leur marine dans la mer Noire, & la liberté du détroit de Conſtantinople, pouvoient déjà nous enlever ; mais, répliquera M. de Volney, que deviendra l'avantage immenſe que nous trouverions à pouvoir commercer avec les Ruſſes par la mer Noire ? Il faudra donc y renoncer ; il faudra donc revenir à la pénible & dangereuſe navigation de la Baltique, pour laquelle nos Navigateurs ont une répugnance qui ôte toute activité à notre commerce direct, & en donne tous les béné-

fices aux Entremetteurs. Non, aurai-je l'honneur de répondre à M. de Volney ; non, il exiſte dans l'état actuel, & dans ce moment même, des moyens de nous procurer cet avantage ; ces moyens me ſont connus ; ils ſont compliqués, mais faciles ; ils ſont ſubordonnés à des événemens ; mais qu'il n'eſt ni impoſſible, ni même difficile de maitriſer. La perte ſeule de l'inſtant où l'on peut les mettre en uſage pourroit nous les enlever. Si je me doutois que les Miniſtres du Roi ne les viſſent pas, ce qui eſt dans l'ordre des impoſſibles, mon zèle pourroit me porter à les leur faire appercevoir ; mais je ne les dévoilerai jamais au Public.

Page 120. M. de Volney termine ſon ouvrage par l'examen de divers projets préſentés au Gouvernement par quelques perſonnes qui, prenant pour donnée l'impoſſibilité de mettre obſtacle à la révolution, & d'empêcher le mal qu'elle pourroit nous faire, ont voulu démontrer au Miniſtère que l'intérêt de la France exi-

geoit qu'elle prît part à l'évènement, qu'elle réunît ſes armes à celles des deux Empires alliés, & s'emparât de la Morée & de Candie, ou de Candie ſeule, ou de Chypre, ou enfin de l'Egypte. Il rejette les premiers comme indignes de fixer l'attention; & il diſcute le dernier avec beaucoup de ſageſſe. Il développe dans cette diſcuſſion des idées ſaines, juſtes, préciſes, & qui prouvent qu'il a bien vu un pays ſur lequel il a écrit un livre infiniment eſtimable, & qui a reçu de tout le Public des applaudiſſemens mérités. Je n'ai pas la plus petite obſervation à faire ſur tout ce morceau, le ſeul de l'ouvrage dans lequel mon opinion eſt parfaitement conforme à la ſienne. Mais je remarque qu'il eſt ſuivi d'un ſermon très-éloquent & très-pathétique, ſur les maux qu'ont fait aux hommes la ſoif des conquêtes & la fureur du commerce; & que ce ſermon, dans lequel ſont déployés tous les principes, tous les axiomes des Economiſtes, auroit dû être

adreſſé aux Autrichiens & aux Ruſſes plutôt qu'à nous. C'étoit à ces deux Puiſſances qu'il falloit prêcher cette doctrine, au lieu de les encourager, dans tout le cours de l'ouvrage, à ſuivre avec perſévérance, le projet le plus beau, le plus glorieux, *le plus capable d'enflammer l'imagination, de reconquérir la Grèce & l'Aſie, de chaſſer de ces belles contrées des barbares conquérans, d'indignes maîtres! d'établir le ſiége d'un Empire nouveau dans le plus heureux ſite de la terre, de compter parmi ſes domaines les pays les plus célèbres, & de régner à la fois ſur Byſance & ſur Babylone, ſur Athènes & ſur Ecbatanes, ſur Jéruſalem, ſur Tyr & Palmire.*

Il ne me reſte plus à examiner que le dernier réſultat de l'ouvrage de M. de Volney, & le réſumé de toutes ſes propoſitions.

Page 131. « Ainſi, me dira-t-on, il » faudra reſter ſpectateurs paiſibles des » ſuccès de nos voiſins, & de l'agran- » diſſement de nos rivaux. Oui, ſans

» doute, il le faut, parce qu'il n'eſt que » ce parti d'utile & d'honnête; il eſt » honnête, parce que rompre ſoudain » avec un allié pour devenir ſon plus » cruel ennemi, eſt une conduite lâche » & odieuſe; il eſt utile, que dis-je, » il eſt indiſpenſable ».

Si M. de Volney eſt bien pénétré de ces principes, pourquoi dit-il, à la *page* 69, que nous aurions dû développer, ſans ceſſe vis-à-vis des Turcs, le ſentiment de force & de ſupériorité, & les traiter avec la dernière rigueur? à la *page* 65, que dès l'inſtant où la Ruſſie commença de s'élever, nous aurions dû y voir notre alliée naturelle? à la *page* 70, que nous euſſions dû dédaigner l'alliance de la Porte, & y ſubſtituer celle de la Ruſſie? à la *page* 75, que la combinaiſon de donner au petit-fils de l'Impératrice le Trône de Conſtantinople, eſt de toutes, la plus deſirable, & que nous devons la favoriſer? à la *page* 119, que nous devons ſeconder les efforts de

la Ruſſie, pour rendre le Boſphore libre ? Pourquoi toute la ſeconde diviſion de ſon ouvrage a-t-elle conſtamment pour but de perſuader à la France qu'elle doit concourir au ſuccès de l'entrepriſe des Ruſſes & des Autrichiens ? Eſt-ce demeurer *ſpectateur paiſible* d'une querelle, que de ſe réunir à l'un des deux partis contre l'autre ? N'eſt-ce pas *rompre avec un ancien allié* que de l'abandonner, de contracter alliance avec ſes ennemis qu'on ſuppoſe implacables, & de favoriſer les projets qu'ils ont formés pour ſon entière deſtruction ?

Ibidem. « Dans les circonſtances préſentes, il nous eſt de la plus étroite » néceſſité de conſerver la paix ; elle » ſeule peut réparer le déſordre de nos » finances : le moindre effort nouveau, » la moindre négligence, peuvent trou» bler la criſe que l'on tâche d'opérer, » & d'un accident paſſager, faire un mal » irrémédiable ».

Des démonſtrations vigoureuſes pré-

viennent ſouvent une guerre : ſouvent des négociations adroites, faites dans un inſtant favorable, y ſuppléent, & donnent le même réſultat. D'ailleurs, il n'eſt pas bien décidé que la guerre augmente toujours le déſordre intérieur : elle eſt ſouvent un moyen de le réparer. Les Anglois ont uſé quelquefois de cette pratique avec le plus grand ſuccès. Les membres de la famille la plus déſunie, ſe rapprochent & ſe réuniſſent, quand il s'agit de repouſſer l'ennemi commun.

Page 132. « Ne perdons pas de vue » qu'un ennemi jaloux & offenſé nous » épie : évitons donc toute diſtraction » d'entrepriſes étrangères ».

Et ſi cet ennemi nous attaque, s'il nous interdit le commerce de l'Inde, s'il nous en chaſſe entièrement, faudra-t-il auſſi le laiſſer faire ?

Ibidem. « Raſſemblons toutes nos for- » ces & toute notre attention ſur notre » ſituation intérieure : rétabliſſons l'ordre

» dans nos finances : rendons la vigueur » à notre armée : réformons les abus de » notre conſtitution : corrigeons dans » nos loix la barbarie des temps qui les » ont vu naître : par-là, & par-là ſeule- » ment, nous arrêterons le mouvement » qui déjà nous entraîne ; par-là nous » régénérerons nos forces & notre conſiſ- » tance, & nous deviendrons ſupérieurs » aux révolutions externes que le cours » de la nature amène & néceſſite ».

Ce n'eſt jamais par ſon intérieur que peut périr un Etat auſſi robuſte que la France ; tous les maux, tous les déſordres du dedans ſont faciles à réparer avec d'auſſi immenſes reſſources. Les rapports externes, l'oppreſſion étrangère peuvent ſeuls entraîner ſa ruine.

Ibidem. « Il ne faut pas nous abuſer ; » l'état des choſes qui nous environnent ne » peut pas toujours durer : le temps pré- » pare ſans ceſſe de nouveaux change- » mens, & le ſiècle prochain eſt deſtiné

» à en voir d'immenſes dans le ſyſtême
» politique du monde entier. Le ſort n'a
» pas dévoué l'Inde & l'Amérique à être
» éternellement les eſclaves de l'Europe.
» L'affranchiſſement des colonies An-
» gloiſes a ouvert pour le Nouveau-Monde
» une carrière nouvelle ; & plutôt ou plus
» tard, les chaînes qui le tiennent aſ-
» ſervi échapperont aux mains de leurs
» maîtres : l'Inde commence à s'agiter, &
» pourra ſe purger bientôt d'une tyrannie
» étrangère ».

Si ces prédictions ſe réaliſent, ſi les Américains ſecouent le joug des Européens ; ſi les Indiens les chaſſent de l'Inde, nous demeurerons toujours, à l'époque de cet évènement, au pair de tous nos rivaux ; nous conſerverons toujours ſur eux nos avantages en Europe, & la perſpective de la perte prochaine de nos poſſeſſions & de notre commerce dans l'Inde & dans l'Amérique, n'eſt qu'une raiſon de plus de faire tous nos efforts pour conſerver notre commerce du Levant ; mais

le réſultat de la conquête de l'Empire Ottoman par les Autrichiens & les Ruſſes, ſeroit bien différent pour nous.

Page 133, « L'invaſion de la Turquie » & la formation d'une nouvelle Puiſſance » à Conſtantinople, donneront à l'Aſie » une autre exiſtence : la fortune des peu» ples ſera changée ; ainſi l'Empire factice » que s'étoient fait quelques Etats de l'Eu» rope, ſera de toutes parts ébranlé & » détruit. Ils ſeront réduits à leur propre » terre ».

M. de Volney, qui nous a dit plus haut que l'Eſpagne & l'Angleterre étoient étrangères à l'invaſion de la Turquie, & ne devoient y prendre aucune part (1), qu'il étoit même égal à la France que les Ruſſes conquièrent ou ne conquièrent pas, & qu'elle devoit demeurer ſpectatrice tranquille de cette querelle (2) ; M. de Volney, dis-je, convient cepen-

(1) Pages 55 & 56.

(2) Page 119.

dant ici, par une contradiction manifeſte, que cet évènement donnera une face nouvelle à l'Aſie, changera la fortune des Etats de l'Europe, ébranlera, détruira l'Empire factice que s'étoient fait quelques-uns d'entr'eux, & les réduira à leurs propres terres. Comment peut-il, après tout cela imaginer que la France ſur-tout, qui a une plus grande fortune à perdre qu'aucune autre Puiſſance, ait intérêt à regarder d'un œil tranquille une révolution de cette nature, & même à la favoriſer ? Il nous fait eſpérer, à la vérité, que » peut-être ce coup du ſort qui alarme » ces Puiſſances, en ſera-t-il la plus grande » faveur ; car alors, dit-il, les ſujets de » querelles devenus moins nombreux, » rendront les guerres plus rares ; les Gou- » vernemens moins diſtraits, s'occuperont » davantage de l'adminiſtration intérieure ; » les forces moins partagées, ſe concen- » treront davantage, & les Etats reſſem- » bleront à ces arbres qui, dépouillés par » le fer, de branches ſuperflues où s'éga-

» roit la sève ; n'en deviennent que plus » vigoureux, & la néceſſité aura tenu lieu » de ſageſſe ».

Mais nous pouvons juger de la ſolidité de ce raiſonnement par la comparaiſon de l'état où étoit l'Europe il y a trois ſiècles, avec ſon état actuel. M. de Volney ſoutiendroit-il la thèſe, qu'avant la découverte du Nouveau-Monde, & l'établiſſement des Européens dans les deux Indes, les guerres étoient moins fréquentes, & les motifs qui les ſuſcitent moins nombreux ? que les Etats de l'Europe étoient plus puiſſans & plus robuſtes, & les peuples plus fortunés ? & voudroit-il mettre la France de Charles VII en parallèle avec la France de Louis XIV ?

Page 134. « Dans cette révolution, il » n'eſt aucun peuple qui ait moins à per- » dre que nous ; car nous ne ſommes ni » épuiſés de population, ni languiſſans » d'inertie, comme le Portugal & l'Eſ- » pagne, ni bornés de terrein & de moyens » comme l'Angleterre & la Hollande.

» Notre

» Notre ſol eſt le plus riche & l'un des » plus variés de l'Europe ; nous n'avons, » il eſt vrai, ni coton, ni ſucre, ni café, » ni épiceries ; mais l'échange de nos » vins, de nos laines, de nos objets d'in- » duſtrie, nous en procurera toujours en » abondance ».

Mais quand les Autrichiens & les Ruſſes, maîtres de la Grèce & de l'Aſie mineure, cultivant mieux la vigne, travaillant avec plus d'art l'incomparable raiſin du Levant, & donnant plus de ſoin à l'éducation de leurs troupeaux, inonderont l'Europe de vins plus délicieux, la couvriront de laines plus belles, & meilleures que les nôtres ; quand l'agriculture perfectionnée dans leurs immenſes poſſeſſions les mettra à même de ſe paſſer de toutes nos denrées brutes ; quand notre induſtrie égaliſée, ſurpaſſée par la leur, n'aura plus de productions à leur fournir ; quand, n'ayant plus d'objets d'échange à leur offrir, nous n'en pourrons plus retirer aucun d'eux ; quand le manque de travail

& d'alimens aura entraîné la chûte de nos manufactures, occaſionné l'évaſion de familles innombrables d'Artiſans & d'Ouvriers qui paſſeront chez les Conquérans, & emporteront avec elles leurs générations futures & leur induſtrie ; quand le manque de débouché de nos denrées aura diminué notre culture, & par une ſuite néceſſaire, notre population, nos richeſſes & nos forces militaires ; quand nous aurons perdu notre commerce, & notre marine, dont il eſt l'aliment & le ſoutien ; quand enfin nous n'aurons plus de vaiſſeaux pour écarter les ennemis de nos côtes, plus de troupes ſuffiſantes pour garder nos places de guerre & nos frontières, & nous défendre des invaſions par terre ou par mer ; quand, dis-je, toutes ces choſes, qui ſont dans l'ordre des poſſibilités & même des vraiſemblances, ſeront arrivées ; ſi le cours de la nature venoit à placer ſur le Trône de Conſtantinople un Prince qui eût cette ambition, dont on a vu des exemples, de parvenir

à la Monarchie universelle ; où sur les deux Trônes de Russie & d'Autriche deux Monarques qui formassent le projet de partager l'Europe & l'Asie en deux seuls Empires d'Orient & d'Occident : j'oserai demander à M. de Volney s'il nous croiroit fort en sûreté dans notre intérieur, où il nous conseille de nous renfermer & de nous circonscrire.

Page 134. » C'est dans nos foyers, » conclut-il, & non au-delà des mers, » que sont, pour nous, l'Egypte & les » Antilles. Qu'avons-nous besoin de » terre étrangère, quand un sixième » de la nôtre est encore inculte, & que » le reste n'a pas reçu la moitié de la » culture dont il est susceptible ? Son- » geons à améliorer notre fortune & » non à l'agrandir ; sachons jouir des ri- » chesses qui sont sous nos mains, & n'al- » lons point pratiquer sous un ciel étran- » ger une sagesse dont nous ne faisons » pas même usage chez nous ».

Je ſuis parfaitement de l'avis de M. de Volney ſur ce point, & j'en ai fait ma profeſſion de foi publique dans un de mes ouvrages imprimés (1). Je penſe, comme lui, que la France ne doit point ambitionner de nouvelles conquêtes, mais je penſe en même-temps qu'elle ne doit jamais ceſſer de veiller à la conſervation de ſa configuration & de ſon commerce, qui ſont les fondemens inébranlables de ſon luſtre & de ſa proſpérité ; & bien loin de croire qu'elle doive favoriſer la formation de deux coloſſes, à l'agrandiſſement deſquels M. de Volney tâche de nous perſuader que toute l'Europe devroit ſourire, je répète ce que j'ai dit dans l'ouvrage que je viens de citer ; que la France doit être, ſans ceſſe, en garde contre les Puiſſances qui pourroient écorner ſon arrondiſſement ou entamer ſon commerce ; qu'elle doit s'appliquer ſans,

(1) Les Numéros, vol. 1, n°. 1.

relâche, à conſerver l'intégrité de ſes poſſeſſions & tous les avantages qui en ſont les ſuites néceſſaires ; qu'elle doit même jouer le rôle de conſervatrice des poſſeſſions des autres, ſoutenir l'équilibre actuel de l'Europe, duquel elle eſt le centre & le pivot, & ne pas laiſſer déranger, à un certain point, ces proportions & cette meſure de puiſſance des autres Etats, qui lui aſſurent la prééminence.

J'ai ſuivi, pas à pas, M. de Volney juſques au dernier terme de ſa carrière. J'ai tâché de redreſſer les jugemens qu'il a haſardés ſur les choſes qu'il n'a point vues, ceux qu'il a prononcés avec trop d'aſſurance ſur les choſes qu'il a mal vues, de relever ſes nombreuſes contradictions ſur les points les plus importans, de démontrer l'inexactitude d'un grand nombre de faits, de détruire les conſéquences qu'il en a tirées, & de combattre pluſieurs principes généraux, qu'il a pris pour baſe de ſes conjectures. Je n'ai oſé

riſquer ni bons ni mauvais prognoſtics ſur le ſort de l'Empire Turc, parce qu'il dépend des évènemens incertains de la guerre, & que je crois plus prudent de l'attendre que de le prédire. M. de Volney regarde la ruine de cet Empire comme aſſurée & prochaine; je la crois douteuſe & éloignée. Il croit toucher au moment de la criſe; le lointain la dérobe encore à mes yeux: il penſe que, ſous le terme de deux campagnes, les Alliés ſeront ſous les murs de Conſtantinople. Je crois que deux campagnes, dans leſquelles les ſuccès auront ſeulement été balancés, peuvent épuiſer leurs moyens & les forcer à faire la paix. Il voit dans l'Empire Ottoman des ſymptomes de foibleſſe & de décadence, qui ſont les préſages de ſa chûte. Il le compare *à un arbre antique qui, ſous un aſpect de verdure & quelques rameaux encore frais, cèle un tronc rongé dans ſes entrailles, & qui, n'ayant plus pour ſoutien que ſon*

écorce, n'attend, pour être renverſé, que le premier ſouffle de la tempête. Il trouve, au contraire, dans l'Empire Ruſſe, *une ſupériorité de force relative, qui annonce de grands accroiſſemens.* Je compare l'Empire Turc à un arbre infiniment robuſte; qui pourroit ſe deſſécher ſous la main d'un Jardinier négligent & inexpert, & qui, ſous celle d'un Cultivateur attentif & habile, peut reprendre, en peu de temps, toute ſa sève, ſa verdure, ſa fraîcheur, & élever ſa tête altière par-deſſus tous ceux qui l'entourent. Je compare l'Empire Ruſſe à un arbre qui, pour avoir été trop pouſſé dès ſa naiſſance, peut ne pas arriver à ſon développement & ſe deſſécher avant le terme. Je penſe que, ſi la prépondérance n'eſt pas du côté des Turcs, la balance des avantages reſpectifs eſt tout au moins en équilibre, & qu'on ne doit pas précipiter un jugement ſur deux puiſſantes nations, au moment où elles meſurent leurs forces dans une

l'humanité reconnoîtront alors, mais trop tard, que la Politique entend ſouvent mieux leurs intérêts, qu'elles-mêmes; que, ſans fermer l'oreille à leurs préceptes, elle ne les met en pratique qu'après avoir pourvu à la ſûreté des Etats qu'elle gouverne; elles reconnoîtront qu'il faut ſouvent ſe ſoumettre à un moindre mal pour en éviter un plus grand, & verſeront des larmes amères d'avoir fait le malheur des hommes.

J'ai rempli ma tâche. Plein d'eſtime pour la perſonne & les talens de M. de Volney, j'ai trouvé dans ſon livre des erreurs capables d'influer ſur l'intérêt national: c'étoit pour moi, ſous pluſieurs rapports, un devoir de les combattre. Si M. de Volney réplique, je ne répondrai plus, parce que j'ai tout dit, & que tout ce qu'il pourra dire encore, ne changera rien à mes opinions, ni aux principes qui en ſont la baſe. Ce n'eſt pas ici un combat polémique, une

diſpute littéraire, faite pour amuſer le public; c'eſt la diſcuſſion des plus grands intérêts, c'eſt une importante queſtion d'Etat, expoſée par M. de Volney au jugement de la nation, de laquelle il falloit que la nation connût le pour & le contre, mais dont la dernière analyſe & la ſolution n'appartiennent qu'au Roi & à ſes Miniſtres.

FIN.

ERRATA.

Page 16, *ligne* 12, Compagnies de Volontaires Selictars, *liſez* Compagnies de Volontaires, les Selictars.

Page 33, *ligne* 12, la femme ou l'homme de Cour, *liſez* la femme ou l'homme de la Cour.

Page 45, *ligne* 2, il croit formement, *liſez* il croit fermement.

Page 46, *ligne* 15, le Capitan, *liſez* le Capitan Pacha.

Page 48, *ligne* 16, qu'ils doivent perdent, *liſez* qu'ils doivent perdre.

Ibidem, *ligne* 17, Koni, *liſez* Konie.

Page 51, *ligne* 8, pronoſtics, *liſez* prognoſties.

Page 68, *ligne* 9, qui n'ait produit, *liſez* deux règnes qui n'aient produit.

Page 71, *ligne* 8, le Hoſpodar de Moldavie, *liſez* le Hoſpodar de Walachie.

Page 83, *ligne* 7, dans leur ſerre natale, *liſez* dans leur terre natale.

Page 85, *ligne* 11, les Moldaves, *liſez* les Walaques.

Page 87, *ligne* 14, Okzakour, *liſez* Okzakow.

Page 90, *ligne* 15, Perſcop, *liſez* Perecop.

Page 97, *ligne* 14, s'eſt donné, *liſez* s'eſt donnés.

Page 99, *ligne* 5, le Mulphti, *liſez* le Muphti.

Page 102, *ligne* 20, revienr, *liſez* revient.

Page 116, *ligne* 4, que le Miniſtre Anglois, *liſez* que le Miniſtère Anglois.

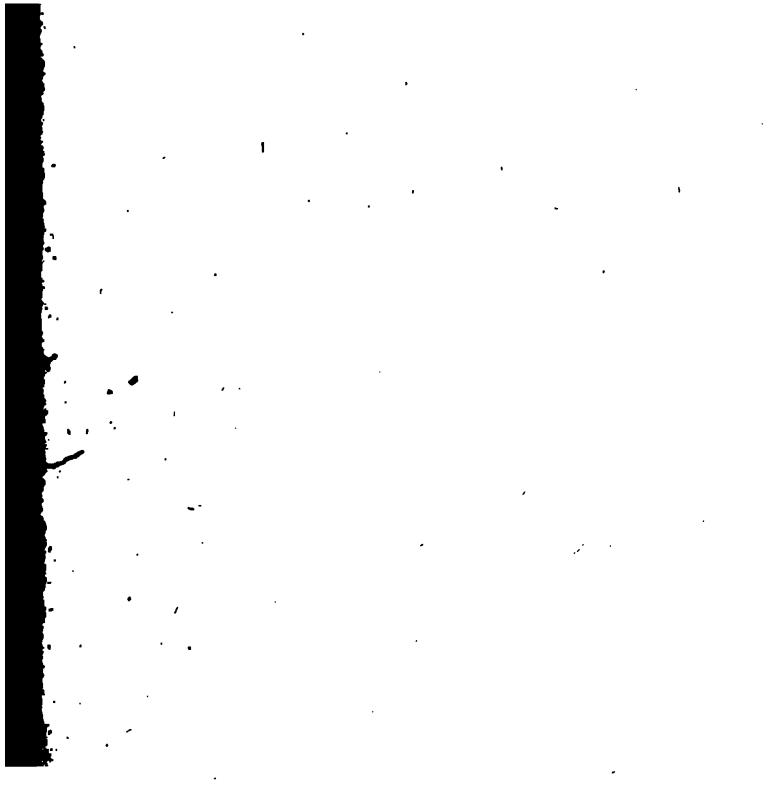
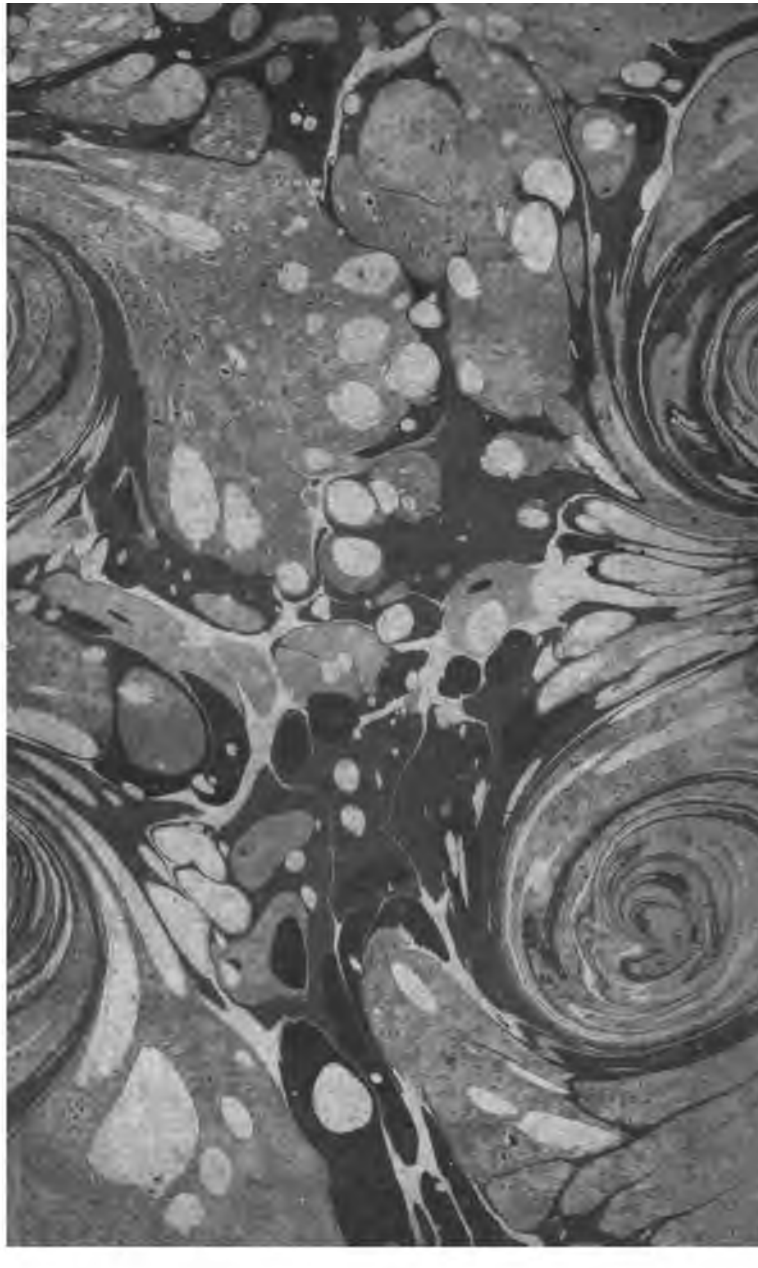
Page 118, *ligne* 19, artêter, *liſez* arrêter.

Page 148, *ligne* 5, Il croit devoir y perſiſter. *liſez* S'il croit devoir y perſiſter ?

Page 156, *ligne* 13, le Miniſtre Ottoman, *liſez* le Miniſtère Ottoman.

Page 258, *ligne* 11, des bourres de Magnéſie, *liſez* des bours de Magnéſie.

Page 259, *ligne* 24, les bourgs d'Alep, *liſez* les bours d'Alep.



page 158. impasse et Condé.